


GALLIÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
HELENÆ
AÑ DM
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXIII
10





RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME TROISIEME.

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME DIXIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.
M. DCCCIV.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE BARON,

Représentée pour la premiere fois
le 30 janvier 1686.

NOTICE
SUR BARON.

Michel Boiron, dit Baron, naquit à Paris en 1632. Son pere, comédien célebre, lui avoit laissé une fortune considérable qui fut dissipée par ses tuteurs; à l'âge de huit ans il se trouva sans aucune ressource et presque abandonné. Ses talens prématurés le firent entrer dans la troupe des petits comédiens du dauphin, où ses succès fixerent sur lui l'attention de Moliere: cè grand observateur démêla les heureuses dispositions de Baron; il chercha à se l'attacher, et bientôt lui tint lieu de pere. Jusqu'alors l'éducation du jeune comédien avoit été fort négligée; on sait que les enfans élevés dans les coulisses n'y prennent ordinairement qu'un orgueil ridicule et un goût précoce pour le libertinage: Moliere corrigea autant qu'il le put les défauts que les malheurs de Baron lui avoient fait contracter; il lui inspira le goût de l'étude, et parvint à le fa-

miliariser avec la langue de Plaute et de Térence; mais il ne put jamais lui faire perdre ce ton de fatuité et de suffisance que lui avoit donné l'école où il avoit été élevé. Une très belle figure, une grande élégance dans les manieres, beaucoup d'esprit, rendoient ce défaut moins ridicule dans Baron que dans tout autre comédien ; cependant il lui attira des désagrémens et des humiliations.

Moliere permettoit au jeune Baron une grande familiarité; il lui confioit ses secrets, et l'associoit souvent à ses actes de bienfaisance. M. de Voltaire raconte une anecdote qui fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre: « Un jour Baron « vint annoncer à Moliere qu'un comédien de « campagne, que la pauvreté empêchoit de se « présenter, lui demandoit quelques légers se- « cours pour aller joindre sa troupe: Moliere « ayant su que c'étoit un nommé Mondorge qui « avoit été son camarade, demanda à Baron com- « bien il croyoit qu'il falloit lui donner ; celui-ci « répondit : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre* « *pistoles pour moi*, lui dit Moliere ; *en voilà* « *vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous ;*

« et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique ». Baron acquit bientôt une réputation dont aucun comédien n'avoit joui avant lui. Il jouoit la comédie avec autant de succès que la tragédie : une intelligence rare, jointe à la figure la plus noble et la plus distinguée, en fit long-tems l'idole du parterre. Ce fut lui qui le premier bannit la déclamation guindée que ses prédécesseurs avoient mise en usage. Il donnoit à ses rôles tragiques une impétuosité et une véhémence dont on n'avoit pas encore eu l'idée. « Les « regles, disoit-il, défendent d'élever les bras au-« dessus de la tête; mais si la passion les y porte, « ils feront bien ; la passion en sait plus que les « regles ». On a depuis poussé beaucoup trop loin l'application de ce précepte de Baron, parcequ'on a oublié que dans ses plus grands écarts cet acteur célebre conservoit toujours la noblesse et la dignité des caracteres qu'il représentoit.

Racine ne recevoit jamais de conseils des comédiens ; c'étoit lui qui leur en donnoit. En distribuant les rôles de la tragédie d'Andromaque il indiqua à chacun des acteurs le caractere du personnage qu'il devoit représenter ; lorsqu'il

arriva à Baron, auquel il confia le rôle difficile de Pyrrhus: « Pour vous, monsieur, lui dit-il, je « n'ai point d'instructions à vous donner; votre « cœur vous en dira plus que mes leçons n'en « pourroient faire entendre ». Ce suffrage offre une grande idée du talent de Baron. Il ne paroîtra pas étonnant qu'il se soit laissé aller à un orgueil quelquefois ridicule, sur-tout si l'on réfléchit qu'il exerçoit un état qui ne présente presque aucun milieu dans l'esprit du public entre un enthousiasme exagéré et un dédain absolu.

L'exemple et les grands succès de Moliere engagerent Baron à faire des comédies. Sa premiere piece, intitulée le Coquet trompé, eut du succès dans la nouveauté; elle offre l'image des sociétés de joueurs qui commençoient alors à se former. La gaieté vive et naturelle de cet ouvrage fit fermer les yeux sur la dépravation profonde des personnages qui y étoient présentés: à un examen plus réfléchi on releva des défauts essentiels; on remarqua que le but de la comédie n'est pas de peindre les vices de quelques coteries obscures, et la piece ne fut pas reprise. Les En-

lèvemens eurent un succès plus soutenu. Quoique l'intrigue de cette petite comédie passe toutes les bornes de la vraisemblance, on y apperçoit des scenes neuves et piquantes, et quelques vues morales. Le fils d'un seigneur fait la cour à la fille d'un fermier, et trouve la punition de cette folie dans la rivalité d'un paysan. Cette idée, qui a été reproduite dans le roman de Paméla et dans Nanine, présente une moralité très propre au théâtre. Baron se surpassa dans la comédie de la Coquette et de la Fausse Prude; ce fut sa premiere piece en cinq actes. Le rôle de Cidalise est parfaitement tracé; la maniere dont elle se conduit avec ses amans est pleine d'adresse et d'esprit, et son caractere ressort très bien par le contraste de celui d'une fausse prude qui lui est opposé. Le grand défaut de cette comédie est dans le dénouement, qui est prévu et qui n'est pas amené d'une maniere assez piquante; c'est ce défaut qui a nui au succès de la piece lorsqu'elle a été remise il y a quelques années.

L'Homme à bonne fortune et l'Andrienne sont les deux meilleurs ouvrages de Baron: cette derniere piece lui fut disputée; on trouva éton-

nant qu'un comédien possédât assez bien Térence pour l'imiter avec tant de succès, et l'on attribua l'Andrienne françoise au P. la Rue, jésuite, près duquel Baron avoit autrefois pris des leçons de latin. Baron répondit d'une maniere très noble à cette imputation: il prit l'en-l'engagement d'imiter encore Térence, ce qu'il exécuta dans la suite; et se comparant à son illustre modele qu'on avoit accusé de ne prêter que son nom aux ouvrages des autres, il dit qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiroient l'estime et le respect de tout le monde.

Son talent pour les vers se développa encore dans la comédie du Jaloux, qui n'a été imprimée qu'après sa mort. L'auteur ne saisit point ce caractere d'une maniere aussi comique que Campistron; c'est un amant trompé par de fausses apparences, et qui se livre aux fureurs les plùs violentes contre une demoiselle dont il est aimé et qu'il doit épouser: cette combinaison n'a rien que de triste, elle donne lieu au retour continuel des mêmes moyens, et fatigue plus qu'elle n'intéresse; le rôle du valet égaie seul cette ac-

tion. Le style a de la chaleur et de la rapidité, quelquefois il offre des traits aussi comiques que spirituels : le Jaloux au désespoir veut se faire hermite, mais auparavant il brûle de tirer vengeance de celui qu'il croit son rival; Pasquin raconte ainsi la double résolution de son maître :

Il veut se faire hermite, on ne peut l'en distraire :
Rien ne l'arrête plus qu'une petite affaire;
Il veut auparavant que d'affubler le froc
Tuer, n'importe point, ou de taille ou d'estoc,
Ce marquis son rival, dont l'image cruelle
Acheve de brouiller sa débile cervelle;
Il veut absolument le tuer aujourd'hui,
Pour n'avoir plus demain qu'à prier Dieu pour lui.

Le théâtre de Baron est bien inférieur à celui des grands maîtres : il a dû principalement ses succès à une profonde connoissance des ressorts dramatiques, et à une légèreté d'imagination qui donne lieu à des tableaux agréables, mais qui ne peut produire ces peintures aussi justes que vraies dans lesquelles on saisit tous les traits marquans d'un caractere. Les conceptions de cet auteur sont presque toujours riantes ; mais il

ne fouille pas dans les replis du cœur humain comme Moliere ; il tire son comique plutôt des situations que des ridicules de ses personnages.

Nous avons dit que la fatuité de Baron lui attira des humiliations. La familiarité de quelques jeunes seigneurs le porta plus d'une fois à s'oublier : il en fut puni d'une maniere bien piquante pour un homme aussi orgueilleux que lui. Il se plaignoit au marquis de Biran de ce que les gens de ce seigneur avoient maltraité les siens : « Que veux-tu que je te dise, mon pauvre Baron, « lui répondit le marquis ; pourquoi as-tu des « gens ? »

J.-B. Rousseau ne dédaigna point de faire des vers pour son portrait. Il ne paroîtra pas étonnant que ce grand poëte ait payé à la vanité du comédien le plaisir que son talent lui avoit fait éprouver. Voici les vers de Rousseau :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton ;
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Après la mort de Moliere Baron parcourut

quelque tems les provinces; il entra ensuite au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, puis il passa à celui de Guénégaut lors de la réunion des deux troupes. Après s'être retiré il dissipa la fortune qu'il avoit acquise: le défaut d'aisance le mit dans la malheureuse nécessité de remonter sur le théâtre dans sa vieillesse. Il y reparut avec beaucoup d'éclat, et mourut peu de tems après, en 1729, des fatigues qu'il avoit éprouvées en jouant malade le rôle de Venceslas.

PRÉFACE.

Il n'est point de bagatelle qui ne devienne une chose sérieuse aussitôt qu'on l'expose: donnez-lui le nom que vous voudrez, le public ne vous en fera guere plus de grace; et cette bagatelle, que vous appelez ainsi, ne vous en attirera pas moins ou son estime, ou son mépris. « C'est un « ouvrage de quinze jours », direz-vous. — « Il « falloit y mettre six mois et le rendre meilleur ». — « C'est un amusement que je me suis donné ». — « Amusez-vous tout seul, et ne nous exposez « point à lire des sottises sur la foi d'un libraire « crédule ». Le public a raison de parler ainsi. J'ai cependant commis une partie de ces fautes à l'égard de ma piece; je l'ai faite en très peu de tems. Je la commençai et la finis presque dans les momens de loisir que la cour nous laisse à Fontainebleau: et je n'ose m'en repentir; j'offenserois ceux qui l'ont trouvée bonne, et qui l'ont assuré hautement. Les applaudissemens qu'elle a reçus à la cour ont achevé de me persuader qu'elle n'étoit pas tout-à-fait mauvaise; mais enfin, quelque bonheur qu'elle ait eu, si j'en fais d'autres de ma vie ce ne sera qu'après y avoir

mis tout le tems nécessaire que je les livrerai au public. Je ne veux point faire une dissertation sur les bons et les mauvais endroits de celle-ci: ce n'est pas que la plupart de mes amis ne m'aient dit que c'étoit là le sujet ordinaire d'une préface; je ne les contenterai point là-dessus: ils donneront à ce discours le nom qu'il leur plaira. Je ne trouve rien de plus ridicule que de remplir trois ou quatre pages d'absurdités faciles à détruire. Messieurs les auteurs, mes confreres, si j'ose parler ainsi, n'auront garde, non plus que moi, d'exposer les défauts que la conscience leur reproche: ils parleront d'un mot qui n'étoit pas françois, ils censureront ce qu'ils croiront avoir le moins de peine à défendre, et ne toucheront point à la conduite de l'ouvrage, bien plus vicieuse peut-être. Eh! comment ferions-nous imprimer ce que nous avons tant de peine à nous entendre dire? les louanges ne peuvent être assez publiques; les justes critiques ne sauroient être trop cachées. Si ce sentiment n'est pas approuvé généralement, il le sera des poëtes; je n'en excepte aucun. Je ferai donc comme eux, je ne publierai point ce que je croirai effectivement mauvais; mais je ne les imiterai point aussi à blâmer leurs plus beaux endroits pour avoir le plaisir ensuite de les justifier. J'oublie

que je me suis proposé de faire une préface courte. J'aurois pourtant bien des choses à dire, sans parler de ma piece; gardons-les pour la premiere préface de la premiere comédie que je ferai: je souhaite qu'elle trouve aussi heureusement que celle-ci des acteurs zélés pour la représenter, des auditeurs favorables à l'applaudir, et un libraire intéressé à l'imprimer sans l'en avoir prié.

A TRÈS HAUT
ET TRÈS PUISSANT PRINCE,
MONSEIGNEUR
CHARLES DE LENOS,

DUC DE RICHEMONT, DE LENOS ET D'AUBIGNY. COMTE DE MARCH ET DARNLY, BARON DE SETTRINGTON ET METHUEN, ET CHEVALIER DU TRÈS NOBLE ORDRE DE LA JARRETIÈRE.

MONSEIGNEUR,

Ne seroit-ce point ici la premiere comédie que l'on eût dédiée à VOTRE ALTESSE? *Plût au ciel que vous fussiez aussi neuf à recevoir une dédicace que je le suis à la faire! je ne serois pas au moins le seul embarrassé. Mais que dis-je? les princes et princesses de votre rang, même avant que de naître, reçoivent des vœux et des offrandes; on les y accoutume dès le berceau; et lorsqu'ils se*

montrent faits comme vous l'êtes chacun s'empresse à leur témoigner son zele, et le don d'une comédie ne sauroit embarrasser celui qui reçoit les cœurs de tous ceux qui le voient. Le mien, Monseigneur, *se sera perdu dans la foule, et je vous proteste que cette comédie ne suit que de bien loin l'offrande que je vous en ai faite. Je ne vous parle ici,* Monseigneur, *que de la pure inclination qui m'a engagé à vous présenter* l'Homme à bonne fortune; *je ne cherche pas même à vous marquer avec quels respects, quelles soumissions je l'entreprends : ce sont, je pense, des paroles assez inutiles; on sait assez qu'on n'en manqua jamais à vos pareils; mais on est libre de donner ou de refuser son cœur à qui que ce soit. Graces au zele qui m'emporte, voilà tantôt mon épître finie. Mais je me trompe, je n'ai point parlé, ce me semble, de tout ce qui vous environne, de cette bonté, de cette douceur qui vous accompagne, de cette facilité que vous laissez à vous approcher; vertu rare chez les princes, et qu'ils devroient préférer à toute autre. Je n'ai point parlé non plus de l'auguste sang dont vous sortez : ah!* Monseigneur, *de quoi vous fais-je souvenir! il vaut bien mieux me taire que vous arracher des larmes: aussi-bien ne vois-je pas qu'il soit question de tout cela dans une épître*

dédicatoire; la plus courte est la meilleure, et la plus longue ne le seroit pas assez pour étendre la moindre des choses dont je viens d'entretenir Votre Altesse. *J'ai vu même de certaines épîtres qui se méloient de prophétiser: je ne suis point si téméraire,* Monseigneur, *et je crois que* Votre Altesse *un jour fera de ces miracles que l'on ne conçoit qu'après les avoir vus.*

Je suis,

MONSEIGNEUR,

de Votre Altesse,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Baron.

ACTEURS.

MONCADE.
ÉRASTE, amant de Lucinde.
LUCINDE, amante de Moncade.
LÉONOR, sœur d'Éraste.
ARAMINTE, amante de Moncade.
CIDALISE, amante de Moncade.
PASQUIN, valet de Moncade.
MARTON, suivante de Lucinde.
ERGASTE, homme aposté.
UN LAQUAIS d'Araminte.
UN LAQUAIS de Cidalise.
UN LAQUAIS de Lucinde.

La scene est à Paris, dans la maison de Lucinde.


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

L'HOMME A BONNE FORTUNE.

Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Tu ne l'as jamais aimée, perfide !... Eh !
Pourquoi donc me trompois-tu ?

Acte V. Sc. VIII.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LÉONOR.

Oui, mon frere, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très inutile si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTON, *à Eraste.*

Elle l'aime; vous ne l'ignorez pas. Elle est veuve; et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de tems à attendre;

comptez sur ce que je vous dis. Depuis quelques années que je suis avec elle je dois la connoître.

LÉONOR.

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti? ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite, et de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez: mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire; mais je crains de déplaire à Lucinde: et d'ailleurs ces moyens...

MARTON.

Eh! pendant toutes ces irrésolutions, Moncade peut-être épousera Lucinde.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa niece, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.

MARTON.

Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE.

Mais, ma sœur, de grace...

LÉONOR.

Mon frere, en un mot voulez-vous épouser Lucinde, ou non?

ÉRASTE.

Si je le veux!

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit; nous aurons soin du reste.

ÉRASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTON.

Adieu donc.

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Marton, que fait Lucinde?

MARTON.

Je viens de l'habiller; elle sera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau?

MARTON.

Bon! il donnera le plus aisément du monde

dans tous ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marton, il faut servir mon frere ; tu me l'as promis.

MARTON.

Je n'ai déja pas mal commencé ; et pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCENE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Qu'avez-vous donc, madame? que vous me paroissez triste !

LUCINDE.

Je ne sais, madame ; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre.

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille... Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! Il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE.

Mais point, madame: il me semble que je vous écoute; et quand cela ne seroit pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais?

LÉONOR.

Si je le dois, madame? est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi? ne me seroit-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, madame, j'en connois, et vous les connoissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieroient...

LUCINDE.

Marton, avez-vous vu...

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR.

Je vous laisse.

LUCINDE.

Eh! non, madame.

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Est-il sorti?

MARTON.

Qui?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je?

MARTON.

Éraste?

LUCINDE.

Non.

MARTON.

Votre laquais?

LUCINDE.

Qui te parle de mon laquais? Moncade est-il sorti?

MARTON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé... Depuis quelque tems vous devenez si difficile à servir qu'il faudroit une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre et pour pouvoir durer avec vous: suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices? et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée?

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire?

MARTON.

Non, madame. C'est bien ma faute vraiment si Moncade a passé deux jours sans vous voir? Que vous êtes coëffée mal-à-propos de ce petit vilain-là!

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Encore une fois vous plairoit-il de vous taire?

MARTON.

Non, madame; vous m'avez prise pour parler, et je parle et je parlerai.

LUCINDE.

Eh bien! Marton, je vous défends de vous taire; je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTON.

Vous savez bien que le médecin me dit hier devant vous que j'avois une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnois ordre...Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel!..

LUCINDE.

Ah! parlez, Marton.

MARTON.

Ah! je me sens déja soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le tems que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui seroit venu vous

proposer pour mari, ou pour amant (aussibien en ce tems-ci n'y fait-on guere de différence) un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offensée.

MARTON.

Ah! pour offensée non: si cela étoit, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE.

Moi?

MARTON.

Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade? c'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marton?

MARTON.

Comme il est, madame, et comme il devroit vous paroître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade; mais dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidele et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous? Que n'avez-vous pas fait pour lui! Songez enfin, ma-

dame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite; mais en attendant vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois, j'en jurerois même, que votre passion n'est point allée au-delà des regards et de la parole; mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marton croit de vous? le monde, qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée. Pensez à votre gloire et à votre repos... Mais, madame, où allez-vous?

LUCINDE.

Je ne sais... Moncade seroit-il éveillé?... Mais non. Va-s-y toi-même: examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusques aux moindres paroles.

MARTON.

Ce sont des soins bien inutiles; j'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux, fidele.

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Ah! te voilà, Pasquin; que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchois une folle; je t'ai trouvée: je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTON.

Tu n'es pas mal impertinent! Puis-je voir ton maître?

PASQUIN.

Non; il n'est encore éveillé que pour lui: avant qu'il ait niaisé tout son soul dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi! encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.*

Eh! eh! Pasquin.

PASQUIN, *à haute voix.*

Monsieur.

MARTON.

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois?...

Attends ; aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTON.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre.

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.*

Allons donc, eh !

PASQUIN, *à haute voix.*

On y va... Comme diable il crie ! ne diroit-on pas qu'il a bien des affaires ?

(*Marton s'en va.*)

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN, *puis* DEUX LAQUAIS.

MONCADE.

Viendras-tu donc ?

PASQUIN.

Me voilà.

MONCADE.

Quel tems fait-il ?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE.

Maraud ! N'est-il venu personne me demander ?

PASQUIN.

Le grison d'Araminte est dans un cabaret qui attend que vous soyiez éveillé.

MONCADE.

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici ?

PASQUIN.

Je vous le gardois pour la bonne bouche... Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie. Son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN.

Ne lisez-vous pas la lettre ?

MONCADE.

Non ; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN.

On frappe à la porte ; ouvrirai-je ?

MONCADE.

Vois ce que c'est... Ah ! c'est de la part d'Araminte.

LE LAQUAIS, *donnant une agraffe de pierreries à Moncade.*

Oui, monsieur. Voilà ce que madame vous envoie. Faites-vous réponse ?

MONCADE.

Réponse ? non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, monsieur ?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS.

Demain ; n'est-ce pas, monsieur ?

MONCADE.

Oui, un de ces jours... Eh ! Pasquin, n'y a-t-il pas là une montre ? (*Pasquin lui donne la montre qu'il fait prendre au laquais.*) Porte cela à ta maîtresse... (*à Pasquin.*) Allons donc, qu'on achève de m'habiller. (*le laquais sort.*)

PASQUIN.

Eh ! que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre ?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je ?

PASQUIN.

Eh ! vous ne vouliez pas sortir.

MONCADE.

Je ne sais ce que je ferai : j'ai bien envie de passer la journée ici... Non, il faut que je sorte... On frappe : n'est-ce point encore quelque laquais ?

PASQUIN.

Non, monsieur ; personne n'a frappé... Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un

joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des momens où je voudrois n'être point fait comme je suis, et où je donnerois toutes choses au monde pour être fait comme toi. Ne saurois-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN.

Oui, monsieur, et facile même: vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain... On heurte ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.*

C'est de la part de Cidalise.

LE LAQUAIS, *à Moncade.*

Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agraffe.*

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(*le laquais sort.*)

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour!

MONCADE.

Te voilà bien étonné?

PASQUIN.

Moi? point; je trouve cela le mieux du monde: aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir; prendre de l'une pour donner à l'autre; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances, bagatelles! me voilà prêt à tout. Nous n'en serons pas plus riches à la fin; mais nous rirons bien: n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE.

Ah! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ah! monsieur, qu'un diable et un hermite vivent ensemble quelque tems, l'hermite deviendra diable, ou le diable hermite; j'en suis absolument convaincu. Ça voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie; car aussi-bien vois-je

clairement que votre tendresse est usée pour la marquise?

MONCADE.

Laquelle?

PASQUIN.

Hélas! celle à qui vous juriez il n'y a pas longtems de n'être jamais infidele.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont guere plus véhémens pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour?

MONCADE.

Ah! fi! je ne la puis souffrir; elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, sa bonne amie?

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce conseiller?

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac?... Eh! mort de ma vie! de

toutes celles-là il n'y en a pas une dont vous ne m'ayiez rompu la tête... « Ah! Pasquin, disiez-« vous, elle est toute charmante; je l'aimerai « toute ma vie; je souffrirois mille morts plutôt « que d'avoir conçu le dessein de changer ». Je vous écoute, je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat; ses manieres sont rudes; elle vous aime trop; elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac: enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Comment donc! que m'importe? vous ne comptez pour rien mille faux sermens que je fais tous les jours?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais; qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Pasquin !

PASQUIN.

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer partout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidele, le moins amoureux homme du monde, c'est vous ?

MONCADE.

Cela ne me plairoit point du tout.

PASQUIN.

Eh ! que voulez-vous que je dise à de semblables discours ? car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde ?

MONCADE.

Rien ; te taire, et commencer dès-à-présent.

PASQUIN.

Oh ! monsieur, qui ne dit mot consent ; et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connoisse votre caractere, et que je l'approuve puisque je reste avec vous ; et d'ailleurs, par ma foi, je ferois bien mes affaires et les vôtres, car enfin voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurois qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait : « Mon pauvre Pasquin, me « dit l'une, tiens, voilà une bague ; je te prie, ap-

« prends-moi ce que fait ton maître ; à quelle
« heure est-il revenu ? comment est-il quand il
« ne me voit pas ? songe-t-il à moi ? te parle-t-il
« de moi ? est-il inquiet, joyeux, triste, gai, mé-
« lancolique, content, taciturne, évaporé, cha-
« grin, plaisant, sage, fou » ? Que diable sais-je ?
et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Eh bien ! que réponds-tu pour lors ?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah ! je savois bien que chez toi mon honneur et le tien marchoient bien loin après ton intérêt. Changeons de discours. Sais-tu bien une chose ?

PASQUIN.

Qu'est-ce ?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi ! amoureux ? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi ?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais parlez-vous là sérieusement ?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire ?

PASQUIN.

Eh ! Lucinde ?

MONCADE.

Oh ! Lucinde, Lucinde ; elle n'en saura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous ! Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il ?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop ; comme si l'on pouvoit répondre de cela !

PASQUIN.

La connois-je ?

MONCADE.

Tu la connois.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu de tems, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A-peu-près.

PASQUIN.

Est-elle belle ? Bon ! peste du sot ! est-ce à présent qu'il faut vous le demander ? vous me le direz dans peu de tems. Où loge-t-elle ? loin d'ici ?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant mieux ; car dans les commencemens c'est une fatigue de diable quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand'peine à le faire, tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Eh ! comment ?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Léonor ?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah ! monsieur...

MONCADE.

Qu'as-tu ?

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites ?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue ! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh ! monsieur, où est la probité, l'honneur ? Songez-vous, dis-je...

MONCADE.

J'aime les moralités, elles endorment.

PASQUIN.

Tenez, monsieur, voilà Marton ; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN, MARTON.

MONCADE.

Eh ! bon jour, Marton. Que voulez-vous?

MARTON.

Vous donner le bon jour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon justaucorps. (*il s'habille pendant toute cette scene sans écouter Marton.*

MARTON.

Si je n'avois cru rendre service à madame et à vous, monsieur, je ne me serois pas chargée de vous parler : je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire. Vous savez si je suis dans vos intérêts ! Cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur ! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma montre.

MARTON.

Oseroit-on vous dire que vos sentimens, disper-

sés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux? A qui devroient-ils être fideles ces sentimens que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume? Croyez-moi, monsieur, et vous croirez une fille toute affectionnée à vos intérêts: soyez heureux pendant que vous pouvez l'être; il vient un tems où le desir de le devenir n'est plus qu'un desir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon épée.

MARTON.

Cinquante mille écus et Lucinde en ce temsci, la jolie somme! Cela devroit être bien tentant pour vous; et je ne sache guere que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma bourse.

MARTON.

En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire, à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup si l'on en croit les connoisseuses, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma perruque.

MARTON.

Ce que je vous dis devroit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot?

MONCADE.

Suis-je bien, Marton?

MARTON.

Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons!

MONCADE, *à Pasquin.*

Mes gants, mon chapeau... Adieu, Marton... Eh! Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

Écoute. (*il parle bas à Pasquin et puis s'en va.*)

SCENE IX.

PASQUIN, MARTON.

MARTON, *à part.*

Par ma foi, voilà un vilain petit homme! (*à Pasquin.*) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN.

J'aime les moralités, elles endorment.

MARTON.

Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARTON.

Comment! à une fille comme moi un homme comme toi? Scélérat! infâme!...

PASQUIN.

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres à l'indigne petit-maître que je sers; donne-m'en de plus doux, et qui me conviennent.

MARTON.

A toi des noms plus doux?

PASQUIN.

Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade...

MARTON.

Et des tiennes?

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses là...

MARTON.

Maniere de justification assez obligeante! Je t'en tiendrai compte!

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON.

Je le crois... Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN.

Suis-je bien, Marton?

MARTON.

Ah! traître! tu copies Moncade; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bon jour.

MARTON.

La peste soit du maroufle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE.

Eh! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici?

LE LAQUAIS.

Je ne sais; je ne crois pas... Sonnerai-je, madame?

ARAMINTE.

Oui, sonne... (*à part.*) Où peut être Moncade? Sa conduite ne me satisfait point: il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCENE II.

ARAMINTE, MARTON, LE LAQUAIS.

MARTON, *au Laquais.*

Eh bien! qui diantre te fait sonner si fort?

LE LAQUAIS.

On demande madame.

(il sort.)

ARAMINTE, *à Marton.*

Que fait-elle?

MARTON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit; elle vient de s'assoupir tout-à-l'heure. Si vous voulez pourtant j'irai lui dire...

ARAMINTE.

Non, Marton, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTON.

Ou que Moncade soit revenu?

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade?

MARTON.

Pour vous tenir compagnie en attendant madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTON.

Et cependant, madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement) il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi?

MARTON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marton; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrois guere plus coupable de l'aimer que de lui avoir inspiré de l'amour. De grace, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y auroit-il point de part?

MARTON.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames, et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis point de celles-là, Marton; et Moncade seroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dît.

MARTON.

C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris.

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTON.

Il a de l'esprit pourtant?

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise et le plus ennuyeux personnage...

MARTON.

Il est bien fait.

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire? je ne le puis souffrir.

MARTON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui?

ARAMINTE.

Que dites-vous? il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres; mais enfin à ses manieres je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON.

Ah! j'en connois d'assez difficiles qui ne laisseroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Eh! qui, Marton?

MARTON.

Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTON.

J'en ai peut-être pour ne vous pas le dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure !

MARTON.

Que vous importe ?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuse qui s'attacheroit si mal-à-propos.

LE LAQUAIS, *à Marton.*

Cidalise demande à voir madame.

MARTON.

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses. (*elle entre chez Lucinde et le Laquais sort.*)

SCENE III.

CIDALISE, ARAMINTE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule, madame.

ARAMINTE.

Vous voyez, madame.

CIDALISE.

Où est Lucinde, madame ?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle soit éveillée.

CIDALISE.

Il faut que je fasse la même chose, puisqu'aussi-bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE.

Pourrois-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE.

Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE.

C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE.

C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du contraire... (*remarquant sur Cidalise l'agraffe de diamant qu'elle a envoyée à Moncade.*) Mais que vois-je?

CIDALISE.

Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE.

J'admire votre attache... les diamans en sont fort nets; ils sont tout-à-fait bien mis en œuvre.

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE.

Fort belle, madame.

CIDALISE.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE.

Il n'y a pas long-tems que vous l'avez, madame?

CIDALISE.

Il y a très long-tems, madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE.

Me tromperois-je?... (*examinant l'agraffe de très près.*) Avec votre permission, madame... Non, madame, il n'y a pas si long-tems que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE.

Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE.

Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE.

Mais, de grace, dites-moi comment vous l'avez eue?

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée ?

CIDALISE.

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte guere.

CIDALISE, *reconnoissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.*

Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé de votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, madame ? qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle ?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux : dans ces sortes d'affaires le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux ; je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, madame, je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes.

CIDALISE.

Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE.

Et voilà votre montre.

SCENE IV.

CIDALISE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Quel troc faites-vous là ? Que je voie.

CIDALISE.

Ce n'est rien, Marton. (*à Araminte.*) Adieu, madame; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée.

(*elle sort.*)

ARAMINTE.

Ta maîtresse vient, dis-tu ?

MARTON.

Je l'entends.

ARAMINTE, *à part.*

Je prétends tout-à-l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

SCENE V.

LUCINDE, ARAMINTE, MARTON.

LUCINDE.

Madame, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je suis venue ici pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point, madame; je suis déja dans une impatience...

ARAMINTE.

Non, madame, s'il vous plaît; ce sera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connoître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE.

Madame, voilà la porte de son appartement. (*appelant.*) Marton! Marton!

MARTON, *entrant.*

Madame?

LUCINDE.

Dites à Moncade que madame veut lui parler.

MARTON.

Moncade? il est sorti, madame, il y a plus d'une heure.

LUCINDE.

Voilà qui est bien...

(*Marton sort.*)

LUCINDE.

Je n'apprendrai donc point, madame, ce qu'il étoit, disiez-vous, si important que je susse?

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens? Non, madame; je vous le répete encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite, madame; et la maniere dont vous parlez de lui commenceroit à me déplaire si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Eh bien! madame, apprenez, à votre honte

et à la mienne, que Moncade nous trompoit toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard; et vous souffrirez sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, madame; et ce sont des éclaircissemens qu'entre lui, vous, et moi...

LUCINDE.

Ah! madame, de pareils éclaircissemens entre trois personnes sont ordinairement fâcheux: évitons-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, *à part.*

Ah! volage!

SCENE VI.

ARAMINTE, LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *restant dans le fond.*

On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Je vous rendrai certaine...

LUCINDE, *à part.*

Perfide !

PASQUIN, *à part.*

C'est de lui.

ARAMINTE, *en tirant une lettre de sa poche.*

Tenez, madame, lisez.

LUCINDE, *à part.*

Traître ! infidele !

PASQUIN, *à part.*

Oh ! c'est de lui assurément; je le reconnois aux épithetes... Écoutons.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurois encore sans l'imprudence d'une de mes femmes qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement j'avois celle-ci sur moi ; elle suffit.

PASQUIN, *à part.*

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plutôt.

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.*

Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE.

Hélas! madame, que dirois-je? Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération.

LUCINDE.

Dans celles de cette nature le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, *à part.*

Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit!

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Adieu, madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bon jour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre?

LUCINDE.

Non, madame; de grace, laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, madame... Où allez-vous?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse; aussi-bien ne suis-je guere en état...

ARAMINTE.

Rentrez donc.

SCENE VII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond.*

Je le savois bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays. Juste ciel!

LUCINDE.

Ah! Pasquin, où est ton maître?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout-à-l'heure, mais tout-à-l'heure; entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la derniere conséquence; qu'il vienne incessamment: amene-le avec toi. Entends-tu bien au moins?

PASQUIN.

Eh! oui, madame, je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vîte... Attends; demeure. Je vais lui écrire un mot: cela le pressera davantage; j'aurai fait dans un instant. (*elle rentre dans sa chambre.*)

PASQUIN, *seul.*

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressources... Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie, et tous ceux qui l'ont inventée! Nous voilà pris au trébuchet!

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! monsieur...

MONCADF.

Qu'y a-t-il?

PASQUIN.

Vous êtes perdu!

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas..

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Eh bien ?... Que voulez-vous davantage ? ne devinez-vous pas la suite ?

MONCADE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Vous rêvez, je pense, avec votre eh bien ?

MONCADE.

Eh bien ?

PASQUIN.

Eh bien, eh bien, eh bien ! Oh ! eh mal ! de par tous les diables ! dites-le donc une fois.

MONCADE.

Attends ; demeure ici... je vais...

PASQUIN.

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais... Je voudrois qu'Araminte fût montée.

PASQUIN.

Oh ! qu'elle est laide à présent ! n'est-ce pas, monsieur ?

MONCADE.

Il faut...

PASQUIN.

Voici Lucinde.

SCENE IX.

MONCADE, LUCINDE, PASQUIN.

LUCINDE.

Tiens, Pasquin, porte à Moncade... Ah! vous voilà, monsieur? je suis ravie de vous trouver si à propos.

MONCADE.

Eh! madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusqu'ici; mais désormais...

MONCADE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE.

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre, que je ne regarde qu'avec horreur!

PASQUIN, *à part.*

Cela commence assez bien.

MONCADE.

Je reconnois à ces termes ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras par les effets la récompense qui t'est due!

MONCADE.

Je sais à qui je dois rendre grace de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque tems.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidele! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse!

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressemens que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens!... Mais, madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide! que veux-tu dire?

MONCADE.

Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms.

LUCINDE.

Non, non; je veux que tu t'expliques. Je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire. Poursuis encore une fois; de quelle lettre prétends-tu me parler?

MONCADE.

Eh! madame, à quoi tout cela est-il bon? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre!

MONCADE.

Eh! vous-même, madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue!

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE.

Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE.

Oui, coquin! à qui? n'étoit-ce pas à madame?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? réponds.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains...

MONCADE.

Eh bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin! (*à Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon. (*à Pasquin.*) Je ne sais qui me tient! (*à Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*à Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud! Y avoit-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, monsieur.

MONCADE, *à Lucinde.*

Ma lettre sera perdue! je suis au désespoir! On verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelques heures avec moi chez ma tante; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grace, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi?

LUCINDE.

Ah ! le détour est fort adroit, je l'avoue ; et je serois peut-être assez bonne pour te croire si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai, ce billet, il est entre mes mains : ne t'informe point de la maniere dont il y est venu, et voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paroît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous ?

LUCINDE.

Oui, cruel ! et dans toute son étendue... Écoute.

(*elle lit.*)

« Je suis à la campagne depuis deux jours, et « j'y suis sans Lucinde. La complaisance que je « suis obligé d'avoir pour une tante malade me « fait rester ici dans une étrange solitude. N'es- « saiera-t-on point de me la rendre supportable ? « Si vous ne vous chargez de ce soin, Lucinde, « toute la terre ensemble n'en viendroit pas à « bout : je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma « vie. Adieu. »

PASQUIN, *à part.*

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture... Que dira-t-il ?

MONCADE.

Ah ! je connois à présent qu'il n'est rien que

l'on n'empoisonne..... Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie...

(*Lucinde lui donne la lettre, et il la lit de cette maniere.*)

« Je suis à la campagne depuis deux jours ; et « j'y suis sans Lucinde ! La complaisance que je « suis obligé d'avoir pour une tante malade me « fait rester ici dans une étrange solitude. N'es- « saiera-t-on point de me la rendre supportable ? « Si vous ne vous chargez de ce soin, Lucinde !... « toute la terre ensemble n'en viendroit pas à « bout. Je n'aimerai et n'adorerai que vous de « ma vie. Adieu. »

Ce billet est rempli de mépris pour vous ?

LUCINDE.

Ah ! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible !

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, madame : éclaircissez-m'en, je vous en conjure ; que je connoisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade ; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui. Mais l'innocence est-elle

toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe à la fin sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE.

Ah! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? Je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, madame, aujourd'hui que devenois-je si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? je perdois pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité, me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre; je sens que je consentirois dès à présent à ne vous voir de ma vie plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue... Moi, perfide à ma chere Lucinde!... Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir.

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade?

MONCADE.

Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, madame?

LUCINDE.

Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête; pour satisfaire une vanité ridicule dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui: les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! madame, j'aimerois mieux mourir!

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE.

Madame, mon frere m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous?

MONCADE.

Tout-à-l'heure, madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on?

MONCADE.

Tout le plutôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade : songez à moi.

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien ! monsieur, je m'apprends, comme vous voyez ?

MONCADE.

Tu fais des merveilles !

PASQUIN.

Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé notre barque étoit renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle vous soit arrivée ; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, *regardant à sa montre.*

Quelle heure est-il ? Comment, diable ! à quatre heures Dorise m'attend dans l'Isle.

PASQUIN.

Monsieur !...

MONCADE.

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Ah! quel homme! (*haut.*) Vous suivrai-je?

MONCADE.

Non... J'oubliois... Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN.

A la comtesse Dorvoir? Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.*

Quelle diable d'imagination!... Ah! ah! elle a vendu une terre depuis huit jours... J'y vais. (*à Moncade.*) Mais où vous trouverai-je?

MONCADE.

Chez Bélise, où je dois être précisément à cinq heures: ne sais-tu pas? Ne te fais pas attendre au moins; car je n'y serai pas long-tems.

SCENE XI.

PASQUIN.

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et à force d'ordre à la fin, tout n'ira rien qui vaille. Que maudit soit la premiere guenon qui le mit en ré-

putation! car enfin qu'a-t-il donc de si merveilleux? n'ai-je pas un nez, des yeux, un corps, à-peu-près comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses : il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit... Madame la marquise est amoureuse d'un tel; cela se dit : elle passe pour connoisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison; toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté; celle-ci pour se venger d'un amant qui l'aura quittée; celle-là pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant; toutes enfin pour suivre la mode: car il y a de la mode, oui, en ceci comme en autre chose. Mais allons l'attendre. Pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LEONOR, MARTON.

ÉRASTE.

Ma sœur, j'ai vu Damis comme vous me l'avez conseillé; je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde sa niece a pour Moncade: sans doute il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir, outre que ce sont de mauvaises manieres pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, ma sœur, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venoit de désabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTON.

Ah! madame, que j'en suis aise! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds! Ce petit freluquet de Moncade avec ses airs impertinens! et ce maraud de Pasquin qui commençoit à faire comme lui!... Mais écoutez, au moins ne vous y trompez pas; cimentez la chose comme il faut: si vous leur donnez le tems de se raccommoder...

LÉONOR.

Ah! je ne saurois croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTON.

Mon Dieu! Lucinde aime, Lucinde est crédule; et Moncade est un scélérat fort aimable. Défiez-vous de tout: prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais pour moi j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites; et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE.

Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc, mon frere, allez la trouver: examinez la situation de son ame; profitez d'un mo-

ment si favorable; et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de pieges à Moncade qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah! ma sœur, il est tems que vous le fassiez; car en vérité je me meurs : cette préférence injuste m'assassine; et je crois que je souffrirois moins si Moncade ne la trompoit pas.

MARTON.

A quoi vous amusez-vous? vous nous dites ici les plus belles choses du monde; quand vous serez devant elle vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marton!

MARTON.

Allez le devenir si vous pouvez.

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Mais, Marton, plus je songe à ce que vient de me dire mon frere, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTON.

Je n'y comprends rien non plus que vous. Moncade étoit fort gai lorsqu'il est sorti; Lucinde n'étoit point triste: il y a du mal-entendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LÉONOR.

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte?

MARTON.

Par ma foi, je n'en sais rien. Que vous dirois-je? il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promene à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ses ongles, et à la fin il a raison.

LÉONOR.

Voilà de belles manieres de se justifier!

MARTON.

Mais, par ma foi, madame, n'étoit que je lui ai déja vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurois qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencemens; mais à présent je suis aguerrie. Mais vous, madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frere, qui le peut mieux que vous? car enfin je ne suis pas aveugle; je m'apperçois depuis assez long-tems que Moncade vous lorgne; et parceque je voyois que vous ré-

pondiez assez bien à toutes ses minauderies, je croyois que vous ne manqueriez pas de vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LÉONOR.

Vous avez de bons yeux, Marton. Eh bien! puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence. C'est à quoi je songe tous les jours; mais c'étoit le dernier remede dont je voulois me servir, parceque je le trouvois le plus honteux.

MARTON.

Allez, madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTON.

Bon! lui, il se défieroit de vous si vous lui disiez que vous le haïssez? il est si prévenu de son mérite qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit... J'entends quelqu'un... c'est peut-être lui. Il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR.

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTON.

S'il ne faisoit point de sottises il n'auroit pas besoin de finesse. C'est à vous de l'embourber si bien que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire.

SCENE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, *avec embarras.*

Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR.

Cette énigme est assez difficile à développer; mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah! madame, que mes yeux m'ont mal servi! que mes soupirs se sont mal expliqués! Quoi! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE.

Ah! madame, si je n'ai conservé que des airs

honnêtes pour les autres, bien différens toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte, je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR.

Ah! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites?

MONCADE.

Oui, madame, j'y ai songé: je sais tout ce que je hasarde; je sais que je perds Lucinde pour jamais si vous abusez du sincere aveu que je vous fais; mais je sais que je ne pouvois plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sinceres.

MONCADE.

Eh! que vous disent-ils, madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc?

MONCADE.

Eh! madame, ne savez-vous pas vous-même comment la chose s'est faite? ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avois pour lors aucun engagement; je consentis à tout ce qu'on voulut: mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me feroit sans balancer négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR.

Ah! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrois du moins...

MONCADE, *se jetant à ses pieds.*

Ah! madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux et que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie: commandez.

LÉONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé!

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux ! je serois encore fidele.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous ?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez ?

MONCADE.

Non, madame, jamais !

LÉONOR.

Me le signerez-vous ?

MONCADE.

De mon sang, s'il le faut !

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde ; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu ?

MONCADE.

A l'instant même : commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos sermens.

MONCADE.

Je vais vous le porter, madame ; pourvu qu'à

votre tour vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LÉONOR.

Je vous attends. (*Moncade sort.*)

SCENE IV.

LÉONOR, MARTON, *peu après* LUCINDE, ÉRASTE.

MARTON.

Eh bien! madame?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde... Et mon frere, que fait-il?

MARTON, *voyant paroître Eraste et Lucinde.*

Pas grand'chose, madame... Le voici.

ÉRASTE, *a Lucinde.*

Quoi! madame, rien ne peut vous désabuser?

LUCINDE.

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous. Cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc?

ÉRASTE.

La lettre qu'Araminte a rendue à madame étoit une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, *à Léonor.*

Cela est ainsi.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Eh bien! mon frere, la chose est douteuse. Madame aime Moncade; elle prend son parti: que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, madame; il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, *à Eraste.*

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE.

Ah! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR.

Oh! mon frere, que vous êtes étrange! Entrez dans cette chambre; je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais...

LÉONOR.

Je veux vous parler, vous dis-je; suivez-moi.
(*elle sort avec Eraste.*)

SCENE V.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

Ah! j'en vois plus que je n'en veux voir! on veut chasser Moncade de mon cœur; on prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTON.

Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté: il vous dit qu'il vous aime; pourquoi ne le pas croire? on le soupçonne mal-à-propos. On dit qu'il vous trompe; toute la terre le croit; qu'importe? Vous êtes la partie intéressée une fois: il vous fait entendre ce qu'il lui plaît; cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE.

Mon dieu, Marton, j'entends ce langage-là; mais sur-tout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurois des yeux comme une autre dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON.

Moi, madame, je vous parle sérieusement; ce garçon-là vous aime terriblement!

(*elle sort.*)

SCENE VI.

MONCADE, LUCINDE.

MONCADE, *tenant un papier à la main, et le présentant à Lucinde, qu'il prend pour Léonor.*

Tenez, madame, voilà...

LUCINDE.

Que tenez-vous-là? que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE, *revenu de sa méprise.*

Je venois vous l'apporter, madame.

LUCINDE.

Que je le voie.

MONCADE.

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vîte.

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus long-tems tous les discours méprisans qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas : j'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment?

MONCADE.

Écoutez, madame; voici bien le meilleur. Dès la premiere entrevue j'ai si bien avancé mes affaires que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE.

Pardonnez-le-moi; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Eh! qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, madame, et sur-tout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah! madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCENE VII.

MONCADE, LUCINDE, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.*

D'où venez-vous donc, madame?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frere sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.*

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé... (*Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde.*) Madame, que faites-vous?

LÉONOR.

Moncade, ne soyez pas surpris si après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyiez joué plus long-tems d'une personne qui ne méritoit pas qu'on la jouât. D'ailleurs l'intérêt de mon frere m'a engagée à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie; mais, croyez-moi, à l'avenir profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit: mêlez à tout cela un peu de sincérité; et par la suite j'espere que vous me remercierez de l'avis que je vous donne. (*à Lucinde.*) Lisez, madame.

LUCINDE, *à Moncade.*

Moncade!

LÉONOR, *après que Lucinde a lu.*

Eh bien! que dites-vous?

LUCINDE.

Que je suis ravie, madame, de connoître votre

bonne-foi, et d'être persuadée que vous n'ayiez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade?

LUCINDE.

Oui, madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais.

(*elle sort.*)

LUCINDE.

Moncade, je vous laisse... Je ne veux point la laisser plus long-tems dans l'erreur où elle est.

(*elle sort.*)

SCENE VIII.

MONCADE.

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paroît plus trop désabusée. L'inquiétude où elle étoit en me quittant, ses yeux, qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise à son abord sans doute m'avoit trahi. Qu'y

faire? Ma foi, tant pis pour elle! Je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paroît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés à la vouloir tromper.

SCENE IX.

MONCADE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE.

Eh! de quoi, Éraste?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Eh! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Oh! bien, je viens vous assurer qu'il ne tien-

dra qu'à vous que nous soyions bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Eh ! comment ?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE.

Comment donc ?

MONCADE.

Cela est ainsi.

ÉRASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur ?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE.

Eh ! que prétendiez-vous en l'aimant ?

MONCADE.

L'aimer.

ÉRASTE.

Moncade !

MONCADE.

Éraste !

ÉRASTE.

Vous n'y songez pas !

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ÉRASTE.

Vous aimiez ma sœur et ne songiez point à l'épouser?

MONCADE.

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime ?

ÉRASTE.

Il y a de certaines gens qu'on feroit mieux de ne pas aimer avec de pareils sentimens.

MONCADE.

C'est ce que je voulois voir.

ÉRASTE.

Vous perdez le sens.

MONCADE.

Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque de ne vouloir point se marier.

ÉRASTE.

Adieu, Moncade. Vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile, ni si heureux.

(*il sort.*)

MONCADE.

Nous verrons... Parbleu, cela est plaisant ! Dans un autre tems j'eusse peut-être accepté le parti ; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer...

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vraiment, vous êtes fort exact. Je viens de chez Bélise...

MONCADE.

Paix.

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi...

MONCADE.

Paix.

PASQUIN.

J'ai passé pour votre écharpe...

MONCADE.

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour votre justaucorps..

MONCADE.

Te tairas-tu ?

PASQUIN, *à part*.

Ouais !

MONCADE.

Pasquin !

PASQUIN.

Monsieur ?

MONCADE.

Donne-moi le miroir... Écoute... Ma tabatiere... Attends... Approche ce fauteuil... Eh!... Mon écritoire... Non.. Donne-moi un peigne... Allons donc, te dépêcheras-tu?

PASQUIN.

Dites-moi donc auparavant ce que vous voulez?

MONCADE.

Je ne sais... Je veux m'asseoir... Madame Léonor, madame Léonor, vous m'avez joué un tour!

SCENE XI.

MONCADE, PASQUIN, MARTON.

MARTON, *à Moncade.*

Madame demande si vous souperez ici?

MONCADE.

Pourquoi cela, Marton?

MARTON.

C'est que si vous n'y soupiez pas elle iroit souper en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marton.

MARTON.

Eh! vous ne la contraindrez pas pourvu que vous y soyiez: y souperez-vous, ou non?

MONCADE.

J'y souperai si cela lui fait plaisir.

MARTON.

Je vais le dire à madame.

SCENE XII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Sais-tu tout ce qui s'est passé?

PASQUIN.

Vraiment, on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE.

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN.

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN.

Oh! oui, cela est bien drôle. Vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh! assurément elle ne se doute de rien; ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme

assez... Mais acheve : que voulois-tu tantôt me dire de Bélise?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir ; qu'elle vous a nommé à tous momens un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidele...

MONCADE, *l'interrompant.*

Eh! que dis-tu?

PASQUIN.

Je ne dis rien, monsieur ; c'est Bélise...

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LEONOR, MARTON.

MARTON, *à Eraste.*

ALLEZ, allez, ne craignez plus rien ; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marton.*

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse : tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON.

Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connoissez bien mal en caracteres! Il compte, à l'heure où je vous parle, qu'il feroit croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à

le rendre plus téméraire: vous verrez si je ne me connois pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

MARTON.

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends: je le fais parceque je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manieres affectées qui font mal au cœur; un regard languissant, un sucement de levres, tirer son bas, peigner sa perruque, et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étoient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? je n'en sais rien; un diable de jargon qu'ils ont entre eux qui me fait mourir; des sermens, cent minauderies... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettroit en colere tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme est-il averti?

MARTON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTON.

Oh! de cela je ne puis vous rien dire; je ne sais si la médiocrité de ses richesses et le desir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remede à cela; promettez-lui de le récompenser en cas seulement que l'affaire aille bien, et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh! de cela, Marton, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTON.

Il attend dans le Palais-royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais moi-même.

MARTON.

Vous ferez bien.

SCENE II.

LEONOR, MARTON.

LÉONOR.

Je ne te cele pas, Marton, que pour tout autre

que pour mon frere je n'entrerois point dans ceci: je n'aime point à faire du mal.

MARTON.

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin,

LÉONOR.

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Eh! quoi?

MARTON.

Voulez-vous que je vous la dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manieres...

MARTON.

Déja plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi, je croyois parler à une personne raisonnable; mais je vois bien...

LÉONOR.

Comme tu prends les choses!

MARTON.

Eh! mon dieu! j'entends ce langage-là. Le cœur

fait comme les manieres. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlois tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle!

MARTON.

Je ne suis point folle, je m'y connois.

SCENE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

LUCINDE.

Eh bien! madame, enfin me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le tems que l'on m'auroit désobligée de me montrer Moncade infidele?

MARTON.

Le têms étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marton, ne vous abusez point: il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR.

Écoutez, madame: pour moi je ne vous dis plus rien; une erreur qui plaît nous contente; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, madàme, non; achevons, il est tems: je ne me trouverois peut-être de ma vie dans les sentimens où je suis ; et je suis lasse d'être plainte.

MARTON.

Ah! voilà qui va bien! voilà une femme, cela! Courage, madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise: si j'y envoyois?

MARTON.

A quoi cela seroit-il bon? ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc ce que tu voudras.

MARTON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit. Voilà Ergaste bien à propos : c'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCENE IV.

LUCINDE, LÉONOR, MARTON, ERGASTE.

LUCINDE, *à Ergaste.*

Marton ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il falloit faire?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal au moins.

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, *à part.*

En vérité, elle me fait pitié. (*à Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, madame, vous dis-je, quand j'en devrois mourir.

MARTON.

J'entends quelqu'un sur le petit degré; retirez-vous: c'est peut-être Moncade. Eh! vîte; il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

Marton, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTON.

Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable.

MARTON.

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai, mais c'étoit moi qu'ils portoient.

MARTON.

Toi, en chaise?

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse qui ont couru long-tems après avant de l'attraper.

MARTON.

Mais pourquoi en chaise? es-tu malade?

PASQUIN.

Moi? non: je voulois leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'opéra; je ne sais ce qu'il est devenu: je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoit ramené ici.

MARTON.

Tiens, je l'entends... c'est lui assurément... Adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma princesse. (*seul.*) Le joli terme! Voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite... ces mots, assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guere davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connoissance.

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah!

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est afin que j'en rie aussi?

MONCADE.

J'étois à l'opéra, comme tu sais?

PASQUIN.

Vraiment oui, vous y étiez : à qui diable en vouliez-vous? parterre, théâtre, amphithéâtre, loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayiez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN.

Vraiment oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure où le parterre alloit vous siffler : on ne siffle encore que les mauvais acteurs ; si vous continuez, vous amenerez la mode de siffler les spectateurs; les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE.

Je faisois des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines; se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement ; cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Eh bien! répondoit-on à ces mines?

MONCADE.

Si bien que je suis monté dans la loge où elle

étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçoit le parterre pour nous venir trouver: nous ne l'avons pas attendu ; et d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme qui s'étoit mise à la place de celle avec qui j'étois ; je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing : enfin cela a causé une telle rumeur que l'opéra a cessé: le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure: je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN.

Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines: je veux étudier sous vous; vous me paroissez expert en ce métier.

MONCADE.

Moi? je ne suis encore qu'un écolier: je t'en veux faire remarquer un à l'opéra, et devant lequel il faut mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah ! oui, je le connois. C'est un homme à bonne fortune aussi ?

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche ?

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes... Ah ! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'opéra pour faire des mines. N'y a-t-il personne ici qui aime les mines ?

MONCADE.

Tais-toi, tu es si sot !...

PASQUIN.

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être ?

PASQUIN.

Je ne sais. Verrai-je ?

MONCADE.

Vois : à l'heure qu'il est je n'attends personne.

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce?

PASQUIN.

Il se cache; je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part... Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident: il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu?

PASQUIN.

Cela est vrai; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je?

MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN.

Monsieur, on parle de voleurs; si c'en étoit un?

MONCADE.

Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN.

Nous ne sommes qu'un tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VII.

MONCADE, ERGASTE PASQUIN.

PASQUIN, *à Ergaste.*

Entrez, monsieur.

ERGASTE.

C'est vous, monsieur, qu'on appelle M. de Moncade?

MONCADE.

Oui, monsieur.

ERGASTE.

Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE.

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairoit-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, *avec effroi.*

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. (*à Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret, on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant...

MONCADE.

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi il faut bien s'y résoudre, monsieur... En deux mots, une femme, veuve, de la premiere qualité...

PASQUIN, *à part.*

Je respire! pour cela nous avons du courage.

ERGASTE.

Une femme de qualité, vous dis-je, voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions, que vous n'accepterez peut-être pas?

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir aussi-bien que moi que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE.

Êtes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourroit.

MONCADE.

De grands yeux?

ERGASTE.

A-peu-près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables ? Le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est... Pasquin, c est celle qui au bal... C'est elle assurément !... (*à Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai ; oui, j'irai, je t'en réponds... Oh ! ça, mon ami, avoue-le moi ; je l'ai devinée ? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal ?... Eh ! plaît-il ? Oh ! j'irai, sur ma parole ! Ma foi, je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai ?

ERGASTE.

Monsieur...

MONCADE.

Oh ! tu es un fat ! mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi ! En quel endroit ? à quelle heure ? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du palais, à huit heures ?

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Eh bien ! à neuf ?

ERGASTE.

C'est assez.

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde.

MONCADE.

Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures. (*regardant à sa montre.*) Il n'en est tout au plus que sept. Pour moi je ne puis rester une heure au même endroit; il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN.

Le tems où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal.

MONCADE.

Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais... Dis-moi un peu : comment me trouves-tu ?

PASQUIN.

Fort bien.

MONCADE.

Ce justaucorps-là me paroît avoir la taille un peu courte; qu'en dis-tu?

PASQUIN.

Effectivement je ne sais... Oui, cela est vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre.

PASQUIN.

Lequel?

MONCADE.

Lequel tu voudras... Apporte-moi celui que j'avois avant-hier.

PASQUIN.

Fi!

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il ne vous va pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE.

N'importe.

PASQUIN.

Quand vous voulez quelque chose vous le voulez.

MONCADE.

Que de discours!... Iras-tu?

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Quoi ?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi ?

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraud? Me donneras-tu mon justaucorps ?

PASQUIN, *pleurant à demi.*

Monsieur...

MONCADE.

Eh bien ?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus, en le voulant nettoyer.

MONCADE.

Où est-il ?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le-moi en quelque état qu'il soit.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore ? Veux-tu marcher ?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une tragédie au college.

MONCADE.

Mon justaucorps au college, à un enfant?

PASQUIN.

Non, monsieur, c'est un grand garçon, beau, bien fait, comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE.

Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais à l'heure qu'il est la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est; tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédiens les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds! Donne-moi le rouge. (*Pasquin passe dans un cabinet voisin.*)

MONCADE, *seul.*

Mais voyez un peu ce maraud ! mettre mes habits en gage !

PASQUIN, *apportant un justaucorps rouge.*

Le voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le justaucorps que Pasquin lui apporte, mais lui demandant différentes autres choses, que Pasquin lui donne à mesure qu'il les demande.*

Ah ! je t'apprendrai à vivre, je t'assure ! Une autre perruque. Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours ! Un autre chapeau. Mais voyez un peu, je vous prie ! Un miroir. Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable ? Un coquin pour qui j'ai mille bontés ! De la fleur d'orange. Abuser ainsi de ma facilité ! Ah ! tu ne me connois pas encore, je le vois bien. Tu t'en repentiras, sur ma parole ! (*entendant frapper.*) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a...

SCENE IX.

MONCADE, MARTIN, *tenant une écharpe*, PASQUIN.

PASQUIN, *à Moncade.*

Monsieur Martin, pour votre écharpe.

MONCADE.

Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colere.

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, *à Pasquin.*

Prendras-tu ce miroir? (*Pasquin lui tend un miroir.*)

MARTIN.

Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je suis bien aise de vous connoître.

MARTIN.

Je suis au désespoir...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je m'en souviendrai!

MARTIN.

On a dû vous dire...

MONCADE, *à Pasquin.*

Un bélître!...

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.*

Un insolent!...

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.*

Un effronté!...

MARTIN.

Monsieur!

MONCADE, *à Pasquin.*

Un coquin! un frippon!...

MARTIN.

Ah! monsieur!

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle?

PASQUIN, *bas, à M. Martin.*

Voulez-vous en être de moitié?

MARTIN, *bas.*

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, *à Pasquin.*

Je crois que tu plaisantes?

PASQUIN, *montrant Martin.*

Demandez; je n'ai pas parlé.

MONCADE, *à Martin.*

Ça, voyons: avez-vous là mon écharpe?

MARTIN.

La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe.*

Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée?

MARTIN.

Ce matin une dame masquée, en chaise, est venue me la payer. Il n'étoit que dix heures; j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma

femme est sortie. Une troisieme a encore donné à ma fille ce qu'il falloit: que ferai-je de cet argent? je ne connois point celles qui me l'ont donné.

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon?

MONCADE.

Non, de différentes manieres: vous avez de l'esprit; ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, monsieur; vous les aurez cette semaine.

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, en faveur de tant d'écharpes ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irai-je vous trouver?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul: ne me l'a-t-on pas dit?

SCENE XI.

PASQUIN.

La peste! que je n'étois pas si sot que de lui donner le justaucorps qu'il me demandoit! c'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions; et je veux m'en servir: car enfin une fois en ma vie je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune... Je sais déja faire des mines; pour le jargon j'y suis grec: je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite... (*Il prend tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maître.*) Oh! çà, prenons donc ce divin justaucorps... Non, commençons par la ringrave: la peste! qu'elle est étroite!.. Eh! faut-il tant de façons? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc mes hanches, abaissez-vous... Elles n'en feront rien. Qu'importe? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amenerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et des coudes en

arriere. Voici un justaucorps qui ne me paroît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnieres si éloignées des boutons!... J'y creverai!... Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune? Quel chapeau!... Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? la tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu! je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu! j'oubliois moi-même le meilleur: de l'eau de fleur d'orange. Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange? (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune... Dieu nous garde de malencombre!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON, *peu après* ÉRASTE.

MARTON.

Où diantre est Léonor? où est Éraste? Ergaste ne revient point! qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle! je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'étoit la mienne. (*à Eraste.*) Eh! d'où venez-vous?

ÉRASTE.

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTON.

Pourquoi faire?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il étoit nécessaire qu'elles y fussent présentes pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTON.

Oui; mais auparavant il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien; il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTON.

Oh! çà, çà, tout coup vaille; cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde?

MARTON.

Oh! par ma foi! elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCENE II.

ÉRASTE, MARTON, ERGASTE.

ERGASTE, *à Eraste.*

Monsieur!

ÉRASTE.

Ah! vous voilà? Eh! bien?

MARTON, *à Ergaste.*

Qu'avez-vous fait?

ERGASTE.

Il s'est enferré de lui-même. Il s'est persuadé qu'il connoissoit la personne imaginaire dont je lui parlois; je n'ai point voulu le détromper: enfin, il s'est résolu à tout.

MARTON.

A se laisser bander les yeux?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je.

MARTON.

Ah! le plaisant Colin-Maillard! ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais, à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en est pas loin, je pense? il vaut mieux que vous l'attendiez; dépêchez-vous. Vous avez un carrosse?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON.

Si par hasard il vouloit ôter son bandeau?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien: nous sommes deux qui saurons bien l'en empêcher.

MARTON.

Allez donc.

SCENE III.

LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LUCINDE, *à Marton.*

Eh bien! vient-il enfin?

MARTON.

Oui, madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTON.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'ai beaucoup de peine à me le persuader.

ÉRASTE.

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Éraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, madame, après tout ce qui s'est passé?

LUCINDE.

Mon dieu! Eraste, je ne prends point son parti; mais enfin tout ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LÉONOR.

Mon frere s'obstine toujours mal-à-propos.

LUCINDE.

Point du tout, madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON.

Le Colin-Maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marton; ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous?

SCENE IV.

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LEONOR, ERASTE, MARTON.

LUCINDE, *à Araminte et à Cidalise.*

Ah! mesdames, que je suis ravie de vous voir ici! vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, madame?

CIDALISE.

Eh! comment, madame?

MARTON.

Nous allons jouer à Colin-Maillard: ne dites rien.

LUCINDE, *à Araminte.*

Et sur-tout vous, madame.

ARAMINTE.

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Éraste, (*montrant Cidalise.*) madame y pourroit prendre autant de part que moi.

LÉONOR.

Cidalise seroit-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE.

Moi, je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTON.

Allez, allez, madame, avouez la dette: il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompée.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire, madame.

LUCINDE.

Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi cela sera-t-il bon?

MARTON.

Eh bien! voilà un grand mal! Madame n'est-elle pas partie intéressée?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.*

Je veux savoir tout cela aussi, moi; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

LUCINDE.

Éraste, l'heure se passe; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai du moins la consolation, madame, de connoître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer; il n'est encore que neuf heures.

ARAMINTE, *à Léonor.*

En vérité, cela est plaisant!

CIDALISE.

Seroit-il assez sot pour hasarder la chose?

MARTON.

Oh! qu'oui.

LUCINDE.

J'en doute, Marton. Un homme du caractere dont vous voulez qu'il soit seroit plus diligent.

MARTON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE.

Éraste, il ne vient point. (*à Léonor.*) Madame, il ne vient point. (*à Cidalise.*) Madame, croyez-vous qu'il vienne?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, madame.

MARTON.

Les premiers jours manquoit-il aux rendez-vous que vous lui donniez?

CIDALISE.

Oh! taisez-vous, Marton; je me fâcherois.

LÉONOR.

J'entends du bruit.

SCENE V.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, ERGASTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON.

ERGASTE, *à Marton.*

Cachez les flambeaux.

(*Marton cache les lumieres à l'entrée d'un cabinet.*)

LUCINDE, *à part.*

Je suis perdue!

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'anti-chambre; le laissera-t-on entrer?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre; je veux le voir... Attendez... Qui lui parlera? pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Est-il besoin de lui parler ? n'êtes-vous pas contente, madame? d'ailleurs il connoîtra votre voix.

MARTON.

Ne connoît-il que la voix des dames qui sont ici? il connoît leur cœur, de par tous les diables! c'est le pis que j'y trouve... Attendez; je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. (*à Lucinde.*) Le voulez-vous, madame?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

SCENE VI.

MARTON, ERGASTE, ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, CIDALISE, PASQUIN *vêtu en petit-maître, et avec un bandeau sur les yeux.*

ERGASTE, *à Pasquin.*

Nous entrons dans son appartement; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh! je l'ai tant été, mon enfant! je t'assure que si ce n'étoit à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'appaiserois à l'heure qu'il est deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde ! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci !

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTON, *bas.*

Silence, ne faites point de bruit sur-tout.

PASQUIN, *à part.*

Gare le pot au noir !

MARTON, *à part.*

Le beau début !

LUCINDE, *à part.*

Le traître !

PASQUIN.

Eh bien ! mon ange, me voilà.

MARTON.

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connoîtrez mieux : écoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN.

La peste ! vous me prendriez pour un grand sot !

Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez?

MARTON.

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentimens si vous n'éclaircissez par ordre le doute où je suis.

PASQUIN.

Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole: regardez ces airs penchés, cette taille! Quand nous nous connoîtrons un peu mieux je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part.*

Ce n'est point là Moncade!

ARAMINTE, *à demi-voix.*

Non, assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti!

LÉONOR, *à Eraste.*

Mon frere, ce n'est pas lui.

ÉRASTE.

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE.

Ce n'est pas lui.

MARTON, *à Lucinde, à demi-voix.*

Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN.

Comment donc Pasquin? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie?

MARTON, *à Lucinde.*

C'est lui, madame.

ÉRASTE, *à demi-voix.*

Un bâton!

PASQUIN.

Comment donc, un bâton? Madame, je vous déshonorerai!

ÉRASTE, *à Marton.*

Vite!

(*Marton donne des coups de bâton à Pasquin.*)

PASQUIN, *criant et ôtant son bandeau.*

Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE.

Comment, coquin! tu te jouois de nous?

LUCINDE.

Eh bien! n'ai-je pas raison? Allez, Éraste, désabusez-vous: Moncade m'aime; et pour se mieux moquer de vous il a feint de donner dans le piege. (*à Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE, *à Cidalise.*

Et vous, madame?

CIDALISE.

Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, *à Lucinde.*

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en serai éclairci. (*à Pasquin.*) Parleras-tu?

PASQUIN.

Monsieur...

ÉRASTE.

Allons vîte.

PASQUIN.

Monsieur...

ÉRASTE, *portant la main à son épée.*

Je te tuerai!

PASQUIN, *se jetant à genoux.*

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE.

Allons, tout-à-l'heure avoue... Que veut dire ceci?

PASQUIN.

Monsieur, puisque vous le voulez...

ÉRASTE.

Eh bien?

PASQUIN.

La curiosité d'aller en bonne fortune et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE.

Ah! coquin!... Eh! comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu à neuf à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.*

Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures au plus. Ergaste, retournez au Palais: vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve je serai ici dans un moment.

SCENE VII.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Madame, Moncade ne sera pas si fidele que vous l'imaginez.

LUCINDE.

Pasquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN.

Moi, madame? je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune...

MARTON.

Elles ne réussissent pas toujours au moins.

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment. Mais au moins que je connoisse le frappeur qui me frappoit si distinctement: si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTON.

C'étoit moi: je t'en devois il y a bien long-tems.

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Si Moncade doit venir nous ne serons pas long-tems à le savoir; le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serois bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop désagréable.

LUCINDE, *à Marton.*

Marton, voyez là-bas si personne ne vient.

(*Marton sort.*)

PASQUIN, *à Lucinde.*

J'irai le faire hâter, si vous voulez, madame?

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît.

LUCINDE, *à Marton qui rentre.*

Quelqu'un vient-il enfin?

PASQUIN, *à part.*

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTON.

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il seroit ici dans un moment : il lui fait prendre plusieurs détours afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait; me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi je n'ai pas eu l'ame si forte.

CIDALISE, *à Léonor.*

Mais vous, madame, il vous aimoit?

LÉONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN.

Oh! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci... Je m'en vais lui parler moi-même; je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame...

LUCINDE.

Laissez-moi faire, je vous prie; je veux lui parler... (*à Léonor, à Araminte et à Cidalise.*) Mesdames, mettez-vous sur ces sieges. Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot. (*à Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître!

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTON, *bas, à Lucinde.*

Madame, le voici.

LUCINDE.

Qu'on se retire.

(*tout le monde se place dans le fond.*)

SCENE VIII.

MONCADE, *les yeux bandés;* ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

LUCINDE, *à Moncade, en contrefaisant sa voix.*

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises. Votre réputation, assez mal établie à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; et d'ailleurs la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageoit à connoître l'état de votre cœur avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étois belle, que j'avois de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidele. Quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres: je cherche un

bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui tôt ou tard dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez : êtes-vous libre ?

MONCADE.

Vous jugerez, madame, si je suis sincere par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame ; je ne veux pas vous tromper : j'aime et depuis long-tems. Vous voyez du moins que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, *bas, à Léonor.*

Il la reconnoît !

LÉONOR, *bas.*

Taisez-vous.

LUCINDE.

Vous aimez, Moncade, et depuis long-tems, dites-vous ?

MONCADE.

Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites ?

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurois m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint. Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grace de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas, à Cidalise.*

Il la reconnoît, vous dis-je!

CIDALISE, *bas.*

Eh! taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire: je ne cherche pas même à vous voir indiscret; mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouiez. Est-ce Araminte?

MONCADE.

Ah! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE.

Ah! madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte; nous y trouverions si peu de naturel et tant de choses empruntées!... De grace,

madame, n'en parlons point davantage; il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.*

Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, *bas.*

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, *à Moncade.*

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise?

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN, *bas, à Eraste.*

Elle en est quitte à bon marché.

ÉRASTE, *bas.*

Te tairas-tu?

LUCINDE, *à Moncade.*

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor qui demeure chez Lucinde?

MONCADE.

Ah! madame, la connoissez-vous? défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit.

LUCINDE.

Nommez-la donc vous-même?

MONCADE.

Ah! madame, si vous la connoissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire : il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractere ! Elle est belle sans doute ?

MONCADE.

Ah ! ne m'engagez point à faire son portrait... Je pourrois pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre !

(*il veut ôter son bandeau.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Arrêtez !

MONCADE.

Eh ! madame, à quoi bon tous ces retardemens? je vous connois; je sais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez... A qui croyez-vous parler ?

MONCADE.

A vous, madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est-ce point elle à qui j'adresse mes vœux; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourroit être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde?

MONCADE.

Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide! tu me l'oses dire à moi-même! Eh! pourquoi donc me trompois-tu?

(*elle lui arrache le bandeau.*)

PASQUIN, *à part.*

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton... Cela étoit plus plaisant à moi.

ARAMINTE, *à Moncade.*

Adieu, monsieur de Moncade. Je vous remercie des bons sentimens que vous avez pour moi.

LÉONOR, *à Moncade.*

Pour moi je suis contente.

CIDALISE, *à Moncade.*

Adieu, Moncade.

MARTON, *à Pasquin.*

Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, voulez-vous recevoir ma main?

ÉRASTE.

Si je le veux?

LUCINDE.

Je vous la donne. (*à Moncade.*) Adieu, perfide! Ne me vois jamais!

(*Lucinde, Eraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marton passent dans l'appartement de Lucinde.*)

PASQUIN.

Allons, monsieur, ne faut-il pas déloger? Nous aurons bientôt déménagé. Sur-tout changeons de nom et de quartier: nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnoie.

MONCADE, *accablé de confusion.*

Juste ciel!

PASQUIN, *à part.*

Si cela pouvoit le rendre sage!

FIN DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

EXAMEN

DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

Il étoit impossible de peindre plus au naturel la fatuité d'un homme à la mode, et l'aveuglement d'une femme qui résiste aux preuves les plus fortes lorsqu'elles contrarient sa passion, et qui cherche elle-même des raisonnemens spécieux pour s'entretenir dans une erreur à laquelle son bonheur est attaché. Cependant cette comédie, dans laquelle Baron avoit d'autant mieux réussi qu'il avoit puisé la plus grande partie des incidens dans les aventures de sa jeunesse, trouva plusieurs censeurs à une époque où la multitude des chefs-d'œuvre de tous les genres rendoit le public difficile sur les nouvelles productions : on pensoit avec raison que le naturel ne suffisoit pas pour donner à la comédie la perfection dont elle est susceptible. En effet les objets les plus propres à exciter le dégoût et l'ennui sont dans la nature ; est-ce une raison pour les faire paroître sur la scene ? L'art de la comédie, comme tous les beaux arts, consiste à faire un choix judicieux des modeles qu'il veut imiter, à ne les présenter que sous les points de vue les plus favorables à la perspective théâtrale, à tirer de leurs rapprochemens ou de leurs contrastes des effets comiques et des résultats moraux.

La Bruyere, ce grand observateur des mœurs de son siecle, blâmoit les auteurs comiques qui se bornoient à peindre au naturel quelques vices ou quelques défauts indignes du théâtre. « Il peut y avoir, « dit-il, un ridicule si bas, si grossier, et même si fade « et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poëte d'y « faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en « divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques « scenes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le « vrai comique; comment pourroit-il faire le fond ou « l'action principale d'une comédie? Ces caracteres, « dit-on, sont naturels: ainsi, par cette regle, on oc- « cupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui « siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme « ivre qui dort ou qui vomit: y a-t-il rien de plus « naturel? » L'auteur des Caracteres fait ensuite à l'Homme à bonne fortune une application peut-être trop sévere de ce principe. « C'est le propre d'un « efféminé de se lever tard, de passer une partie du « jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se par- « fumer, de se mettre des mouches, de recevoir des « billets et d'y faire réponse: mettez ce rôle sur la « scene, plus long-tems vous le ferez durer, un acte, « deux actes, plus il sera naturel et conforme à son « original; mais plus aussi il sera froid et insipide. »

Il faut convenir que, dans le premier acte de l'Homme à bonne fortune, Moncade fatigue plus qu'il ne fait rire; mais aussitôt que l'action est engagée, son caractere est mis en jeu; les embarras dont il a l'adresse de se tirer excitent la curiosité et la surprise; et son

valet, qui cherche grossièrement à l'imiter, donne lieu à des scenes très plaisantes. Baron a parfaitement peint les manieres et le ton d'un fat; il ne répond presque jamais aux discours qu'on lui adresse; il affecte des distractions continuelles; et par des questions frivoles il interrompt les conversations auxquelles il prend part. Les disparates de ce caractere, qui offre aujourd'hui tant de mauvaises copies, peuvent être fort comiques, sur-tout si elles sont représentées par un acteur consommé. Dans des rôles de ce genre la médiocrité ne seroit pas soufferte. La scene où Baron a saisi les nuances de ce caractere de la maniere la plus heureuse est celle dans laquelle Moncade découvre que son valet lui a pris un habit qu'il veut mettre pour aller en bonnes fortunes: il le gronde en faisant sa toilette et en se regardant au miroir; les reproches qu'il lui adresse font un contraste très piquant avec le soin dont il est principalement occupé. « Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure! Une autre perruque? Je « t'apprendrai à me jouer de pareils tours! Un autre « chapeau? Mais voyez un peu, je vous prie... Un « miroir? Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? un coquin pour qui j'ai mille bontés... De la « fleur d'orange? Abuser ainsi de ma facilité! ah! tu « ne me connois pas encore, je le vois bien. Une « mouche? Tu t'en repentiras sur ma parole..... Va « ouvrir..... tu verras un peu la différence qu'il y « a..... » Quand cette scene est bien jouée elle est très comique.

L'Homme à bonne fortune est la premiere comé-

die où l'on ait essayé de peindre sous des couleurs agréables un chevalier d'industrie qui se fait un jeu de tromper les femmes, et qui ne rougit pas d'être soutenu par leurs libéralités. L'époque à laquelle elle fut représentée pour la premiere fois (1656) pourroit faire croire que dans les beaux tems du siecle de Louis XIV les mœurs avoient déja éprouvé une grande altération. Il suffira d'un rapprochement qui n'a pas été encore fait pour donner la solution de ce problême. Le comte de Grammont, par sa fatuité, par ses succès auprès des femmes, s'étoit acquis une grande réputation aux yeux de quelques jeunes courtisans. La plume légere d'Hamilton avoit donné une sorte de célébrité aux aventures de ce personnage, quoique les mémoires qui portent son nom ne lui fassent guere jouer d'autre rôle, comme l'observe très bien M. de Voltaire, que *celui de fripponner ses amis, et d'être volé par son valet-de-chambre.* Il y avoit donc à la cour un certain nombre de jeunes gens qui cherchoient à imiter le modele proposé par Hamilton; leur doctrine étoit d'autant plus singuliere qu'elle étoit moins répandue: en l'offrant au théâtre on transportoit pour ainsi dire le spectateur dans un pays inconnu; et il y avoit si loin des mœurs publiques à ces mœurs dépravées, qu'elles étoient comiques sans faire pressentir aucun danger. La grande révolution morale ne se fit que sous la régence, époque à laquelle la cour donna elle-même des exemples publics de corruption, et sur-tout lorsque la philosophie moderne érigea en système sérieux

tous les écarts auxquels cette cour s'étoit livrée. Il échappe quelquefois à Baron des traits qui prouvent qu'il sentoit la nécessité de combattre les principes de l'Homme à bonne fortune; le respect qu'il devoit au public lui imposoit cette obligation : le valet de Moncade lui dit: « Vous n'avez qu'à continuer de « vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et « méprisé de tout le genre humain. »

Quoiqu'il y ait dans cette piece trois personnages très froids, l'intrigue en est amusante : les rôles de Pasquin et de Marton servent à l'égayer; et le dénouement est un des meilleurs que Baron ait imaginés.

FIN DE L'EXAMEN DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BARON,

Représentée pour la premiere fois
le 16 novembre 1703.

AU LECTEUR.

Baïf (Jean-Antoine), poëte qui vivoit sous Charles IX, fit une traduction de *l'Eunuque* en vers françois, qui, si je ne me trompe, ne fut pas représentée publiquement, puisqu'il n'y avoit point encore à Paris de comédiens véritablement établis. Je n'ai point ouï dire que devant lui ni depuis lui nous ayions eu en vers d'autres traductions de Térence; et *l'Andrienne* que voici est, je crois, la premiere de ses comédies qui ait paru sur notre théâtre. Toutes les fois que j'ai lu cet auteur je me suis étonné comment depuis tant de siecles personne ne s'est avisé de nous donner une de ses pieces telles qu'elles sont, sans y changer que ce que la bienséance et les mœurs ne peuvent permettre. J'en ai parlé souvent à ceux que je croyois plus capables que moi de l'entreprendre; n'ayant pu les persuader j'ai mis la main à l'œuvre, et je ne crois pas avoir lieu de m'en repentir. *L'Andrienne* a été si généralement applaudie, que j'ai lieu de penser que dans les lieux qui l'ont vue naître on ne l'a pas jadis reçue plus favorablement qu'elle vient de l'être aujourd'hui. J'ose parler ainsi, persuadé

que l'on ne me croira point assez vain pour m'attribuer un succès qui n'est dû qu'à Térence: c'est encore trop pour moi qu'au sortir de mes mains on ait daigné le reconnoître. J'avoue qu'il eût fallu de merveilleux talens pour le défigurer au point de l'empêcher de plaire. Pour peu qu'on suive ce grand homme on ne sauroit manquer de réussir: le bon goût est de tous les tems; et il étoit presque impossible que la cour et Paris n'approuvassent ce qu'Athenes et Rome ont loué. Que cela nous confirme, nous qui nous mêlons d'écrire pour le théâtre, dans la pensée que nous devons avoir qu'on peut encore divertir le public sans le secours de ces sales équivoques si indignes de la véritable comédie. J'aurois ici un beau champ pour me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. * Je tâcherai d'imiter encore Térence, et je ne répondrai à mes envieux que ce qu'il répondit aux calomniateurs qui l'accusoient de ne prêter que son nom aux ouvrages des autres: il disoit qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiroient l'estime et le respect de tout le monde; je dirai

* On a dit que je prêtois mon nom à l'Andrienne, et que d'autres que moi l'avoient faite. (On l'a attribuée au P. de La Rue, jésuite.)

la même chose aujourd'hui. Trop heureux en effet d'éprouver en quelque façon le sort d'un si grand homme! Je ne faisois uniquement cette préface que pour y marquer les endroits où je m'écarte de mon original; mais je comprends que cela me meneroit trop loin. Cet excellent poëte est dans les mains de tout le monde: il sera fort aisé de connoître les changemens que j'y ai faits en comparant l'original avec la copie; et les gens éclairés démêleront sans peine ce qui m'a contraint à les faire. Ceux qui, peu versés dans la langue de cet auteur, voudront s'en éclaircir, auront, s'il leur plaît, recours aux traductions en prose. Il y en a de parfaitement bonnes, et particulièrement celle de ce savant homme * qui, malheureusement pour le public, n'a traduit des six comédies de Térence que *l'Andrienne, les Adelphes* et *le Phormion.*

* Saint-Aubin, en 1669, Paris, *in*-12.

ACTEURS.

SIMON, pere de Pamphile.
PAMPHILE, amant de Glicérie.
CHRÉMÈS, pere de Glicérie et de Philumene.
CARIN, amant de Philumene.
GLICÉRIE, fille de Chrémès.
CRITON, de l'isle d'Andros.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Pamphile.
BYRRHIE, esclave de Carin.
DROMON, esclave de Simon.
MISIS, servante de Glicérie.
ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.
PLUSIEURS VALETS qui reviennent du marché avec Simon.

La scene est dans une place publique d'Athenes.



L'ANDRIENNE.

Peron del. Gault S.t Verman Sculp.

Ah ! te voilà, bourreau !... je t'étranglerai, traître !

Acte IV. Sc. X.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIMON, SOSIE; PLUSIEURS VALETS, *portant des provisions.*

SIMON, *aux valets.*

EMPORTEZ tout cela dans la maisou; allez.
(*les valets entrent chez Simon.*)
Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez :
C'est d'avoir soin de tout; il n'est pas nécessaire
De me recommander...

SIMON.

Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin...

SIMON.

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin:
Il suffit pour servir utilement ton maître
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître;
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON.

Je t'ai toujours connu sage dans tous les tems.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne sauroit comprendre:
J'élevai ta jeunesse; et tu connus en moi
Combien la servitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoissance
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Récompensai ton zele et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits!
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié
Semble me reprocher que je l'aie oublié.

Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi si j'ose...

SIMON.

Je commencerai donc; et la premiere chose
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit;
Ces noces, ce festin, véritables chimeres,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile dans la suite,
D'un stratagême adroit tu connoîtras le fruit:
Tu connoîtras mon fils, ses mœurs; et ce qui suit
Te va donner du fait entiere connoissance:
Mais sur-tout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre commençoit à voir les jeunes gens:
Je passe son enfance, où retenu peut-être
Par le respect d'un pere et la crainte d'un maître,
L'on n'a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce tems où ses pareils ont pour l'académie,
Pour la chasse, le jeu, les bals, la comédie

De ces empressemens qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer;
Il prenoit ces plaisirs avec poids et mesure:
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure.
Ce proverbe, monsieur, sera de tous les tems:
Rien de trop; il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utile:
A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur;
Il avoit à leur plaire une douce habitude:
Aussi de ses desirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc sans envie il attiroit à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui!

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse!
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent pere être le digne fils!

SIMON.

Environ vers ce tems une femme andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne:
Sans parens, sans amis, peu riche; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,
Coudre et filer faisoit son occupation;
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine,
A ses besoins pressans ne suffisoit qu'à peine.
On publioit partout sa vertu, sa pudeur:
Tout ce qu'on m'en disoit me perçoit jusqu'au cœur;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour soulager sous main l'excès de sa misere.
Mais sitôt qu'à ses yeux brillerent les amans
Elle ne garda plus tant de ménagemens:
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaisir le mene,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisoient la cour
Ceux qui pour la servir montroient le plus de zele
Obligerent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis:
Pour le coup c'en est fait, on le tient, il est pris!
J'attendois le matin leurs valets au passage
Qui tour-à-tour rôdoient dans tout le voisinage:
J'en appelois quelqu'un; je lui disois: mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis?
Chrysis est proprement le nom de l'héroïne.

SOSIE.

Ah! je n'entends que trop! je fais plus, je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON.

J'y suis. Je priois, promettois.
Phedre, me disoit l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens tous trois l'aimoient plus que leur vie.
Et Pamphile? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouissois. Les jours suivans sans cesse
Je revenois vers eux et leur faisois largesse
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit:
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois éprouvé de la même maniere,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entiere;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs de tous côtés, je dis le plus farouche
N'osoit sans le louer même en ouvrir la bouche;
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirois-je enfin? Chrémès, rempli de zele,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle,
Pour épouser mon fils au moins, cela s'entend:
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience: un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis tout d'un coup nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, monsieur, pour dieu, qu'elle s'y tienne!
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne!

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas même depuis sa mort;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors je l'examinois mieux.
J'apperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux;
Je trouvois cela bon, et disois en mon ame:
Il pleure, et ne connoît qu'à peine cette femme!
S'il l'aimoit qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps: il y vole; j'y cours.
Je me mets dans la foule, et le tout pour lui plaire;
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment! que dites-vous?

SIMON.

Attends; tu le sauras.

Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas:
Plusieurs femmes pleuroient; mais sur-tout une blonde
Me parut...

SOSIE.

Belle!... Hein?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égaloit la beauté;
Et tant de grace jointe à tant d'honnêteté
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître; et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle:
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis?
Lui dis-je. Il me répond: c'est la sœur de Chrysis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes:
Ah! ah! dis-je, voici la source de ses larmes...
Voilà donc le sujet de sa compassion!

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amene rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau: là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes momens,
Faisant retentir l'air de ses gémissemens,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,

Pour la derniere fois veut l'embrasser encore:
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous,
Et de ses feux cachés découvrant le mystere,
L'arrête; et tout rempli d'amour et de colere:
Ma chere Glicérie, hélas! dit-il, hélas!
Mourons ensemble au moins! Elle tombe en ses bras:
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient dès long-tems de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colere;
Car il n'eût pas manqué de me dire: Mon pere,
Quel mal ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?
J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire.
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire.

SOSIE.

C'est savoir à propos domter sa passion;
Le quereller après une telle action,
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre?

SIMON.

Chrémès, ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer

Que mon fils sans égard, sans respect pour son pere,
Vécût comme il faisoit avec cette étrangere.
Moi de nier le fait; lui de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussitôt vous fites la leçon?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de saison.

SOSIE.

Comment?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine:
Mon pere, en attendant le choix qu'on me destine,
Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
Dans le reste du tems, qui ne durera guere,
Qu'il me soit libre au moins de vivre à ma maniere.

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule, ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage;
D'un ridicule amour par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi...
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave

Qui depuis si long-tems et me joue et me brave,
Et qui pour me tromper fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts:
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Eh! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas...
Mais baste! si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe contre moi prenne quelque mesure,
Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder,
D'appuyer ce mensonge, et jurer sur ta tête
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion:
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(*seul.*)

Que de soins sans aucune espérance!

Après bien des tourmens, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte
Lorsque je témoignai... Mais voici le maraud.

SCENE II.

SIMON, DAVE.

DAVE, *sans voir d'abord Simon.*
On appelle cela le prendre comme il faut!
Très certain qu'à son fils on refuse une fille
Avec beaucoup de bien et de bonne famille,
Le bonhomme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*
Il parlera, maraud! donne-toi patience;
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense.

DAVE, *à part.*
Je vois bien ce que c'est: le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie,
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendroit tout net
Le contrat à la main nous saisir au collet...
La peste! qu'il en sait!

SIMON, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

DAVE, *à part.*

Je ne le voyois pas; c'est mon vieux maître.

SIMON.

Dave!

DAVE, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle?

SIMON.

C'est moi.

DAVE.

Qui, c'est moi?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc?

SIMON, *à part.*

Ah! le bourreau!

DAVE.

Je ne sais.

SIMON.

C'est ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON, *à part.*

Le pendard!

DAVE.

Ouf!... Pardonnez, de grace!...

SIMON.

Je t'excuse, voleur! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur!

DAVE.

Que dit-on?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme;
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse
L'ame soumise aux sens et s'égarant sans cesse...
Brisons là; n'allons point rappeler le passé:
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et, si ce n'est assez, je te conjure enfin
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et sur-tout lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;
Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais grace,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Eh bien! de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci pour le coup me paroît clair et net:
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens en très peu de paroles.

SIMON.

Tu ris; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

SCENE III.

DAVE.

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas tems de bayer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire? Le laisser dans ce péril extrême?
Il est mort. Le servir par quelque stratagême?
Si le vieillard le sait... Je m'y perds; et, ma foi,
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons dieux! quelle triste journée!)
Pamphile marié depuis plus d'une année!
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes faits en l'air pour une vérité?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athenes;
Et de cent visions dont leurs têtes sont pleines
Croiront-ils l'endormir en lui frottant le dos?
Un vieux marchand périt proche l'isle d'Andros,
Après sa mort laissant une petite fille;
Le pere de Chrysis qui la trouva gentille,
La fit près de Chrysis avec soin élever...
Imagination qu'on ne sauroit prouver!
Ce vieux marchand mourant... Contes à dormir, fable
Qui ne me paroît pas seulement vraisemblable...
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressans il faut un prompt secours.

De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi ! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander... Hélas !
Glicérie est malade, et je n'y songe pas,
Et si mal que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénouement de cette tragédie...
Mais j'apperçois Misis.

SCENE IV.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Eh bien ! ma chere enfant,
Comment se porte-t-elle?

MISIS.

Un peu mieux maintenant;
Mais, hélas ! on ne peut faire aucun fonds sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle:
Elle n'ignore pas qu'il peut en un moment
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher :
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire...

DAVE.

Je ne puis maintenant, Misis ; je me retire:

De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.
(*Il s'en va.*)

MISIS, *seule.*

A quel nouveau malheur faut-il nous préparer?
De son empressement que pourrois-je augurer?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile ».
Pour prévenir Pamphile !... O ciel, est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'assurer de son amour extrême?
Que laisse-t-il penser? quel funeste embarras !...
Dieux tout-puissans, grands dieux, ne l'abandonnez pas!
Juste ciel! quel objet se présente à ma vue?...
Pamphile hors de lui !.. Que mon ame est émue !...
Que vois-je? il leve au ciel et les mains et les yeux...
Notre malheur, hélas! peut-il s'expliquer mieux?

SCENE V.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *sans voir Misis.*

D'un procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un pere raisonnable?

MISIS, *qui s'est retirée à l'écart.*

Queveutdirececi? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein?
Quoi! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon pere croit livrer et mon cœur et mon ame?
D'abord n'a-t-il pas dû me le communiquer?

MISIS, *à part.*

Qu'entends-je? quelle énigme il vient de m'expliquer?

PAMPHILE, *à part.*

Chrémès donc à présent tient un autre langage?
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui?
Oh! pour moi je ne veux ni d'elle ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître:
Je serois à la fois ingrat, parjure, traître...
Puis-je le concevoir?... S'il n'est aucun secours,
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours!...
De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre...
Hélas! des malheureux je suis le plus à plaindre!
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie!
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer;
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire;

Il me la veut donner : voilà tout le mystere.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur.

PAMPHILE, *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur
C'est l'air indifférent et l'abord de mon pere.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire ?
Je le rencontre. A peine avoit-il pu me voir :
Philumene est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir...
J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure !
Va, Pamphile, va-t'en te pendre tout-à-l'heure...
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire,
Je ne sais ; mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi je ne vois plus que penser ni que dire;
Je sens de toutes parts mon cœur que l'on déchire ;
La pitié, le respect m'entraînent tour-à-tour :
Tantôt j'écoute un pere et tantôt mon amour.
Ce pere me chérit, l'abuserai-je encore ?
Faut-il abandonner la beauté que j'adore ?
Hélas ! que faire? hélas ! de quel côté tourner ?

MISIS, *à part.*

Il est tems de combattre et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse:
Tout le veut; son repos, son honneur, sa tendresse.

Tandis que son esprit ne sait où s'incliner
Parlons, pressons: un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *appercevant Misis.*

Qu'entends-je?... c'est Misis!

MISIS.

Hélas! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle?... Prends part à ma douleur extrême...
Que fait-elle?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous?
Du plus cruel destin elle ressent les coups:
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos sermens, malgré la foi donnée...
Elle craint en un mot que ce funeste jour
A son fidele cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser? Quel soupçon l'a frappée?
Ah! malheureux! c'est moi qui l'aurois donc trompée?
Je l'abandonnerois, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi?
J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint?

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes sermens tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai! qui? moi?... toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur:
Mourante, elle m'appelle; et moi plein de douleur
J'avance: vous étiez dans la chambre prochaine;
Et pour lors, d'une voix qui ne sortoit qu'à peine,
Elle me dit: (Misis, j'en verse encor des pleurs!)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge?
La beauté pour ses mœurs est un triste avantage:
Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
De ne vous séparer jamais de Glicérie:
Pamphile, quand j'ai cru trouver un frere en vous,
L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
Et depuis tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.
Soyez donc son tuteur, son époux, et son pere:
Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin;
Conservez-le: peut-être elle en aura besoin ».
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne:

« Que dans cette union l'amour vous entretienne ;
C'est tout... » Elle expira dans le même moment.
Je l'ai promis, Misis; je tiendrai mon serment ;
Je ne trahirai point la foi la plus sincere :
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'espere...
Mais ne montez-vous pas pour calmer ses ennuis?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chere Misis, fais en sorte, de grace,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis... je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas! que je le plains!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? me dis-tu vrai, Byrrhie?
Le croirai-je? Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le-moi donc.

BYRRHIE.

De Dave à l'instant je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici quelque espoir au milieu de ma crainte
Soulageoit tous les maux dont mon ame est atteinte;
Mais enfin interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle:
Eh! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudroit essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumene?

BYRRHIE.

Eh! ne feriez-vous pas avec bien moins de peine
Un effort pour chasser ce malheureux amour
Que d'en parler sans cesse et la nuit et le jour?
Sans relâche attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas! qu'il t'est aisé dans un profond repos
De vouloir apporter du remede à mes maux!

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN.

Ah! laisse-moi, Byrrhie;
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul décidera.
Il faut tout employer avant que je périsse:
Il se rendra peut-être à mes desirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourmens;
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque tems au moins j'obtiendrai qu'il differe

Un hymen que je crains et qui me désespere.
Pendant ce tems il peut arriver... que sait-on?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon.

CARIN.

Je vois Pamphile... O ciel! conseille-moi, Byrrhie:
L'aborderai-je ou non?

BYRRHIE.

Contentez votre envie;
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis:
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCENE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE.

Je vois Carin... Bon jour.

CARIN.

Bon jour, mon cher Pamphile:
En vos seules bontés trouverai-je un asyle?
Serez-vous mon appui? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort.

PAMPHILE.

Hélas! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre?
Je ne puis rien pour moi, que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il?

CARIN.

Il s'agit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce soir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die
Un adieu qui sera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Eh! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit;
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystere.

BYRRHIE.

Oui-dà, je le ferai très volontiers.

PAMPHILE.

Eh bien?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas sur-tout; c'est moins que rien:
Monsieur est amoureux, amoureux à la rage
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

Il l'aime?... Mais, Carin, parlez-moi nettement;
Vous aime-t-elle aussi? par quelque engagement
Pourriez-vous... Dites-moi... ce que je me propose...

CARIN.

Non, je vous avouerois ingénument la chose.

PAMPHILE.

Ah! plût au ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN.

Je suis de vos amis, Pamphile, je le croi;
Par cette amitié donc entre nous établie
Rompez premièrement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE.

Quelle douceur!

CARIN.

Au moins, et pour derniere grace,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,
Pour me donner le tems de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux.

PAMPHILE.

Écoutez-moi, Carin. Dans le siecle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractere:
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystere,

Cet hymen si contraire à vos plus chers desirs,
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas! vous me rendez la joie et l'espérance!

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.
Faites pour l'épouser jouer mille ressorts;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploierai...

PAMPHILE.

Dave vient. C'est en lui que j'espere:
Son conseil nous sera sans doute nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi, qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t'en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.

SCENE III.

PAMPHILE, CARIN, DAVE.

DAVE, *à part.*

Bons dieux! que de plaisir! Eh! là, messieurs, de grace,
Je suis un peu pressé, permettez que je passe...
Pamphile n'est-il point parmi vous? dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix et la douceur.

Eh! morbleu! rangez-vous! Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paroît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé!...

CARIN, *à Pamphile.*

Écoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile...
De quel côté tourner?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE, *à part.*

Je vais...

PAMPHILE.

Dave?

DAVE.

Qui, Dave?... Ah! monsieur, c'est donc vous?
Et vous aussi, Carin?... Alégresses! merveilles!
Écoutez-moi tous deux de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

De grace, écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort!

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh! merci de ma vie!
Un moment de repos... Je sais vos embarras.
Vous craignez d'épouser... Vous, de n'épouser pas?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE.

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh! cessez de vous plaindre:
Jusques ici tous deux vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh! je le fais aussi le plutôt que je puis.
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumene;
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu? dis-moi.

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre pere tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit: « Dave, je veux sans tarder davantage
« De mon fils aujourd'hui faire le mariage ».
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont très heureusement je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle;
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point
Je me trouve pour lors affligé de tout point.
Je gagne la hauteur; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différens où mon œil se promene,
Élevé sur mes pieds, je m'apperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement; je rencontre Byrrhie:
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes; ce nigaud
Me regarde, m'écoute, et s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense...
Mais pour ce mariage on fait peu de dépense,

Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon;
Ce bonhomme me vient quereller sans raison;
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage:
Ces doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Eh bien! après?

DAVE.

Après? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt;
Je considere tout avec exactitude:
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir,
Et, malgré le grand froid, ronfloit avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes, ni parens,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtemens,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah! Dave!

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là?
C'est très certainement un conte que cela.
Je fais plus; à l'instant j'entre dans la cuisine:
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson qui dans l'eau barbottoit,
Un cuisinier transi qui dans ses mains souffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un dieu tutélaire:
Je retrouve en toi seul un protecteur, un pere!

DAVE.

Eh! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumene?

DAVE.

Est-ce assez?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parcequ'il ne l'a point faut-il qu'il vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublierai rien: je ferois plus encore
Pour posséder un jour la beauté que j'adore.

SCENE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

Mais pourquoi donc mon pere à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre pere,
Votre pere ne peut que se plaindre, ou se taire :
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors vous verrez de terribles éclats!

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre pere au moins; pensez-y mieux, Pamphile,
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger
Il vous feroit chasser brusquement Glicérie,
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire tout maintenant
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumene.

PAMPHILE.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

PAMPHILE.

Je dirai...

DAVE.

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Que je vais...
Non, Dave, encore un coup ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Écoutez-moi, de grace!

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux;
D'épouser Philumene et vivre malheureux!

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire;
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre pere dira: «Je veux vous marier;
J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête»;
Et vous lui répondrez en inclinant la tête:
«Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira».
Fiez-vous-en à moi; ce coup l'assommera,
Et ce bonhomme enfin en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus plus ferme que jamais,
Vous va servir, monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre pere;
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner:
Dans cet engagement que vous faites paroître
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bonhomme pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le tems de choisir, d'inventer

Quel remede à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela?

DAVE.

Si je le crois? sans doute.

PAMPHILE.

Hélas! si tu savois ce qu'un tel effort coûte!

DAVE.

Par ma foi! vous rêvez. Quoi donc! y pensez-vous?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous.
Le voici... Bon! courage! un peu d'effronterie;
Sur-tout ne paroissez point triste, je vous prie.

SCENE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE, *peu après* BYRRHIE.

SIMON, *à part dans le fond.*

Je reviens pour savoir quel conseil ils ont pris.

DAVE, *à part.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite à part lui quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...
(*bas, à Pamphile.*)
Allons, songez à vous et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espere:
« Tout ce que vous voudrez; j'obéirai, mon pere »,
Vous le verrez confus sans pouvoir dire un mot;
Et si cela n'est pas prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part.*

Ah! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit; n'importe, il faut l'attendre.
(*Byrrhie paroît dans le fond et n'avance pas.*)

SIMON.

Pamphile?

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Tournez-vous, et paroissez surpris.

PAMPHILE, *avec un feint étonnement.*

Ah! mon pere!

DAVE, *bas.*

Fort bien!

SIMON.

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon pere, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je? que dit-il?

DAVE, *à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet!

SIMON.

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait :
Je n'attendois pas moins de votre obéissance;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe !

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON, *à Pamphile.*

Entrez: Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O tems! ô mœurs! qu'êtes-vous devenus?

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.
(*Pamphile rentre chez son pere, et Byrrhie s'éloigne.*)

SCENE VI.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part.*

Il me regarde ; il croit, je gagerois ma vie,

Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat par quelque heureux moyen
Je pouvois... A quoi donc s'occupe Dave?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien?

DAVE.

A rien du tout, ou qu'à l'instant je meure!

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet, tout-à-l'heure?

DAVE.

Moi? non.

SIMON.

Tu marmotois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

(*à part.*)

Quel conte!...Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi!

SIMON.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très souvent dans les rues
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;

Et rêver de la sorte est, vous le savez bien,
Rêver à peu de chose, et pour mieux dire à rien.

SIMON.

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!
Tu devrois bien au moins me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut
Dont je me déferai, monsieur, tout au plutôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie...

DAVE.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés très à propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer tout-à-fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête...

DAVE.

Je m'en vais; je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh! non, bourreau! Viens çà; je te veux parler.

DAVE.

Bon!

SIMON.

Oui, je te veux parler: le veux-tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avois cru, monsieur...

SIMON.

Ah! bon dieu! quel martyre!

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant...

SIMON.

Eh! ne le fais-tu pas, bourreau! dans ce moment?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux!

DAVE.

Et me voilà, monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi si je t'entends je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui sans contrainte
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement de ta bouche sortir?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Écoute, il n'est pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le sais que trop; qui s'y frotte s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son ame
A cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? voilà, ma foi, de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours!
Puis ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh bien! tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits;
Ils sont brouillés, brouillés à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible;
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triste, embarrassé pourtant.

DAVE.

Ma foi, je ne puis plus le cacher davantage:
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois...

DAVE.

Peste! je vois que vous êtes bien fin!

SIMON.

Dis-moi donc?

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien... c'est une bagatelle...

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis savoir?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui...
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat, qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc?

DAVE.

« Quoi! dit-il, personne n'est commis
Pour prier seulement nos parens, nos amis?
Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
Épargne-t-on les soins autant que la dépense? »

SIMON.

Moi?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement;
Il y croyoit trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort au moins... Si j'osois...

14.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIMON.

Ah! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi:
S'ils sont de bonne foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures au plus l'affaire sera faite...
Holà! Sosie, holà!... Bons dieux! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses desirs!

SCENE II.

SIMON, SOSIE.

SOSIE.

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON.

Écoute des merveilles...

Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles;
Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon;
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie:
Ils n'ont jamais été si contens de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.

Eh! comment donc?

SIMON.

Je suis au comble de la joie!

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte...

SOSIE.

Eh bien! ce conte?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous j'aurois peine à le croire.

SIMON.

Je te vais en deux mots conter toute l'histoire.
Mon fils m'ayant promis ce que je demandois,

Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jeté tout d'un coup dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors avec beaucoup d'instance
De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons:
Le traître m'en a dit de toutes les façons,
M'a fait cent questions sur une bagatelle;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, sinon
Qu'il se moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon?

SIMON.

Tout de bon.
Je chasse sur-le-champ cette maligne bête;
Tout ému que je suis il me vient dans la tête
De voir Chrémès: je suis ce premier mouvement;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les complimens rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses:
J'ai tant prié, pressé; je m'y suis si bien pris
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.

Ah! que me dites-vous?

SIMON.

C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici
Pour conclure l'hymen... Justement, le voici.

(*Sosie s'éloigne.*)

SCENE III.

CHRÉMÈS, SIMON.

SIMON.

Non, je ne me sens pas! ô ciel! je te rends grace!...
Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse.
Allons, n'entrons-nous pas?

CHRÉMÈS.

Votre intérêt, le mien,
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire:
Un mot est bientôt dit; je ne tarderai guere.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion:
De vos empressemens je n'ai pu me défendre;
J'ai donné ma parole, et je viens la reprendre.

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès, y pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Pour la centieme fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage

Irois-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer tout franc, et vous n'y songez pas
De me pousser vous-même à faire un mauvais pas.
Croyez d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte.

SIMON.

Ah! de grace! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les dieux j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:
Ce discours me saisit et me perce le cœur;
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Du moins à votre tour daignez aussi m'entendre.
Voyons: si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi! si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.

Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi; je ne regarde qu'eux:
Leur bonheur est très sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus...

CHRÉMÈS.

Eh! qui donc?

SIMON.

Glicérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés; mais, comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable!

SIMON.

Rien n'est plus vrai, Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons et depuis plus d'un jour,
Les piques des amans renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un temś qu'un bon destin nous laisse;
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs
Dont se sert avec fruit une coquette habile:
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumene alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentimens dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre ; eh bien! sans faire de fracas
Nous les séparerions : regardez, je vous prie,
Voilà le plus grand mal; mais s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez :
D'abord notre amitié que vous conserverez;
En second lieu le fils que vous rendez au pere;
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,

A Philumene enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien! soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire:
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien;
C'est de lui que je sais comme chose certaine
Le desir qu'a mon fils d'épouser Philumene.
Je m'en vais l'appeler: cachez-vous dans ce coin;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON, *appercevant Dave.*

Ah! le voilà lui-même.

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMES, *caché*, DAVE.

DAVE, *à Simon.*

Pourquoi nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déja tard. C'est se moquer aussi:
L'épouse ne vient point, et devroit être ici.
Nous sommes de la voir dans une impatience...

SIMON.

Va, Dave, elle y sera plutôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le croi.

Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem!

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE.

Je l'espere.

Tous ces petits enfans dont vous serez grand-pere

Auront besoin de vous. Cela donne à rêver;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi! plus de soin que personne.

SIMON.

Mais encor, que dit-il?

DAVE.

Oh! vraiment, ce qu'il dit?...
Je crois qu'à tous momens il va perdre l'esprit.

SIMON.

Eh! comment donc cela?

DAVE.

Son ame impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem!

DAVE.

Mais cependant ce rhume est obstiné.

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné...
Laissons... Il parle donc souvent de Philumene?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir,

DAVE, *riant.*

Et le pauvre garçon
A déja composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris?

DAVE.

Il faut bien que je rie;
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangere
Me rendoit défiant; je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi vous tromper? Bons dieux! que me dites-vous là?
Je ne suis vraiment pas capable de cela!

SIMON.

Je l'ai cru: maintenant que ton zele m'impose,
Je te vais découvrir ingénument la chose.

DAVE.

Quoi donc?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois...

SIMON.

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment?

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystere.

DAVE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Que la chose est ainsi.

DAVE.

Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci...
Ah! que vous en savez!

CHRÉMÈS, *se montrant.*

C'est trop long-tems attendre,
Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre.
Je vais chercher ma fille et l'amener chez vous.

SCENE V.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien?

DAVE, *à part.*

Ah! ciel! où nous fourrerons-nous?

SIMON.

Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite?

DAVE.

Il ne m'échappe rien, monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux....

DAVE.

Je vous en prie !

SIMON.

Mais du moins il faut bien que je te remercie.
Ce mariage enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah ! je suis mort !

SIMON.

Plaît-il ?

DAVE.

Fort bien ! le mieux du monde !

SIMON.

Et je m'en souviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le ciel te confonde !

SIMON.

Que murmures-tu là tout bas entre tes dents ?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouissemens.

SIMON.

Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant;
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble?

DAVE.

Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.

SIMON.

N'est-il pas à présent?..

DAVE.

Il est dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver; cette affaire le touche:
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.

SCENE VI.

DAVE.

Où suis-je? où vais-je? hélas! quel destin est le mien?
Je ne me connois plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grace singuliere,
Qu'on me jette dans l'eau la tête la premiere?
Je l'entreprendrois bien; mais, malheureux en tout,

J'y ferois mes efforts sans en venir à bout;
Quelque mauvais démon par quelque diablerie
Me retiendroit en l'air pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc?... Je suis bien avancé!
J'ai tout perdu, brouillé; j'ai tout bouleversé;
Sans en tirer de fruit jai trompé mon vieux maître:
Dans ces noces enfin qui ne devoient point être,
Misérable! j'embarque et j'engage son fils
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis...
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chercher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas, que m'ont-ils rapporté?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous serions les plus heureux du monde...
Ah! je le vois... Grands dieux! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la derniere fois!

SCENE VII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Où trouverai-je donc ce scélérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs !

PAMPHILE, *à part.*

A mes yeux osera-t-il paroître?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer.
Des conseils d'un maraud que pouvois-je espérer?
Mais il partagera le tourment que j'endure !

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours !

PAMPHILE, *à part.*

Que dirai-je à mon pere?... Il n'est plus de secours.
Moi, qui lui paroissois rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence?
Que faire?... je ne sais.

DAVE, *à part.*

Ni moi, de par les dieux!...
Et cependant en vain j'y rêve de mon mieux.

PAMPHILE, *appercevant Dave.*

Ah ! c'est vous ?

DAVE, *à part.*

Il me voit !

PAMPHILE.

Effronté ! misérable !
Eh bien ! où me réduit ton conseil détestable?
Dans quel abyme affreux...

DAVE.

Je vous en tirerai !

PAMPHILE.

Tu m'en retireras?

DAVE.

Ou bien j'y périrai!

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien, tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure!

PAMPHILE.

Quoi donc! je me fierois encore à toi, bourreau!
A toi qui m'as tendu cet horrible panneau?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire?

DAVE.

Me pendre. Mais avant cette exécution
Donnez-moi quelque tems pour la réflexion:
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespere.
Infâme! tu peux bien t'apprêter à mourir;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCENE VIII.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*

Ose-t-on le penser? oseroit-on le croire?
Peut-on exécuter une action si noire!

PAMPHILE.

Je suis au désespoir, Carin. Ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux!

CARIN.

En voulant nous servir? le prétexte est honnête!

PAMPHILE.

Comment?

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour!
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne?
Hélas! je vous croyois l'ame comme la mienne!

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le voi,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Épousez Philumene.

PAMPHILE.

Une vaine apparence
Vous abuse, Carin... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras:
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...

CARIN.

Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentimens!

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est; malgré l'ordre d'un pere,
Malgré tous ses discours et toute sa colere,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?

PAMPHILE.

Écoutez: un moment va vous désabuser.
On ne me forçoit point de prendre Philumene.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

Vous me faites mourir !... Ce méchant, ce frippon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon pere
Qu'en tout absolument je voulois lui complaire,
Qu'il a fallu céder après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé?

PAMPHILE.

Ce chien, ce scélérat!

CARIN.

Dave?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Eh! pourquoi?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN, *à Dave.*

Dave, as-tu fait cela?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel! encore?

(*montrant Pamphile.*)

Eh quoi! le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis?

DAVE.

Je me suis abusé, monsieur, je vous l'avoue:

Ainsi de nos projets la fortune se joue!
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abattu:
Laissez moi respirer.

PAMPHILE.

Eh bien! que feras-tu?
Parle vîte; il est tems.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déja donner un grand branle à la chose.

PAMPHILE.

Enfin nous diras-tu?...

DAVE.

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.

DAVE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contens.
Vous entendrez parler de moi dans peu de tems.

PAMPHILE.

Quoi! nous ne saurons point?...

DAVE.

Allez, laissez-moi faire:
Je veux avoir moi seul l'honneur de cette affaire.
Si je ne réussis selon votre desir,

Vous me pendrez après tout à votre loisir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage!

Allez; je vous réponds d'en faire davantage.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MISIS.

Ah! ciel! qui vit jamais un tel empressement?
« Allez; soyez ici dans le même moment:
Marchez, courez, volez; faites toute la ville,
Et ne revenez pas sans amener Pamphile... »
Cet ordre me paroît très facile à donner;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner?..
Dave vient à propos; il nous dira peut-être
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCENE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.

Pamphile veut-il donc la mettre au désespoir?
Peut-elle sans mourir être un jour sans le voir?

DAVE.

Misis, ma chere enfant, en un mot comme en mille,
C'en est fait pour le coup, il n'est plus de Pamphile!

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat!

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicérie?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah! ciel!

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicérie en mourra.

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort.

MISIS.

Quoi donc! y consent-il?

DAVE.

Il y consent très fort.

MISIS.

Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable.

DAVE.

Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.

MISIS.

Et les dieux permettront qu'une telle action?...

DAVE.

Eh! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumene?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit enfin, qu'as-tu fait là-dessus?

DAVE.

J'ai dit... j'ai fait...

MISIS.

Eh bien?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Eh! que te répond-il?

DAVE.

Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.

MISIS.

Il ne te parle point?

DAVE.

Il est comme un benêt,

Et m'entend sans souffler dire ce qui me plaît.

MISIS.

Pas un mot?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS, *voulant l'emmener.*

Allons voir Glicérie.

DAVE, *la retenant.*

Ma chere enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait; je viens vous avertir...
Bon dieu! si de chez vous on me voyoit sortir...

MISIS.

Eh! tu me parles bien au milieu de la rue?

DAVE.

Je puis dire que c'est une chose imprévue.

MISIS, *en s'en allant.*

Ne t'écarte donc pas; je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCENE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*

Perdrai-je à la chercher bien des pas et du tems?

DAVE, *à part.*

Voici quelque étranger.

CRITON, *à part.*

Oui, c'est dans cette place.

DAVE, *à part.*

A qui donc en veut-il?

CRITON.

Me ferez-vous la grace
De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis
De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?

DAVE, *lui montrant la maison.*

Vous voilà maintenant, monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez?

CRITON.

Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connoissiez donc?

DAVE.

Si je la connoissois?
J'étois son serviteur, monsieur, et l'honorois
Comme elle méritoit.

CRITON.

Elle étoit Andrienne?

DAVE.

Je le sais.

CRITON.

Et de plus ma cousine germaine;
Et je viens tout exprès prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession;
Car j'ai lieu d'espérer que déja Glicérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,

A recouvré son bien et ses parens aussi?

DAVE.

Elle est comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parens et sans bien, monsieur, je vous le jure.

CRITON.

Ah! que j'en suis fâché!... La pauvre créature!...
Si j'eusse su cela, loin de partir d'Andros
J'y serois demeuré chez moi bien en repos.
Tout le monde la croit la sœur de ma parente;
Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Etranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle:
Tous ses amans iront solliciter pour elle;
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui n'ayant aucun bien vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.

Oh! par ma foi! monsieur, dont j'ignore le nom...

CRITON.

Eh bien! mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athenes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentimens.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais complimens.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit: je vous en remercie;
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.

DAVE, *voyant paroître Glicérie.*

Eh! la voilà qui sort, la pauvre femme!

CRITON.

Hélas!

SCENE IV.

GLICÉRIE, CRITON, ARQUILLIS, MISIS, DAVE.

GLICÉRIE, *en reconnoissant Criton.*

O ciel! je vois Criton!

DAVE, *à Criton.*

Elle vous tend les bras.

CRITON, *à Glicérie.*

C'est vous, ma chere enfant?

GLICÉRIE.

C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée!

CRITON.

Ah! que le ciel ici me conduit à propos!
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfans sont morts; je n'ai plus de famille:

Venez, vous y serez comme ma propre fille...
Quel pitoyable état! les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue!

GLICÉRIE.

Ah! Criton, je me meurs!

CRITON.

Pourquoi vous levez-vous?

GLICÉRIE.

Une importante affaire
M'oblige de sortir... je ne tarderai guere...
(*à Arquillis, en lui montrant Criton.*)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(*à Criton.*)
Reposez-vous ; je suis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le ciel vous favorise!

SCENE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*

Dave, tu vois l'état où Chrysis me réduit?
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai; Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICÉRIE.

Et pour moi je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-tems dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice :
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parens, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat ; sans bruit rompons ce mariage...
A des égards au moins ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux lois qu'il voudra m'imposer...

DAVE.

A ces visions-là faut-il vous amuser ?
Oui-da, dans un roman ce discours avec grace
Ingénieusement pourroit trouver sa place ;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison :
Il faut parler, madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimeres,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICÉRIE.

Je ne puis plus long-tems supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, et je pars avec lui ;
Il faut loin de ces lieux chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi ! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher ?

MISIS, *à Glicérie.*

Avant que de quitter ces objets de colere
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire!

GLICÉRIE.

Hélas! que puis-je encor?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils et les exécuter.

MISIS, *à Glicérie.*

Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.

GLICÉRIE.

Hélas! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte et que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespere,
Nous ferons enrager le pere, le beau-pere,
La bru, le gendre encore; et, sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite:
Songeons à nous venger, nous partirons ensuite.

GLICÉRIE.

De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.

DAVE.

Mais, madame, en un mot, que prétendez-vous faire?

GLICÉRIE.

Fuir, pleurer et cacher ma honte et ma misere.

DAVE.

Prenez des sentimens plus justes et plus doux,
Eh ! de grace, une fois, madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicérie.*

Mais écoutez-le au moins. Pour moi, je vous admire !

GLICÉRIE.

Eh quoi ! ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire?

DAVE.

Ah ! juste ciel !

GLICÉRIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander...

DAVE.

Eh ! non.
Il s'en faut bien garder ! C'est à Chrémès, madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur et votre ame,
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire sur-tout, mais qu'il vous en souvienne,
Que très certainement vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux ;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux :
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquens soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main ;
Pour la troisieme fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt lui-même à vous servir de pere.

GLICÉRIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave; de point en point tu les verras suivis.
Mais si le sort se montre à mes desirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets;
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête;
Mais le calme toujours succede à la tempête...
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu

SCENE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

Soulage mes douleurs, ciel! je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui; point de retardement.

GLICÉRIE.

Ah! du moins, laisse-moi respirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeste;
Il faut pour respirer avoir du tems de reste.

GLICÉRIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.

MISIS.

Là, ne nous fâchons point. Mais, dites-moi, de grace!
Serons-nous tout le jour dans cette même place?

GLICÉRIE.

Çà, donne-moi la main; allons, Misis. Grands dieux!
Sur l'excès de mes maux daignez jeter les yeux!...
Ah! Misis, que je crains!... on ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez?

GLICÉRIE.

Que Simon ou ne rentre, ou ne sorte.

MISIS.

Eh! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.

GLICÉRIE.

Ah! ma chere Misis, un instant demeurons.

SCENE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS, *et peu après* DAVE.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*

Allez, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie;
Amenez Philumene et Chrémès, je vous prie.

Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.
(*Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.*)
GLICÉRIE, *à part.*
O ciel! quel coup de foudre et quel triste moment!
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon ame...
DAVE, *bas, à Glicérie.*
Allons, préparez-vous; voici Chrémès, madame.
(*il s'en va.*)

SCENE VIII.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*
Vous hésitez? il n'est plus tems de reculer:
Le sort en est jeté, madame, il faut parler...
Il vient; de votre cœur qu'il sache les alarmes:
Jetez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.
GLICÉRIE, *à Chrémès.*
Permettez-moi, monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander...
CHRÉMÈS.
Madame, levez-vous.
GLICÉRIE.
Laissez-moi; cet état convient à ma disgrace.
CHRÉMÈS.
Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICÉRIE, *se relevant.*

Il faut vous obéir puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.

Çà, de quoi s'agit-il? Je vous entends, parlez.

GLICÉRIE.

Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...

CHRÉMÈS.

Eh bien?

GLICÉRIE.

C'est mon époux.

CHRÉMÈS.

Que venez-vous m'apprendre?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche un contrat.*

Tenez, lisez, voilà des gages de sa foi...
De plus j'ai pour témoins les dieux, Misis, et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un pere,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misere!
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort:
Vous pouvez d'un seul mot faire changer mon sort.
C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune et ma vie!

CHRÉMÈS, *en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCENE IX.

CHRÉMES, GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

DAVE, *à la cantonnade.*

Eh! messieurs les nigauds! eh bien! c'est un homme ivre;
Pourquoi le harceler? cessez de le poursuivre...
Peste soient les benêts!... Ah! mesdames, c'est vous?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous:
Détalez promptement; vîte, qu'on se retire.

GLICÉRIE.

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague!

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs vous gagnerez dans un tel changement:
Vous perdrez un époux conservant un amant;
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystere
Lorsque...

CHRÉMÈS, *à part.*

Je m'embarquois dans une belle affaire !

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point! eh quoi! c'est vous, monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant, pour séduire mon cœur...

DAVE.

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE.

Pour peu qu'elle vous entretienne
Elle vous en dira de toutes les façons;
Mais vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimere.

DAVE.

Il est vrai; mais enfin ce n'est pas une affaire:

En deux heures au plus on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne?

CHRÉMÈS, *voulant entrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille Philumene
N'aura point pour époux Pamphile; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas.

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah! monsieur...

CHRÉMÈS.

C'en est trop!

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je; et sans cérémonie...

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi! vous voulez encor?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah! je n'en sais que trop!

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton.*

Arrête,
Ou bien de ce bâton je te casse la tête!

DAVE.

Tuez-moi!

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai par-tout.
(*Chrémès entre chez Simon, et Dave le suit.*)

SCENE X.

GLICÉRIE, MISIS, *peu après* PAMPHILE
et DAVE.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable!...
Quoi! Misis, je me vois et dans un même jour
Trahir, persécuter, insulter tour-à-tour.
Au milieu de mes maux j'ai souffert sans colere
La trahison du fils et l'injure du pere;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs:
Un esclave à présent me fait verser des pleurs!

PAMPHILE, *à part.*

Ah! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

DAVE, *à part.*

Puisqu'envers nous le ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie.*

Quoi! c'est vous?

GLICÉRIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave.*

Ah! te voilà, bourreau!... je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chere Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis.*

Arrêtez, madame la Furie!
Nous n'avons pas le tems de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain...
(*à Pamphile et à Glicérie.*)
Pour vous servir tous deux j'ai fait une imposture...
(*à Pamphile.*)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure...
(*montrant Glicérie.*)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter:
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud! tu nous as fait une frayeur mortelle!

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle:
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien;
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,
Je crois que nous aurons le tems de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah! Dave!...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison...
Rentrons tous: vous saurez le reste à la maison.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, et solide et sincere
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille enfin, graces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux:
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point: Chrémès, je vous supplie
De conclure au plutôt; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste desir, au soin qui vous possede,
Aveuglément soumis il faudra que je cede?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié
Vous viendrez m'égorger sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie!

SIMON.

Eh! comment donc?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander?
A vos empressemens obligé de céder,
Je prenois pour mon gendre (oh! le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abyme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime!
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté;
Je vous ai tout promis quand elle étoit faisable:
Mais enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le tems en propos superflus;
C'est trop, épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme bien plus est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe et bien d'autres
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres:
Si Philumene étoit liée avec mon fils
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le savez, épousé Glicérie.

SIMON.

Ah! ne le croyez pas, monsieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais j'ai vu le contrat.

SIMON.

Vision!

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor; tantôt cette Andrienne
A Dave soutenoit qu'elle étoit citoyenne:
Ils se sont querellés, mais vraiment tout de bon.

SIMON.

Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCENE II.

CHRÉMÈS, SIMON, DAVE, *sortant de chez Glicérie.*

DAVE, *à la cantonnade.*

Soyez tous en repos, allez; je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*

Dave sort de chez elle.

SIMON, *bas.*

Ah! bons dieux!

CHRÉMÈS, *bas.*

Je m'étonne...

DAVE, *à la cantonnade.*

Et bénissez les dieux, cet étranger, et moi!

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE, *à la cantonnade.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure!

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Qui vante-t-il si fort? sachons-le tout-à-l'heure.

DAVE, *à la cantonnade.*

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je m'en vais lui parler.

DAVE, *appercevant Simon et Chrémès.*

C'est mon maître, c'est lui.

Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...

SIMON.

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, monsieur, c'est moi-même...

Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi:
Je me réjouis fort de vous trouver ici...
(*montrant la maison de Simon.*)
Tout est prêt là-dedans?

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine!

DAVE.

Dans tous les environs, monsieur, je me promene;
Mais à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendois... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais dis-moi par avance...

DAVE.

En vérité, monsieur, j'en meurs d'impatience!

SIMON.

Réponds-moi sur-le-champ; point de digression:
Tu sors de ce logis? à quelle occasion?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi, toi, toi... Voilà bien du mystere.

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire;
Le tems ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis; sans tarder dis-le moi.

DAVE.

Mais moi-même, monsieur, j'ai peine à le comprendre,

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Nous étions las et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON.

Pamphile est là-dedans?

DAVE.

Nous y sommes entrés tous deux en même tems.

SIMON.

Que me dit ce maraud?... Ah! juste ciel! je tremble!
Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal ensemble?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Eh! pourquoi donc cela?

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

C'est pour la quereller sans doute qu'il y va?

DAVE, *à Simon.*

Vous ne savez pas tout; et je vais vous apprendre
Une chose qui doit sans doute vous surprendre.
Il arrive à l'instant je ne sais quel vieillard
Dont le port, la fierté, l'action, le regard,
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance:

Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.

SIMON, *à part.*

Il me fera tourner la cervelle, je croi !...
(*à Dave.*)
Mais enfin ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc?

DAVE.

Monsieur, il jure par les dieux...

SIMON.

Eh! laisse-le jurer; acheve, malheureux!

DAVE.

Mais...

SIMON.

Si tu ne finis!...

DAVE.

Il dit que Glicérie
Doit retrouver ici ses parens, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne enfin.

SIMON.

Ah! le frippon!...
(*appelant.*)
Holà! Dromon!

DAVE.

Eh! quoi?

SIMON.

Dromon! Dromon! Dromon!

DAVE.

Écoutez...

SIMON.

Pas un mot... Dromon! Dromon... Ah! traître!

DAVE.

Eh! de grace, monsieur...

SIMON.

Je te ferai connoître...

SCENE III.

SIMON, CHRÉMÈS, DAVE, DROMON.

DROMON.

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON, *lui montrant Dave.*

Enleve ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendard, ce coquin!

DAVE.

La raison?

SIMON.

Je le veux... Prends-le tout au plus vîte,

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

SIMON.

Tu le sauras ensuite,

DAVE.

Si je vous ai menti qu'on m'étrangle!

SIMON.

Maraud!

Je suis sourd; tu seras secoué comme il faut.

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable?

SIMON, *à Dromon.*

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garrottés.

DAVE.

Mon cher maître, pardon!

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non.

(*Dromon emmene Dave.*)

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMES.

SIMON.

Et pour monsieur mon fils, dans peu de tems j'espere

Que je lui montrerai ce qu'on doit à son pere!

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports; un peu moins de courroux.

SIMON.

En use-t-on ainsi? je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrace,
Hélas! il faudroit être un moment à ma place.
Tant de peines, de soins, d'égards, et d'amitié!
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié?...
Holà! Pamphile, holà!... Pamphile, holà! Pamphile!...
(*à Simon.*)
Tant d'éducation lui devient inutile!

SCENE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE.

Pourquoi donc tant crier? Qui m'appelle si fort?
Que me veut-on?... Mon pere! Ah! bons dieux! je suis mort.

SIMON.

Eh bien! le plus méchant...

CHRÉMÈS.

Mon cher Simon, de grace,
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Eh quoi! me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots et des expressions?

(*à Pamphile.*)
En est-il d'assez forts?... Enfin ton Andrienne
Qu'en dit-on à présent? est-elle citoyenne?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste ciel! quelle audace!... On le dit?
(*à Chrémès.*)
Eh quoi! le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les lois, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangere?

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire;
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez?
Vous l'êtes dès long-tems plus que vous ne pensez:
Dès-lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce tems, dès ce tems, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...
(*à Chrémès.*)
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle; il le peut.

Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon pere!

SIMON.

Votre pere?... Ah! ce pere, Pamphile,
Ce pere désormais vous devient inutile.
Vous vous êtes choisi vous-même une maison;
Vous avez pris vous-même une femme: à quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de pere,
Vous, qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangere;
Vous, qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.

Mon pere, un seul moment, que je vous entretienne!

SIMON, *à Chrémès.*

Eh! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Ecoutez; il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute?

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Eh bien! soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avouerai donc, mon pere, et sans déguisement,
Dussé je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous Glicérie est tout ce que j'adore;
Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas:
Après cela parlez, je n'ai plus rien à dire;
Ordonnez, à vos lois je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin dès long-tems allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis prêt, s'il le faut, d'en épouser une autre;
Je n'ai de volonté, mon pere, que la vôtre.
Mais une grace encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder;
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paroître.

SIMON.

Qu'il paroisse à mes yeux?

PAMPHILE.

Mon pere, s'il vous plaît!

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*

Accordez-moi cette derniere grace!

SIMON.

Qu'il vienne.
(*Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.*)

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas!

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut sur-tout éviter les éclats;
Et plus la faute est grande et plus on doit se taire.
Punir légèrement, c'est assez pour un pere.

SCENE VI.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMES.

CRITON, *à Pamphile.*

Glicérie en un mot, ou plutôt l'équité
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton.*

N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie est extrême!

CHRÉMÈS.

Mais dans Athenes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, monsieur, vous en serez instruit...

(*montrant Simon.*)
N'est-ce pas là Simon, le pere de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

SIMON, *à Criton.*

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous? en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, monsieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Est citoyenne?

CRITON.

Oui, j'en réponds sur ma vie.

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc! eh! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que sans bruit, sans murmure
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talens
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux

Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*

Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton et de langage
Si vous le connoissiez: il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athenes
Renverser nos desseins et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! si cet étranger étoit proche de moi.
J'aurois à lui donner un conseil admirable!

SIMON, *à Criton.*

Affronteur!

CRITON.

Ecoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Êtes-vous raisonnable?...
Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton;
La colere l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guere:
S'il a tant de chagrins qu'il accuse le sort;
Mais de s'en prendre à moi certes il a grand tort!

Je n'ai rien dit de faux; c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie;
Et je puis le prouver et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*

Ce vieux Athénien sans doute fit naufrage?
C'est le commencement d'un roman: écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grace, poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien et cette jeune fille
Du pere de Chrysis, de toute sa famille
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?

CRITON.

Le nom? Phanie.

CHRÉMÈS.

Ah! dieux!

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'ame saisie!

CRITON.

Bien plus il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O ciel!

CRITON.

Ce que je dis tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille enfin se disoit-il le pere?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frere.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille; c'est elle! enfin donc la voilà!
Ah! Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?

SIMON, *à part.*

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...
(*à Chrémès.*)
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS.

En un instant, monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...

SIMON.

Eh bien! Phanie?

CHRÉMÈS.

Eh bien! c'étoit mon frere,
Qui cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitois;
Et depuis en voici la premiere nouvelle:
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les dieux changeroient-ils mon sort en un moment?

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule:
Le nom ne convient pas...

CRITON, *l'interrompant.*

Attendez...

PAMPHILE, *l'interrompant à son tour.*

Pasibule.
Je ne puis plus long-tems demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois!

CRITON.

Justement le voilà.

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, monsieur, que plein du même zele,
Plus content, plus surpris qu'on ne sauroit penser...

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser...

(*à Simon.*)
Monsieur, un long discours me feroit trop attendre.
Je vous donne une bru ; vous me donnez un gendre :
Il suffit.
(*Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.*)

SCENE VII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *aux pieds de son pere.*
Mon cher pere !

SIMON.
Ah ! mon fils, levez-vous,
Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous !

PAMPHILE.
Mais Dave ne vient point.

SIMON.
Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.
Eh ! quoi donc ?

SIMON.
Il est lié.

PAMPHILE.
Mon pere !...

SIMON, *l'interrompant.*

Je vais à la maison ; mais calmez vos transports.

PAMPHILE.

Mon pere, j'y ferois d'inutiles efforts.

(*Simon rentre chez lui.*)

SCENE VIII.

CARIN, PAMPHILE, *peu après* DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Non, les dieux tout-puissans dans leur gloire suprême
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême !

CARIN, *à part.*

Tout succéderoit-il au gré de nos desirs?

PAMPHILE, *à part.*

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs?

CARIN.

Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie?

PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin.*

Voici Dave à propos que le ciel me renvoie !
Je sais combien pour moi son zele et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.
(*à Dave.*)
Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grace.

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace !
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver ?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord ; du bien on fait mystere.

PAMPHILE.

Ma chere Glicérie a trouvé ses parens !

DAVE.

Que dites-vous ?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissemens...
Son pere est mon ami... Chrémès !

DAVE.

Est-il possible ?

CARIN, *à Pamphile.*

Que je vous marque au moins combien je suis sensible...

PAMPHILE.

Vous ne pouviez venir plus à propos, monsieur :
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur !

CARIN.

Je sais tout. Maintenant...

PAMPHILE.

Soyez en assurance ;

Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez...

PAMPHILE.

Tous les dieux sont pour moi!...

(*à Dave.*)

Allons chez Glicérie, et nous verrons... Pour toi,
Va-t-en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.

(*il entre chez Glicérie avec Carin.*)

DAVE, *seul.*

Pour vous, messieurs, je crois (et soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire;
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-tems:
Faites donc retentir vos applaudissemens.

FIN DE L'ANDRIENNE.

EXAMEN
DE L'ANDRIENNE.

Les partisans de la comédie *larmoyante* ont souvent cité l'Andrienne de Térence pour prouver que ce genre étoit conforme aux regles du bon goût; mais dans cette piece rien n'est forcé, rien ne sent la déclamation; les conceptions sont simples et naturelles. Que Pamphile, éperdument amoureux de Glicérie, lié avec elle par des engagemens d'honneur, tremble de la perdre, et se livre pour la conserver à tous les transports d'une passion violente; que Simon, craignant les suites d'un mariage disproportionné pour un fils dont la conduite régulière a jusqu'alors fait son bonheur, ne néglige aucun moyen pour le séparer de sa maîtresse; il n'y a rien là de romanesque ni d'extraordinaire: ce sont de ces incidens qui se présentent souvent dans les familles; d'ailleurs le caractere enjoué de Dave, son génie entreprenant, répandent beaucoup de comique dans l'ensemble de la piece; et si le spectateur est quelquefois attendri, bientôt les ruses du valet lui rendent l'espérance, et le ramenent à la sensation que la comédie doit faire éprouver. Si l'on compare le plan de l'Andrienne aux combinaisons monstrueuses de nos drames modernes, on sera convaincu que ce rapprochement ne peut être qu'à leur désavantage.

Le poëte latin composa l'Andrienne de deux comédies de Ménandre; il en convient lui-même dans son prologue:

Menander fecit Andriam et Perinthiam;
Qui utramvis rectè norit, ambas noverit:
Non ita sunt dissimili argumento, sed tamen
Dissimili oratione sunt factæ ac stylo.
Quæ convenere, in Andriam ex Perinthia
Fatetur transtulisse, atque usum pro suis.

« Ménandre a fait l'Andrienne et la Perinthienne; « elles ont un tel rapport entre elles que celui qui « connoît bien l'une connoît l'autre : le sujet en « est tout-à-fait semblable; il n'y a que le style qui « soit différent. Térence avoue qu'il a transporté « de la Perinthienne dans son Andrienne les pas- « sages qui pouvoient y convenir, et qu'il en a usé « comme d'une chose dont il étoit le maître ». Il paroît que les comédies de Ménandre étoient en général vides d'action; c'est ce qui décida souvent Térence à en prendre deux pour en faire une.

Baron s'est peu éloigné de la marche du poëte latin; mais, quoique son imitation soit élégante, il n'a pas toujours rendu avec succès ces mots pleins de sens et de profondeur qui se trouvent dans Térence, et qui caractérisent cet auteur; il a plutôt éludé les difficultés qu'il ne les a surmontées. Nous en citerons un exemple. Carin, amant de Philumene, que Simon veut faire épouser à Pamphile, se plaint de son sort; l'in-

terlocuteur lui conseille de faire un effort sur lui-même, et de ne plus penser à cette femme. Carin répond :

> Facile omnes, cum valemus, recta consilia ægrotis damus;
> Tu si hic sis, aliter sentias.

Le premier vers est plein de vérité et de sentiment : Baron le traduit ainsi :

> Hélas ! qu'il t'est aisé dans un profond repos
> De vouloir apporter du remede à mes maux !

Cette version ne rend que bien foiblement l'idée de Térence ; à peine suffit-elle pour l'indiquer : presque tous les traits de ce genre perdent leur précision et leur profondeur dans la piece françoise. Cependant Baron s'est rapproché plus heureusement du modele dans la premiere scene de sa comédie. Les funérailles de Chrysis, le désespoir de Glicérie, l'éclat que fait Pamphile et qui dévoile son amour aux yeux de son pere, sont peints d'une maniere énergique et touchante. Baron a fort bien imité un passage où Térence parle de la complaisance qu'on doit avoir pour les personnes près desquelles on vit, et qui se concilie rarement avec une trop grande franchise :

> Sapientier vitam instituit; namque hoc tempore
> Obsequium amicos, veritas odium parit.

Baron imite ainsi en paraphrasant un peu :

> On appelle cela marcher avec sagesse;
> A son âge savoir que la vérité blesse,
> Et que la complaisance attire des amis,
> C'est d'un excellent pere être le digne fils.

Si l'on réfléchit que Baron dans son état n'avoit que très peu de tems à consacrer à l'étude des auteurs anciens, on excusera les fautes qui lui sont échappées, et l'on s'étonnera même qu'il ait pu traiter avec succès un sujet aussi difficile.

Le principal défaut de cette piece est dans le grand nombre des *a parte;* souvent un personnage arrive sur la scene, et parle long-tems seul sans être vu d'un autre personnage. Cela pouvoit être vraisemblable sur les théâtres anciens qui étoient très vastes; mais sur le nôtre ces sortes de scenes ne produisent aucune illusion. Baron a jeté du mouvement dans la piece de Térence: sa grande habitude du théâtre l'a mis en état de profiter des moindres effets; il a su donner au rôle de Glicérie plus d'importance et d'intérêt ; et son Dave a plus de vivacité que celui du poëte latin. Comme cette piece est la seule qui puisse offrir une idée juste du genre de Térence, comme elle a obtenu les suffrages du public toutes les fois qu'elle a été reprise, nous avons cru sous ces deux rapports devoir la placer dans cette collection.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ANDRIENNE.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE LE SAGE,

Représentée pour la premiere fois
le 14 février 1709.

NOTICE

SUR LE SAGE.

André-René Le Sage naquit à Vannes en Bretagne en 1668 : orphelin dès l'enfance, son patrimoine assez considérable fut confié à un oncle qui ne sut point l'administrer : aussi, lorsque Le Sage vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva dans la nécessité de travailler pour assurer son existence. Les lettres promettent rarement la fortune; mais jamais homme n'en eut moins besoin que notre auteur : des mœurs pures, le goût de l'étude, des amis sinceres, une femme qu'il prit par amour et qui le rendit heureux par sa modestie, des enfans qui firent long-tems son bonheur; enfin tous les plaisirs réunis qu'offrent la littérature et l'intérieur d'un bon ménage, telle fut la vie de Le Sage. Avec un esprit aussi profond qu'agréable, une conversation piquante, une figure intéressante et beau-

coup de dignité dans le caractere, il auroit pu prétendre à la fortune; mais il n'y mit jamais un prix assez haut pour lui sacrifier son indépendance, et dans son heureuse médiocrité il fut bienfaisant, s'acquit des droits à la reconnoissance de beaucoup d'infortunés, et n'accepta rien que de ses amis, au nombre desquels la postérité aime à compter l'abbé de Lyonne.

Dans un tems où les François avoient renoncé à la littérature espagnole, Le Sage en fit une étude particuliere: il y puisa le sujet de quatre comédies en 5 actes et en prose, dont deux ne furent jamais jouées; les deux autres acceptées par les comédiens françois eurent peu de succès. Ce que cet auteur a fait de bon est si généralement connu qu'on pourroit se dispenser de le rappeler; ce qu'il a fait de médiocre est tombé dans un si grand oubli qu'on essaieroit vainement de l'en tirer.

Mécontent du théâtre françois, ayant à se plaindre des acteurs, du moins on le suppose en voyant de quelle maniere il a peint leurs mœurs dans Gil-Blas, il consacra sa plume au spectacle

de la foire, devenu célebre ensuite sous le nom d'opéra comique; tantôt associé à Piron, Autreau, Fuzelier, d'Orneval, tantôt composant seul, on compte jusqu'à près de cent petites pieces auxquelles il travailla : il fit aussi jouer plusieurs comédies au théâtre italien; et quoiqu'on trouve dans toutes des traits charmans, des scenes d'un bon comique, ces travaux multipliés nécessaires à sa fortune, ces travaux plus nécessaires encore aux spectacles de la foire dont la vogue excitoit la jalousie du théâtre françois, ne sont pas dignes de le recommander à la postérité. Mais lorsqu'il fit paroître le Diable Boiteux, imité et non traduit de l'espagnol, tous les amis des lettres virent avec joie un nouveau genre promettre de nouveaux succès et de nouveaux plaisirs. C'est comme romancier que Le Sage est créateur; on lui doit le roman de caracteres, le seul qui exige plus que de l'esprit; et Gil-Blas, modele inimitable, réunit ce qui peut séduire tous les âges: les enfans, bons juges de ce qui frappe l'imagination, en aiment les voyages, les voleurs et toutes les scenes de la caverne; les jeunes gens y cherchent davan-

tage les aventures, et les Nouvelles qui réunissent la pureté du style à l'intérêt des évènemens; l'homme fait admire la vérité et l'étonnante variété des caracteres; tous se laissent entraîner par la gaieté si franche du héros: le vice sans cesse couvert de ridicule, les ridicules exposés avec une naïveté qui les rend plus frappans, un mélange heureux de satire et de bonhommie, ont mérité à cet ouvrage l'honneur si rare d'être toujours cité et de paroître toujours nouveau. Lorsque Le Sage publia ses romans, les hommes du monde qui avoient quelques prétentions en littérature, les femmes qui vouloient se faire une réputation d'esprit, s'amusoient à tracer des portraits: cette occupation agréable avoit le mérite d'entretenir le goût en faisant aimer ce qui est naturel, car ces portraits n'étoient estimés qu'à proportion de la vérité qu'on remarquoit dans l'ensemble; aussi le Diable Boiteux et Gil-Blas eurent-ils en paroissant un succès général. Aujourd'hui les femmes et les jeunes gens qui font des romans seroient incapables de tracer un portrait vrai, et peut-être ne hasarderoit-on pas beau-

coup en affirmant qu'ils ne sentent pas le mérite des ouvrages de Le Sage. On veut être fort et l'on exagere ; on croit être neuf et l'on est bizarre ; on obtient un succès momentanée par des conceptions qui étonnent le bon sens ; on oublie que quand le naturel ne seroit pas un des caracteres distinctifs du talent, il n'en resteroit pas moins une preuve de bonne éducation. Il est difficile de concevoir comment tant de femmes, pour acquérir comme auteurs une réputation qu'elles ne garderont pas, s'exposent à donner l'idée la plus désavantageuse de leurs habitudes aux hommes de bon sens qui ne les connoissent que par leurs écrits. Dans ce siecle une seule femme a su réunir le naturel à l'imagination la plus brillante, une morale toujours pure à des tableaux enchanteurs, des caracteres vrais à des évènemens toujours possibles ; et rien ne la distingue davantage des femmes qui écrivent que d'avoir pu ne mettre dans chacun de ses ouvrages que le genre d'esprit qui convient au sujet ; talent peu commun parcequ'il exige des sacrifices. Quoique nous nous soyions interdit de juger les auteurs

contemporains, nous ne risquons plus rien en nommant madame de Genlis: à quelle autre le public adresseroit-il ces éloges mérités?

Tous les romans de Le Sage ne valent pas ceux que nous avons cités; cependant on retrouve sa gaieté et son caractere observateur dans Gusman d'Alfarache et le Bachelier de Salamanque, qui seroient encore nos meilleurs romans de caracteres s'il n'avoit pas fait Gil-Blas et le Diable Boiteux. Comme il écrit avec pureté, qu'il est toujours simple, que ses intentions morales font une partie de son talent, on peut lire avec intérêt les Aventures du chevalier de Beauchesne, les nouvelles Aventures de D. Quichotte d'Avellanida, et Estévanille; mais ces ouvrages sont foibles, et n'auroient pas vécu jusqu'à nos jours si la réputation déja faite de l'auteur ne les avoit préservés de l'oubli.

Turcaret et Crispin Rival de son maître sont les deux seules comédies de Le Sage qui aient été jouées avec succès sur le théâtre françois: elles

sont toutes deux restées au répertoire depuis un siecle, et font par conséquent partie de ce recueil.

Depuis qu'on mélange sur la scene les vices et la bienfaisance, les passions exaltées et la probité, bien des personnes se scandalisent des mœurs que Le Sage a donné à la plupart de ses personnages, soit dans ses romans, soit dans ses comédies; et nous avançons si prodigieusement en morale, que bientôt on ne pourra plus concevoir comment un si honnête homme a pris plaisir à peindre tant de frippons : c'est positivement parcequ'il étoit véritablement honnête, parcequ'il n'avoit pas besoin d'hypocrisie morale et sentimentale, qu'il a pu signaler les vices sans emportement, mais en les couvrant d'un ridicule ineffaçable. Il connoissoit assez le cœur humain pour savoir que les frippons ne sont pas gais lorsqu'ils écrivent; et que si on attend qu'ils se livrent les uns et les autres aux railleries du public, on risque de ne jamais rire à leurs dépens. Moliere étoit non seulement désintéressé, mais généreux, plus occupé du sort de ceux qui l'entouroient que de sa propre

fortune, et même de sa gloire ; et dans le Misanthrope il a donné à son Philinte le caractere d'un homme du monde qui calcule toujours juste, et croit qu'il est raisonnablement permis de jouir des bienfaits de la civilisation au moindre prix possible : ce caractere est parfait parcequ'il est naturel. Fabre d'Eglantine, voulant peindre l'égoïsme le plus prononcé, a pris le Philinte du Misanthrope, qu'il a dénaturé, exagéré : croit-on que Fabre d'Eglantine fut plus généreux, plus désintéressé que Moliere? La prétention de juger le caractere d'un auteur par ses ouvrages est assez générale, et ne convient cependant qu'à quelques bons esprits ; car ils savent que les égoïstes prêcheront toujours la sensibilité, les ingrats la reconnoissance, les avares la bienfaisance, les parens haineux ou indifférens l'union des familles ; et plus il y aura de niaiserie dans l'expression de ces sentimens, moins les vrais moralistes se tromperont sur le caractere des auteurs et des spectateurs qui les applaudissent. Il n'appartient qu'à l'homme vertueux de mépriser assez les ames basses pour être autant frappé de leurs ridicules que

de leurs vices, et pour les livrer à la risée du public. Si les mémoires du tems ne nous avoient point conservé les renseignemens les plus positifs sur la conduite de Le Sage, quelques hommes éclairés verroient dans ses écrits une marque certaine de la pureté de ses mœurs, tandis que les lecteurs et les écrivains *sensibles* de nos jours croiroient y découvrir la preuve d'un caractere peu *sentimental* et d'une morale très relâchée.

Ainsi que nous l'avons déja remarqué, Le Sage peignit dans Gil-Blas les mœurs des comédiens de son tems de maniere à faire croire qu'il étoit convaincu de l'impossibilité de livrer sa personne aux caprices du public, et de conserver assez de dignité pour mettre un grand prix à l'estime des honnêtes gens. Nous ne sommes pas assez instruits pour prononcer sur un sujet où les exceptions d'ailleurs peuvent affoiblir les assertions générales; mais il est certain que Le Sage avoit les plus fortes préventions contre l'état de comédien. S'il put fréquenter impunément les coulisses, et sur-tout celles du théâtre de la Foire, où la

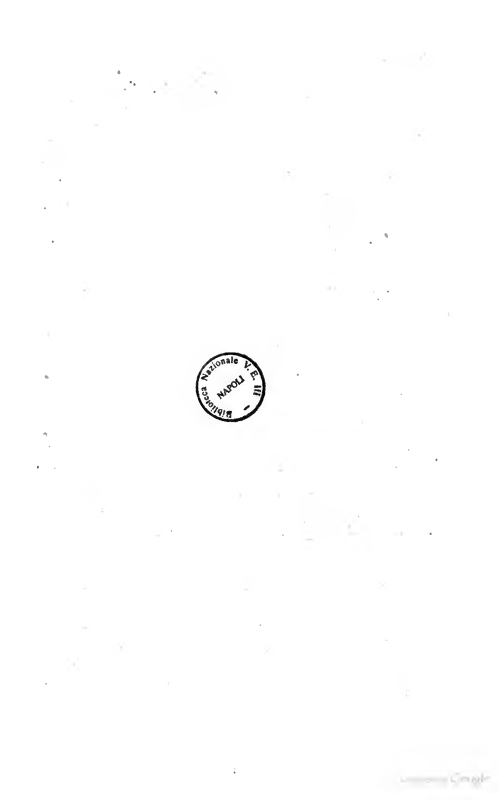
licence étoit extrême, il n'en fut pas de même de ses fils : il en avoit trois ; l'aîné et le plus jeune débuterent; le premier resta au théâtre François où, sous le nom de Montmény, il acquit de la réputation dans les rôles de valet et de paysan ; le troisieme, sous un nom également emprunté, courut les troupes de province. Cette vocation de deux de ses enfans troubla son bonheur domestique: il refusa de les voir, et concentra toutes ses affections sur sa fille, et le second de ses fils, qui étoit chanoine à Boulogne-sur-Mer : ce fut par les soins de celui-ci que, long-tems après, il se réconcilia avec le comédien Montmény. Lorsqu'il eut le malheur de le perdre, il abandonna Paris, et se retira à Boulogne avec sa fille et son épouse chez son fils le chanoine. Ce fut dans cette retraite, le 17 novembre 1747, que mourut Le Sage, âgé de près de quatre-vingts ans : sa femme ne lui survécut pas long-tems. Monsieur le comte de Tressan, dont le nom est cher à tous les amis des lettres, commandoit à cette époque dans le Boulonnois ; il assista aux obseques de Le Sage avec les principaux officiers qui étoient sous ses ordres;

et, par l'éclat qu'il donna à cette pompe funebre, il rendit un hommage public à la mémoire d'un des bons écrivains originaux dont s'honore la France.

ACTEURS.

M. TURCARET, traitant.
MADAME TURCARET.
MADAME JACOB, sœur de M. Turcaret.
LA BARONNE, jeune veuve coquette.
LE CHEVALIER.
LE MARQUIS.
M. RAFLE, commis de M. Turcaret.
FLAMAND, valet de M. Turcaret.
MARINE, LISETTE, } suivantes de la Baronne.
JASMIN, laquais de la Baronne.
FRONTIN, valet du Chevalier.
M. FURET.

La scene est à Paris, chez la Baronne.



TURCARET.

Perin del — *Gault de S.t Germain Sculp.*

Il étoit laquais de mon grand pere ...Nous jouions tous les jours ensemble....Le petit ingrat ne s'en souvient plus !

Acte III. Sc. V.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandres l'année passée; vous aviez déja mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guere, quoique vous ayiez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parcequ'il vous fait tous les jours quelque présent considérable. Je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir c'est que

vous soyiez coëffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh! que prétendez-vous faire de ce Chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudiere, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez

surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du tems que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du Chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayiez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh! quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le Chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présens, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le Chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien. Il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez pour vous en dédommager de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux, ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cede à tes raisons, Marine: je veux me détacher du Chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la mé-

disance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient; faites-lui un accueil glacé. Commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCENE II.

LA BARONNE, FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN.

Ce billet, que M. le Chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *à part.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« tesse: je vous l'envoie et vous le sacrifie. Mais
« vous ne devez point me tenir compte de ce sa-
« crifice, ma chere Baronne. Je suis si occupé, si
« possédé de vos charmes que je n'ai pas la liber-
« té de vous être infidele. Pardonnez, mon
« adorable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ai
« l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu
« cette nuit tout mon argent; et Frontin vous
« dira le reste. » LE CHEVALIER.

MARINE, *à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore

perdu mille écus sur sa parole: voilà le reste. Oh! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître!

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.*

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait.*

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin?

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN.

Elle agaça mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices: vous en connoissez bien le prix!

FRONTIN.

Savez-vous bien, madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le Chevalier? en arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithetes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? n'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté réguliere; mais elle est assez piquante, ma foi! elle est assez piquante!... Or je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a

le teint si beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. (*à la Baronne.*) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée...

LA BARONNE.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément!

MARINE.

Eh! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oui... Je me jette sur lui à corps perdu. «M. le Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? vous passez les bornes de la douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conservez-vous du moins, vivez pour votre aimable Ba-

ronne. Elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos embarras; et soyez sûr, ai-je ajouté seulement pour calmer sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, *bas, à la Baronne.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. M. Turcaret a bon dos: il portera bien encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin?

FRONTIN.

Eh bien! madame, à ces mots (admirez le pouvoir de l'espérance) il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN, *à la Baronne.*

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fonds sur moi, et que n'étant point en argent

comptant... (*elle veut tirer un diamant de son doigt pour le donner.*)

MARINE, *la retenant.*

Eh madame ! y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin en remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE.

Et que je suis, de mon côté, très fâchée de son infortune.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Ah ! qu'il sera fâché lui... (*à part.*) Maugrebleu de la soubrette !

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le Chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais, car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille ! Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas, à Marine.*

Prendre la poste, Marine !

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non, va-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner! (*à Frontin en lui donnant son diamant.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les frippons!

SCENE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer: ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise!

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'-mere peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendez... Ah! justement c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui

se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait.*

A-peu-près comme M. Turcaret. Mais si la comtesse étoit femme d'affaires on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole!

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine; j'apperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe: il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCENE IV.

LA BARONNE, MARINE, FLAMAND.

FLAMAND, *présentant un petit coffre.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. (*à Marine.*) Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand! J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE.

Considere, Marine; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat.

MARINE.

Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration pour le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *ouvrant le coffret.*

Que vois-je? un billet au porteur! L'affaire est sérieuse!

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.*

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret?

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... Quatrain... Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici; écoute.

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et soyez assurée que mon ame
Conservera toujours une éternelle flamme,
Comme il est certain que trois et trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages. Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*)

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore!

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller, que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND.

Le voici, madame, le voici.

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien! les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi: on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des complimens: elle vaut bien votre poésie, au moins!

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose,

monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colere contre vous.

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non!

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous?

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.*

Qu'elle est franche! qu'elle est sincere!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

M. TURCARET, *à part.*

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.*

Elle me charme. (*à la Baronne.*) Adieu, charmante Philis!

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez sitôt?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées

pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (*il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déja de retour!

MARINE, *faisant la révérence.*

Adieu, monsieur. Je suis votre très humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtems que je ne t'ai rien donné. (*il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens; je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi!

SCENE VI.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est

prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux comme tu vois?

MARINE.

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

LE CHEVALIER.

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnoissance. Sans vous j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine... Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh ! oui, merci de ma vie ! je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sinceres.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des réparties brillantes qui m'enlevent !... Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques... (*il fait semblant de chercher dans ses poches.*) Frontin, la premiere fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine ironiquement.*

C'est de l'argent comptant !

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent... Eh ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine !

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois !

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyiez la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Eh ! fi, fi ! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre ! La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir !

MARINE.

Ni moi non plus !

LA BARONNE.

Je vous chasserai !

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je

me donne mon congé moi-même. Je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente! et ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, madame; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raison. Comment donc! mais c'est une espece de mere que cette servante-là!

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colere, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, *à la Baronne.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas! Les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit; M. Turcaret n'en a guere. Je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame! il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benet, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs?... Je vous vois venir, madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Mais en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*à Frontin.*) N'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention! On ne pouvoit rien imaginer de mieux. (*à part.*) Par ma foi! M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole!

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature: il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de

ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague: je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, madame; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet. (*elle passe dans son cabinet.*)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles! Savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la Baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité!... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché!

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon! j'ai fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien! A ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin; voici la Baronne.

SCENE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE.

Allez, Chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, et me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître que...

LA BARONNE.

Non; je vous le défends: ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier: je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *la reconduisant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ?

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN.

Je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, madame? Voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine. Elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte. Elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune per-

sonne douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verroit tout aller sens dessus-dessous dans votre maison sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caracteres-là. Tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Très particulièrement. Nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutele: j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Eh! pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses: un mari et une femme qui s'aiment; des gens extraordinaires. Enfin c'est une maison triste: ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui: je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même. Vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds! Aussi je la destine pour l'opéra. Mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience. (*Frontin sort.*) Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale. Mais je vois monsieur Turcaret... Ah! qu'il paroît agité! Marine l'aura été trouver.

SCENE II.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part*.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement!

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur!

M. TURCARET.

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités... Marine me les a dites... Ce beau Chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerois le Chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure

dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point!... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme: j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis! (*il entre dans la chambre de la Baronne.*)

LA BARONNE, *seule.*

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possé-

dé !... Oh ! bien, faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira ; je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entends-je?... Ciel ! quel désordre !... Il est effectivement devenu fou... Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens !

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi soulagé ! J'ai déja cassé la grande glace et les plus belles porcelaines !

LA BARONNE.

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous ?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame ! Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi ! Allons, ce billet au porteur que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ? et si je l'ai aussi donné au Chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! si je le croyois !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! En vérité, vous me faites pitié !

M. TURCARET, *à part.*

Comment donc ! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien par plaisir que vous entreprissiez de me persuader cela?

LA BARONNE.

Je le ferois si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh! que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien... Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh bien! parlez, madame, parlez; je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport? Ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monsieur; ne m'interrompez pas: songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui ; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à tous momens, que de voir la veuve d'un colonel songer à épouser un M. Turcaret, un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse ?... »

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités ; cette Marine-là est une impudente !

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt personnes de la premiere qualité, lorsque vous refusez votre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un marquis dont vous êtes adorée, et que vous avez la foiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret ? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible !

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici

quelquefois avec mon cousin le Chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit, et que si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion ? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord ; mais...

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort... Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET.

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au Chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert !

LA BARONNE.

Et si je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirois en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur : le reconnoissez-vous ? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnois sa fripponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue !

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non... Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible?

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe?

M. TURCARET.

J'en conviens. (*à part.*) Ah! Marine, coquine de Marine! (*à la Baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter! Elle m'a dit que vous et M. le Chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant: je n'invente rien, moi!

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, madame; j'ai donné là-dedans comme un franc sot! où diable avois-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se jetant à genoux.*

Si je m'en repens?... Je vous demande mille pardons de ma colere!

LA BARONNE.

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté !... Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le Chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là. Consentez-y, madame ; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh ! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction ?

M. TURCARET.

C'est ma maniere d'écarter les incommodes...

Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le Chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas!... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie! Vous me dites cela d'une maniere si naïve que vous me le persuadez... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse! Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire! Votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au moins! et je trouvois vos porcelaines assez communes!

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies!

M. TURCARET.

Bagatelle!... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

LA BARONNE.

Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déja poussé si je lui avois trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace: cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le Chevalier; c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCENE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*à Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déja quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'est-à-dire si tu sais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique? Tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh! oui, d'une écriture que vous connoissez.. là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Quelle ingénuité !... Ce garçon-là, madame, est bien niais!

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui, D'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son

chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque guere d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh! ça, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître... Mais, en qualité d'ancien laquais de M. le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé: il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très volontiers!

FRONTIN.

Je vais ordonner toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surêne pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses, et deux gros chantres.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison; ce n'est pas trop! Ce repas sera fort joli!

FRONTIN.

Oh! diable, quand M. le Chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu! (*à Frontin.*) Eh! bien, nous verrons cela tantôt. (*à la Baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amenerai ici M. Glou-

tonneau, le poëte : aussi-bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel-esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup!... Peste! c'est un homme bien agréable!... Oh! ça, je cours vous acheter...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET.

Eh! fi! madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties! Sans adieu, ma reine!

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCENE IV.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin te voilà en train de faire ta fortune!

FRONTIN.

Oui, madame; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amenera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(elle passe dans sa chambre.)

FRONTIN, *seul.*

Courage! Frontin, courage! mon ami; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette! On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier. C'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vu... Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la Baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur: il y a long-tems que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante!... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je: vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincere.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystere d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi! monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! monsieur, que diable! vous m'entendez de reste!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là?... Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah! la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là!

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses!... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin; cede-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse?

FRONTIN.

Non, monsieur; j'ai les inclinations roturieres: je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin!... Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE.

Treve de douceurs, M. le Chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse qui ne m'a point encore vue: vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis!

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déja prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris; des affaires

qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement: ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent-de-change qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai; mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton agent-de-change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la Baronne. (*il entre dans la chambre de la Baronne.*)

FRONTIN, *seul.*

Je ne manque pas d'occupation, dieu merci! il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent-de-change, de chez l'agent-de-change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Tur-

caret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante!... Mais, patience! après quelque tems de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit!... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien ! Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grand'chere?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame! Demandez à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte, et jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la Baronne.*

M. le Chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas; et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous.. Mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincere.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le Chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un Chevalier fidele et sincere; on n'en voit guere comme cela!

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne-foi!

LISETTE.

Cela est admirable!

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un Chevalier unique en son espece!

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'apperçois M. Turcaret.

SCENE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh! oh! vous avez une nouvelle femme-de-chambre?

LA BARONNE.

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il m'en semble? elle me revient assez; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici ? donnez ordre que nous ayions un couvert propre et que l'appartement soit bien éclairé.

SCENE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux : ils sont d'un goût exquis ! je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur ; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au ciel, et sur-tout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déja acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle !

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ! je ne veux pas qu'il y manque un zéro ; je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément !

M. TURCARET, *voyant le Marquis.*

Quel homme entre ici ?

L'A BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites ; elles ne me font aucun plaisir.

SCENE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier!

M. TURCARET, *à part.*

Ah! morbleu! c'est le Marquis de la Tribaudiere... La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche... (*appercevant M. Turcaret.*) Eh! que vois-je?... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, M. Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connoissez?... Vous empruntez sur gages? Palsembleu! il vous ruinera!

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis!...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, M. le Marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le Marquis... Il est badin, madame, il est badin! ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé? Morbleu! madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme?

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame : je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il a raison : cela est fort clair ; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avois un brillant de cinq cents louis : on m'adressa à M. Turcaret ; M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra... ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un tems pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le tems est passé ; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, monsieur le Marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un frippon que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant ; je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillans ! Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à-peu-près comme... (*regardant le diamant de la Baronne.*) Eh !... le voilà,

madame. Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté assez cher même d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! monsieur!

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le Marquis!

LE MARQUIS.

Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter: je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il étoit laquais de mon grand-pere; il me portoit sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus!

M. TURCARET.

Je me souviens... je me souviens... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grace, M. le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le Chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet: je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche; il devient libertin!

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie... Pour moi, je ne change point: je mene une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez les traiteurs, parceque l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs!

LE MARQUIS.

Non, madame; ni pour les traitans... N'est-ce pas, M. Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déja du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, M. le marquis, c'est une nou-

veauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable!... Dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai... Adieu, M. Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins!... Touchez là; renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée, à ce M. Rafle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'aurai besoin de lui.

SCENE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance, madame! C'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens!

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement: j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier? quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages!... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-pere ! rien n'est plus faux ; je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai... le beau reproche ! Il y a si long-tems... cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grace que vous me faites !

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout !

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manieres d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCENE VII.

M. TURCARET, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur...

M. TURCARET.

Que me veux-tu?

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor!

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez... là, ce monsieur... Monsieur... chose...

M. TURCARET.

Monsieur chose?

FLAMAND.

Eh! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est monsieur Rafle apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET.

Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond c'est un assez bon homme, homme de confiance: je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh! non, non... (*à Flamand.*) Faites-le monter, Flamand. (*à M. Turcaret.*) Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes órdres sont déja donnés pour cela. Vous serez contente.

(*La Baronne rentre dans sa chambre.*)

SCENE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les dames ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître: parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf, par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui de concert avec toute la famille travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là!... Laissons les venir : je ne prends pas facilement l'épouvante!

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante!

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide!... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous

prendrez son parti si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les regles ; il n'y a rien de plus juste. Voilà un garçon raisonnable ! Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE.

Ce grand homme sec qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Eh bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi ; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon ! trop bon ! Eh pourquoi, diable ! s'est-il donc mis dans les affaires?... Trop bon ! trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu! lettre inutile!

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit: l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts? je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déja fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connoissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui; cela est bon: je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans

un quart-d'heure : qu'il apporte l'espece. Allez, allez.

M. RAFLE.

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontrai hier, dans un fiacre, avec une maniere de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Oh ! ventrebleu ! M. Rafle, qu'elle le soit ! dé-

faisons-nous promptement de cette créature-là ! Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix*.

Oh! elle ne demandera pas mieux! Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix*.

Vous m'y trouverez. (*M. Rafle sort.*)

M. TURCARET, *seul*.

Malpeste! ce seroit une sotte aventure si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison: elle me perdroit dans l'esprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf!

SCENE IX.

M. TURCARET, LISETTE, *et peu après* FRONTIN.

LISETTE.

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parcequ'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela non! Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né, mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le tems que je suis ici je n'entends dire autre chose à madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse; elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à Lisette ?

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin.

FRONTIN.

Non , je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus ; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue , sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment ! comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET.

Oh ! parbleu ! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh ! non ; je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Cependant monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc ?

FRONTIN.

Oui ; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidele et sincere je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la Baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas ?

FRONTIN.

Non, monsieur... Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose hon-

teuse que vous n'ayiez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE.

Ah ! pour cela, monsieur, il a raison ! Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? n'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens ! Elle ne parle pas mal, au moins !

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service je sens de moment en moment que l'esprit me

vient. Oh ! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la Baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidele. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez je me chargerai du soin...

M. TURCARET.

Volontiers. Tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi. (*lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention...

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention!... Ce coquin-là me ruineroit à la fin!... Tu diras, de ma part, à madame la Baronne qu'une

affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

SCENE X.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal!

LISETTE.

Non, pour madame la Baronne; mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les. Ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire

dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie, car depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayions ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais, donne-moi donc le tems de m'enrichir!

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage... C'est assez, ma princesse: je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir ce ne sera pas faute d'attention. (*il sort.*)

LISETTE, *seule.*

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin: c'est mon chevalier, à moi; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent-de-change? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'étoit pas en fonds : il n'avoit pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez?

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le; que veux-tu que j'en fasse?... La Baronne est là-dedans? Que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut

louer en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la these.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle maniere t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma con-

noissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monsieur; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais, prends-y garde, Frontin; M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain.

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à coup sûr; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu; voilà M. le Marquis qui vous cherche.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palsambleu! Chevalier, tu deviens bien rare! On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence? Tu deviens bien discret!

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé! Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très foiblement, comme tu sais? C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi... Elle m'avoit donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit : je m'en soucie comme de cela!

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer!... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce tems-ci il y a des heures de bal. C'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour un peu chaud de vin : j'étois en pointe; j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une

tournure de hanches... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque, je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit c'est un prodige! quel flux de pensées! quelle imagination! elle me dit cent extravagances qui me charmerent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie: je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit. Je lui ai fait réponse. Elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? c'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé! la conjoncture est délicate! marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois: qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? je t'amene ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne...

LE MARQUIS.

Oh! la Baronne s'acommodera fort de cette femme-là. Il est bon même qu'elles fassent connoissance: nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison?...

LE MARQUIS.

Des difficultés? oh! ma comtesse n'est point difficultueuse: c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Eh bien! amene-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manieres! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de ta-

bac. On ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait! nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

(*Le Marquis sort.*)

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du Marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, Chevalier? je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis est amoureux d'une femme

de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame: augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du Marquis le divertira mal! Vous ne savez pas qu'ils se connoissent? Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt entre eux une scene ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela: reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot!

LA BARONNE.

Taisez-vous; je crois que le voici... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCENE IV.

M. TURCARET, LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LE CHEVALIER.

M. Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là... Monsieur, sera... bien réciproque. L'honneur que je reçois, d'une part, joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... (*montrant la Baronne.*) avec madame, fait en vérité que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là!

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi monsieur le Chevalier, et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? malepeste! je suis abonné à l'opéra!

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie!

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Oui, vraiment!... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là!... Oh! parbleu! puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le Chevalier! Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur...

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon cousin le Chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire...

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon !

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE, *et peu après* FRONTIN et M. FURET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... (*bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi : que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes?

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET.

Tout beau, monsieur! D'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministere d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur) que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi?... Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame? Je n'y connois rien : je ne sais lire que des billets doux... Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la Baronne.*

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE.

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame...

M. TURCARET.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *lisant.*

« Pardevant, etc. furent présens, en leurs personnes, haut et puissant seigneur, Georges-Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde

de la Dolinvilliere, son épouse, de lui duement autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont reconnu devoir à Éloi-Jérôme Poussif, marchand de chevaux, la somme de dix mille livres... »

LA BARONNE.

De dix mille livres?

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze mulets, quinze chevaux normands, sous poil roux, et trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous crins, queue et oreilles, et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols... »

LISETTE.

Brides et licols? Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point. (*à M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET.

« Au paiement desquelles dix mille livres lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous leurs biens présens et à venir, sans division ni discussion, renonçant auxdits droits, et, pour l'exécution des présentes, ont élu domicile chez Innocent-Blaise Le Juste, ancien

procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout-du-monde. Fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme! elle est fort bien énoncée!

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous

m'y condamnez, monsieur? Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur, que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe ; payons, madame. Ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve ! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Vendre ses meubles, ses bijoux ! et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez ! Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame! (*à M. Furet.*) Suis-nous, sergent: on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne tardez pas au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs. (*il sort avec M. Furet et Frontin.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles frippons que messieurs Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrete! Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne!

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN, *et peu après* MADAME JACOB.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'est de la part de madame Dorimene.

LA BARONNE.

Faites entrer. (*à Lisette.*) Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres que veut revendre une fermiere des regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée: elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coëffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame. Je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas: madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, dieu merci! d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous en avez bien la mine!

MADAME JACOB.

Eh! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais? J'ai un mari, à la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes: ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les

jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties !

MADAME JACOB.

Oh ! tous mes mariages sont heureux.... Et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet !

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin. La bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme comme un Parisien !

LISETTE, *à la Baronne.*

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas sitôt me marier ; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh, bien ! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déja quelque bien, mais peu de protections : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrois faire dans Paris une figure... je devrois rouler carrosse, ma chere dame, ayant un frere, comme j'en ai un, dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frere dans les affaires ?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore ! je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayiez ouï parler ?

LA BARONNE.

Vous êtes sœur de M. Turcaret ?

MADAME JACOB.

Oui, madame ; je suis sa sœur, de pere et de mere même !

LISETTE.

M. Turcaret est votre frere, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Oui, mon frere, mademoiselle, mon propre frere ; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées : c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne ?

LISETTE.

Eh! oui, c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance!

LISETTE, *à madame Jacob.*

Ah! le mauvais frere!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frere que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisoient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame: ils n'ont ensemble aucun commerce; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Lisette?

LISETTE, *bas.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme!

MADAME JACOB.

Oh! le ciel le punira tôt ou tard; cela ne lui peut manquer! J'ai déja ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOB.

Eh! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à la Baronne.*

A qui le dit-elle? qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrappent; et il s'imagine les attrapper, lui, parcequ'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui; cela n'est pas tout-à-fait...

MADAME JACOB.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le mal-

heureux! il le mérite bien! Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abymer! (*à Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion je me sens si pénétrée que je ne puis me taire... Adieu, madame; sitôt que j'aurai la garniture je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCENE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru qu'il eût eu une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe! (*voyant rêver la Baronne.*) Mais qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets; mettons M. Turcaret à feu et à sang: rendons-le enfin si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frere de madame Jacob.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *et peu après* LA BARONNE.

LISETTE.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déja soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret dévroit bien être de retour, Lisette?

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... Mais que veut ce monsieur?

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE, *à la Baronne.*

Eh! c'est Flamand, madame! Flamand sans livrée! Flamand l'épée au côté! Quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle, doucement! on ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi, oui; je suis présentement dans les affaires, da! et par ainsi il faut m'appeler M. Flamand, entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raison, M. Flamand. Puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la Baronne.*

C'est à madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de

m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens!

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand!

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibrai : j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, *à Flamand.*

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Je vous enverrai, madame, de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh! que si fait! Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous?

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, *à la Baronne.*

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la Baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, M. le capitaine-concierge; allez à votre porte de Guibrai... Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da! entendez-vous? (*Flamand sort.*)

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé!

SCENE III.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN, *et peu après* LE MARQUIS *et* MADAME TURCARET.

JASMIN, *à la Baronne.*

C'est M. le Marquis avec une grosse et grande madame. (*il sort.*)

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Je viens, ma charmante Baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très disposée à cette union. (*bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manieres plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *montrant madame Turcaret.*

Ah! palsembleu! non. Je m'y connois, ma-

dame ; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, M. le Marquis! Ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *à part.*

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modele à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET, *à la Baronne.*

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville; et j'ose dire que ma maison

est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE, *à part.*

C'est une façon de college pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chez moi; on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen: j'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere.... Ma foi! vive Valogne pour le rôti!

MADAME TURCARET.

Et pour les bals! Nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! Cela est d'une propreté! les dames de Valogne sont les premieres dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien?

LISETTE.

Madame se déguise en Amour peut-être?

MADAME TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déesse apparemment, en Grace?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chere, en Vénus.

LE MARQUIS.

En Vénus? Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE.

On ne peut pas mieux.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, MADAME TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert. (*à part, en appercevant madame Turcaret.*) Mais que vois-je?

MADAME TURCARET, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *à part.*

Quel contre-tems!

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier: est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute. Il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?... Ah! l'infidele! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCENE V.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la Baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret?

LA BARONNE.

Madame Turcaret?

LISETTE.

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse. (*à madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob?... Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frere qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob! savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse? Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie!

MADAME JACOB.

Une insolente, moi! je suis une insolente?... Jour de dieu! ne vous y jouez pas! s'il ne tient qu'à dire des injures je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas; la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal? Pardi! voilà une dame

bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre pere, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux... Mon frere rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris! Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure!

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.*

Aïe!

LE MARQUIS.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison!

LISETTE.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET.

J'en vais sortir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayiez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, M. le Marquis, ne me retenez point!

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu! mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grace! laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Priere inutile! Tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE.

Ah! par ma foi! voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, *à part.*

J'en suis ravie!

MADAME TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scene se passe chez moi?

LE MARQUIS.

Je suis au comble de la joie !

SCENE VI.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (*à part, en appercevant sa sœur.*) Ah !... en croirai-je mes yeux ? ma sœur ici ? (*appercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme ?

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, M. Turcaret ?... (*montrant madame Turcaret.*) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes. Vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Ah ! mon frere !

M. TURCARET.

Ah ! ma sœur ! (*à part.*) Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, M. Turcaret ; vous m'avez cette obligation-là !... Embrassez ces deux objets chéris...

Ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal !

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie !

MADAME TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur !

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux, laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret ; et je conçois bien l'embarras où vous êtes... Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf ? eh ! parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve : ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire, que... je croyois être veuf... vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*à part.*) J'ai l'esprit troublé ; je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur; et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui, moi, madame? oh! pour cela non! Vous ne la connoissez pas; c'est un démon! J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol!

MADAME TURCARET.

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant! je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province?... Ah! M. Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance!

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas je ne pars point; je demeure à Paris pour le faire enrager! J'irai chez ses maîtresses faire un charivari!... et je commencerai par cette maison-ci; je vous en avertis!

M. TURCARET, *à part.*

Ah! l'insolente!

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame !

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, dieu merci ! j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe !...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret ! vous êtes avec vos amis ; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Monsieur...

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi !

SCENE VII.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, JASMIN, LISETTE.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, des gentilshommes qui se disent de vos

associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante. (*il sort.*)

M. TURCARET, *à madame Turcaret.*

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente! à respecter une maison...

MADAME TURCARET.

Je crains peu vos menaces! (*M. Turcaret sort.*)

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.*

Calmez votre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie!

MADAME TURCARET.

Oh! tous ses emportemens ne m'épouvantent point!

LA BARONNE.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnoissance je souffre qu'il continue à vous rendre des soins?

LA BARONNE.

La colere vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret: je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Puisque madame renonce au mari, de mon

côté, je renonce à la femme. Allons renonces-y aussi, Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même!

SCENE VIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

O malheur imprévu! ô disgrace cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard: ses créanciers se sont déja assurés de sa personne.

MADAME JACOB, *à part.*

Mon frere entre les mains de ses créanciers?... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur! (*elle sort.*)

MADAME TURCARET, *à part.*

Et moi je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme! (*elle sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN.

J'en doute: on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi, maraud! n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué: j'ai dit que j'appartenois à un chevalier; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possede plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! Chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé!... (*regardant Lisette.*) J'ai chassé Marine parcequ'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parcequ'elle y est... Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler

de vous. (*elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

LE MARQUIS.

Ah! ah! ma foi! Chevalier, tu me fais rire! Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER.

Non; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux. (*il sort avec le Marquis.*)

SCENE X.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent; il est en sûreté: j'ai

quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens?

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le regne de M. Turcaret fini; le mien va commencer!

FIN DE TURCARET.

EXAMEN
DE TURCARET.

Cette piece fut donnée pour la premiere fois dans un tems où les malheurs de l'état avoient multiplié le papier-monnoie, les mauvaises opérations de finances, et par suite les fortunes scandaleuses : on sait que la corruption des mœurs est un des résultats infaillibles des richesses jetées tout-à-coup dans les mains d'hommes sans éducation qui, commençant à jouir tard, croient réparer le tems perdu en accumulant tous les plaisirs, et qui, ne pouvant se dissimuler le mépris qu'on leur porte, essayent de s'en venger par un luxe qui trop souvent en effet excite encore plus d'envie que de haine. Nous avons vu les mêmes opérations de finances produire les mêmes fortunes et la même corruption ; mais à l'époque peinte par Le Sage il y avoit une haute classe qui domtoit l'orgueil des traitans, et une bonne bourgeoisie qui faisoit plus de cas de sa réputation que de tout l'or des agioteurs. De nos jours, les grands seigneurs n'ayant pas rougi d'agioter, et la bonne bourgeoisie ayant renoncé aux mœurs simples sur lesquelles étoit fondé son bonheur, il en est résulté que les fortunes rapides ont bien été aussi scandaleuses qu'autrefois, mais que ceux qui les ont faites n'ont point paru aussi ridicules.

Les critiques modernes, qui ont fait un crime à Boileau de n'avoir pas mis de sensibilité dans ses Satyres, ont reproché à la comédie de Turcaret de manquer d'intérêt, comme si une comédie de ce genre devoit intéresser. Il est certain qu'aujourd'hui, où le système des compensations domine dans nos romans et dans nos pieces philosophiques, on donneroit au financier de la philantropie, à la baronne de la bienfaisance, au chevalier plus de *moralité*, au marquis des sentences à débiter, et, qu'avec ce monstrueux mélange de vices et de vertus, de bassesses et de maximes, on obtiendroit des effets dramatiques aux dépens de la vérité des caracteres; mais Le Sage avoit trop d'esprit pour employer de pareilles ressources, et trop de bon sens pour ne pas en mépriser l'usage. Sa comédie est parfaite sous tous les rapports, et particulièrement par l'unité de ton qui y regne : il a fort bien senti que la cause de la probité n'avoit pas besoin d'être plaidée sur le théâtre, et que le contraste des personnages qu'il traduisoit sur la scene se trouve naturellement parmi les spectateurs. Aussi plus cette piece inspire de gaieté quand elle est bien jouée, plus il est permis d'affirmer que ceux qui l'applaudissent ont la conscience pure : les frippons ne peuvent pas y rire.

La bêtise, l'insolence, la prodigalité, et la ruine du traitant, sa sœur revendeuse à la toilette, et sa femme exilée à Valogne, revenant comtesse à Paris, sont d'un naturel admirable; la rencontre de ces trois personnages au dénouement est d'autant plus comique que l'auteur n'a sacrifié aucune vraisemblance pour l'ame-

ner; les cinq mille francs laborieusement amassés par un artisan, et pris par M. Turcaret pour payer la pension arriérée de son épouse, offrent un trait digne de Moliere. Le rôle du Marquis est charmant, ses amours sont d'une originalité piquante, sa gaieté inaltérable, et son ivresse de bonne compagnie; on voit qu'il méprise généralement les personnages avec lesquels il se trouve, mais son mépris ne va pas jusqu'à l'indignation; tout lui semble bon pourvu qu'il s'amuse, et il consent de grand cœur à souper avec M. Turcaret, le laquais de son grand-pere, avec M. Turcaret *qui a de ses nippes*, parcequ'il espere rire à ses dépens: son opinion sur la Baronne se découvre lorsqu'il vient librement chercher le Chevalier chez elle, et plus encore lorsque dans sa maison, en sa présence, il provoque une scene entre Turcaret et sa femme. En parlant à la Baronne, il montre une politesse qui s'adresse à son sexe plus qu'à elle; mais en agissant il témoigne le peu d'estime qu'elle lui inspire: combinaison pleine de goût qui conserve la décence d'expressions nécessaire au théâtre sans nuire à l'effet que se promet l'auteur. Le seul rôle à peine indiqué est celui du Chevalier, et l'on sent que Le Sage l'a affoibli à dessein: dans les termes où ce jeune homme est avec la Baronne, il étoit impossible de les faire causer long-tems ensemble; aussi ce qu'ils se disent a-t-il rapport aux affaires qui leur sont communes, jamais à leur amour, ménagement dont on ne peut trop louer l'auteur. La scene entre M. Turcaret et son ame damnée, M. Rafle, est d'une vérité effrayante; tous les mysteres de l'usure, de la

fripponnerie, y sont révélés avec une bonhommie qu'on ne peut trop admirer. Les deux soubrettes dont la premiere voudroit établir une espece d'ordre au milieu du désordre, tandis que la seconde desire mettre tout au pillage dans l'espoir d'en faire son profit; le valet si actif, et qui, commençant comme M. Turcaret, laisse prévoir qu'il finira de même; enfin la niaiserie de Flamand dont chaque balourdise est une épigramme, font de cette piece un tableau aussi parfait dans ses moindres détails que dans ses parties principales. Le style est brillant, rapide; sans courir après l'esprit l'auteur rencontre toujours ces traits heureux qui deviennent proverbes à force d'être cités; honneur qui sembloit réservé aux comédies en vers, mais que Le Sage a réclamé avec succès pour la prose en faveur de Gil-Blas et de Turcaret.

FIN DE L'EXAMEN DE TURCARET.

LA
RÉCONCILIATION
NORMANDE,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE DUFRESNY.

Représentée pour la premiere fois
le 7 mars 1719.

NOTICE
SUR DUFRESNY.

CHARLES RIVIERE DUFRESNY naquit à Paris en 1648. Son grand-pere étoit fils d'une jardiniere d'Anet, maison royale célébrée par nos plus grands poëtes. On assure que cette jardiniere, dont la beauté faisoit du bruit, fixa les regards de Henri IV, le seul grand homme qui toujours malheureux dans son intérieur, et toujours amoureux hors de chez lui, ait su échapper au ridicule et inspirer de l'intérêt même par ses foiblesses : Dufresny passe pour être le petit-fils de ce prince. Dès sa jeunesse ayant été placé près de Louis XIV en qualité de valet-de-chambre, ce monarque prit de l'amitié pour lui, l'employa dans plusieurs circonstances délicates, et l'accabla de bienfaits sans pouvoir l'enrichir. Poëte aimable, bon musicien, dessinateur habile, aimant tous les arts avec passion, il les fit moins servir à ses plaisirs qu'à sa ruine; et la postérité aura peine à concevoir comment, avec des vues

saines en morale, le même homme unissoit à des conceptions qui annoncent un esprit réfléchi cette insouciance pour le lendemain qu'on remarque dans les sauvages. Son goût pour la prodigalité étoit tel que Louis XIV lui ayant demandé un plan pour les jardins qu'il se proposoit de créer à Versailles, Dufresny, qui excelloit dans cette partie, en présenta deux qui plurent également au roi; mais la dépense qu'auroit exigé l'un ou l'autre fit renoncer à leur exécution. Quels étoient donc ces plans, si ce fut par économie qu'on leur préférât les dessins sur lesquels le parc de Versailles a été arrangé? Pour le récompenser de son travail Louis XIV lui accorda un brevet de contrôleur de ses jardins; quelques années après il lui donna le privilege de la manufacture des glaces qu'on se proposoit d'établir, et qui est devenue si célebre; Dufresny le céda pour une somme assez modique. Lorsque le tems de renouveler le privilege fut arrivé, le roi lui fit assurer une pension viagere de trois mille livres par les nouveaux entrepreneurs; Dufresny les sollicita bientôt pour convertir cette rente en une somme qu'il reçut et dissipa, suivant son usage.

Incapable de calcul, croyant pouvoir jouir des plaisirs de la société sans en remplir les devoirs, notre dissipateur s'ennuya de son service à la cour, vendit toutes ses charges, et vint se fixer à Paris, où il prit plusieurs logemens afin de pouvoir échapper aux importuns, parmi lesquels il comptoit sans doute ses créanciers; car il est impossible d'être prodigue et de ne dépenser que son propre bien. Avec tant de légèreté et un si grand amour pour l'indépendance, on ne conçoit pas comment Dufresny a pu se soumettre deux fois au joug du mariage : deux fois sans doute il fut entraîné par le besoin du moment; motif toujours suffisant pour les hommes de ce caractere; et l'on assure que c'est lui que Le Sage regardoit en faisant, dans le Diable Boiteux, le portrait de ce gentilhomme qui épouse sa blanchisseuse moins encore pour s'acquitter avec elle que pour pouvoir disposer du peu d'argent que cette femme lui disoit avoir amassé par son travail. On suppose avec la même vraisemblance qu'en multipliant ses logemens, Dufresny étoit encore plus occupé du soin de se soustraire aux embarras du ménage qu'aux importuns et aux visites de ses créanciers.

Établi à Paris, et bientôt obligé de se créer des ressources, il en trouva dans son esprit qui étoit brillant, aimable, et sur-tout original. Le théâtre Italien avoit alors la vogue; on y vouloit des traits plutôt que des scenes, des scenes plutôt que des comédies, genre qui convenoit beaucoup à Dufresny : il travailla pour ce spectacle, tantôt seul, tantôt avec Regnard et Biancolelli. Le caractere de Regnard et celui de Dufresny avoient beaucoup de rapports; ils se lierent de la plus vive amitié, se confierent leurs projets littéraires, et devinrent ennemis, suivant l'usage, pour un sujet de comédie, le Joueur, dont l'idée premiere appartient bien réellement à notre auteur, mais dont la postérité fera toujours honneur à Regnard, parceque, dans les discussions de ce genre, celui que le succès couronne a raison. Une année après la premiere représentation du Joueur de Regnard, Dufresny fit représenter sur le théâtre François son Chevalier Joueur, comédie en cinq actes et en prose qui n'eut qu'un foible succès : il y a entre ces deux pieces beaucoup de ressemblance; mais outre que l'intrigue de celle de Regnard est mieux liée, Dufresny avoit le désavan-

tage d'arriver le dernier, et de n'opposer que de la prose à des vers déja gravés dans la mémoire des amateurs. Il faut dire à son honneur qu'il mit dans cette querelle beaucoup plus de modération que son adversaire.

Quoiqu'il ait su rarement concevoir un plan et le lier dans toutes ses parties, Dufresny conserve le premier rang parmi nos auteurs dramatiques du second ordre : toutes ses pieces offrent des scenes charmantes, le comique naît des situations, son dialogue est d'une originalité piquante; il y a dans sa poésie du mouvement, quelquefois de la force, rarement de la grace, parcequ'il s'étoit fait un mauvais systême sur le genre de versification qui convient au théâtre : il cherche sans cesse à ne pas marquer la césure pour approcher davantage du ton naturel de la conversation; cette affectation même l'en éloigne, et l'envie de beaucoup dire en peu de mots ajoute de la dureté au défaut d'harmonie. Sa prose vaut mieux; elle est rapide, l'esprit y brille; et quoiqu'on reconnoisse quelquefois celui de l'auteur dans la bouche des personnages, cet esprit est si aimable qu'il est

impossible de ne s'y pas laisser entraîner. Il est resté de lui, au répertoire, la Réconciliation Normande, la Coquette de village, le Mariage fait et rompu, le double Veuvage, le Dédit, et l'Esprit de Contradiction la plus jolie piece en un acte du théâtre François: ces comédies, qui font partie de notre recueil, sont en assez grand nombre pour donner une juste idée du talent de cet auteur; aussi parlerons-nous brièvement de ses autres ouvrages.

Le Négligent, comédie en trois actes et en prose, donnée en 1692, n'offre que des nuances qui échappent au ridicule et à la satyre: le principal personnage oublie ses affaires pour s'occuper de porcelaines, de tableaux; un faux ami veut faire tourner cette insouciance à son profit; un amant de la niece, héritiere du Négligent, supplée à tout: par son activité il prévient le faux ami, répare les torts de l'oncle; la main de celle qu'il aime devient sa récompense. Les accessoires de cette comédie sont mieux traités que le caractere dont elle prend le titre.

La Noce interrompue, comédie en un acte et en prose, jouée en 1699, deux ans après le Che-

valier Joueur, est plus plaisante par le tableau du ménage d'un gentilhomme campagnard fier et pauvre, que par le fond du sujet. M. le Comte veut marier Nanette, la filleule de sa femme, à un niais qu'il espere duper comme mari et comme son fermier; la noce est interrompue parceque le gentilhomme n'envoie pas la dot promise, et parceque sa femme, qui veut éloigner Nanette, fait circuler des propos dans la famille du prétendu. Un autre amant, homme de naissance, se déguise en paysan, se présente pour épouser, trompe si bien le Comte et la Comtesse, que ces deux époux divisés se réunissent pour le choisir, et ne s'apperçoivent qu'ils sont dupes qu'au moment où ils sont trop engagés pour oser se dédire. Le sort des comédies en un acte dépend souvent des soins qu'il faut pour les jouer: celle-ci exige beaucoup d'acteurs, aussi n'est-elle pas restée au théâtre.

La même année Dufresny fit jouer la Malade sans maladie, comédie en cinq actes et en prose: le principal personnage n'est pas comique, et devoit produire peu d'effet après le Malade imaginaire de Moliere.

Le Faux Honnête-Homme, en trois actes et en prose, joué en 1703, et le Faux Sincere, en cinq actes et en vers, joué sept ans après la mort de l'auteur, ont beaucoup de rapports: l'un n'affecte la probité, l'autre la sincérité, que pour mieux tromper; leurs succès tiennent aux préventions de ceux qui les entourent, leur chûte au dénouement vient également des mêmes moyens. La conception du Faux Sincere est théâtrale, et réussiroit, nous le croyons, traitée par un auteur plus habile que Dufresny à lier une intrigue. Au reste, on ne doit pas oublier que ces deux caracteres ne sont qu'une nuance du Tartuffe, qui réunit certainement en lui l'affectation de probité et de sincérité.

Peu content de l'effet qu'avoit produit son Chevalier Joueur, Dufresny en reprit les meilleures scenes et le principal caractere dans une comédie en cinq actes et en prose, ayant pour titre la Joueuse: cette piece donnée en 1706 est pour ainsi dire composée des débris des autres ouvrages de l'auteur, car il y replaça aussi une marquise fort originale qu'il avoit déja montrée dans le Faux Honnête-Homme. Les détails de la vie d'un

joueur peuvent être fort comiques, Regnard l'a prouvé : nous croyons que tout le talent de Moliere ne feroit point paroître plaisante la situation d'une mere livrée à la fureur du jeu, et vendant l'espérance d'épouser sa fille à ceux qui lui prêtent de l'argent dans ses momens de détresse. Cette piece eut peu de succès.

Le Faux Instinct, en trois actes et en prose, joué l'année suivante, présente plutôt le sujet d'un conte que celui d'une comédie. Un vieillard épouse une jeune femme, en a un enfant qu'il met en nourrice, et part ensuite pour un voyage de long cours; une vieille femme épouse un jeune homme, en a un enfant qu'elle met en nourrice, et part de même pour un long voyage: les deux enfans du même sexe, confiés à la même femme, meurent; le nourricier qui a caché leur mort pour être toujours payé est fort embarrassé quand les parens d'un et d'autre côté se présentent: n'avouant que la mort d'une des deux petites filles, il en montre une à lui qu'il leur dit être à eux, mais sans pouvoir résoudre à qui elle appartient. On convient de s'en rapporter à l'instinct de la petite fille, qui reconnoît son pere dans le jeune

homme, et ne veut pas voir sa mere dans une vieille femme: on interroge de nouveau son instinct, et elle reconnoît sa mere dans la jeune femme en refusant de voir son pere dans le vieillard. Grand scandale! personne ne veut plus de l'enfant: le paysan se fait payer par les deux parties contestantes pour l'attribuer exclusivement à l'une des deux, et quand il a les mains pleines il avoue que la petite fille est à lui, et que les deux enfans réclamés sont morts: une intrigue amoureuse mêlée dans cette contestation sert à faire le dénouement.

En 1708, Dufresny donna le Jaloux honteux de l'être, comédie en cinq actes et en prose: nous ne pouvons dire pourquoi cette piece n'est pas restée au théâtre: des comédies en cinq actes de l'auteur, c'est celle qui nous paroît le mieux intriguée. Le Jaloux honteux de l'être est le vrai jaloux françois; ce caractere est bien soutenu; et l'idée de lui avoir donné pour confident un domestique grossièrement jaloux, qu'il affecte de gronder et dont il se sert pour savoir tout ce qui se passe dans sa maison, est du plus haut comique.

Il y a dans cette piece un rôle de jeune paysanne qui est charmant à la lecture, et qui doit le paroître davantage à la scene.

En apprenant la mort de De Visé, fondateur du Mercure, notre auteur demanda au roi le privilege de ce journal. Louis XIV, le plus paternel de tous nos souverains, oublia de quelle maniere il avoit été abandonné par Dufresny, et lui accorda sa demande avec bonté. Quelques morceaux littéraires et la plupart des Nouvelles que cet écrivain ingénieux a mis dans le Mercure ont été réunis, forment un volume, et sont encore aujourd'hui lus avec plaisir par ceux qui préferent le naturel aux évènemens romanesques, un trait de caractere bien saisi à l'expression exagérée des passions. Nous citerons quelques pensées tirées de ses Amusemens sérieux et comiques, et du Puits de la Vérité, allégorie un peu longue, mais qui n'est pas ennuyeuse: c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage de ce genre.

« Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa premiere foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même; pour la seconde, elle se

contente de la cacher aux autres; mais la troisieme, elle ne se soucie plus de la cacher à personne. »

« Tous ceux qui vivent de mensonge se mirent à décrier la Vérité, et afin qu'on n'écoutât point tout ce qu'elle disoit contre eux, ils la firent passer pour folle; alors la moitié du monde l'abandonna par malice, et l'autre moitié l'abandonna parcequ'il la voyoit abandonnée ». Ce dernier trait renferme l'histoire de tous les tems. On sait que M. de Montesquieu prit la premiere idée de ses Lettres persannes dans les Amusemens sérieux et comiques de notre auteur.

Au bout de deux ans Dufresny se lassa de travailler au Mercure; il en céda le privilege, mais en se réservant une pension qu'il n'aliéna point. En 1719, il adressa au régent le placet suivant:

« Pour votre gloire, monseigneur, il faut laisser « Dufresny dans son extrême pauvreté, afin qu'il « reste au moins un seul homme dans une situa- « tion qui fasse souvenir que tout le royaume « étoit aussi pauvre que Dufresny avant que vous « y eussiez mis la main. »

Le régent répondit par l'envoi d'une somme

assez considérable en papier de banque. Si Dufresny eut tort de croire que ce prince enrichissoit la France lorsqu'il achevoit de la ruiner, et ce qui est cent fois pire lorsqu'il portoit un coup mortel aux mœurs nationales, il fit bien cette fois en dissipant la somme qu'il reçut: dans les tems de papier-monnoie les avares sont plus fous que les prodigues.

Le talent que Dufresny avoit pour la musique l'engagea souvent à mettre des couplets dans ses comédies; il en composoit les airs lui-même: il a fait aussi beaucoup de chansons qui ont de la grace et une tournure originale, et qui lui ont mérité une place distinguée parmi nos meilleurs chansonniers.

Jamais riche et jamais malheureux, plus embarrassé encore des dons de la fortune que du soin de s'en passer, Dufresny vécut jusqu'à l'âge de soixante et quinze ans sans ennemis, sans ambition, sans projets: lorsqu'il se sentit près de sa fin, il fit brûler tous les ouvrages qu'il avoit en porte-feuille. Les éditeurs de ses œuvres n'ont pas manqué de déplorer cette perte; mais il est difficile de partager leurs regrets en voyant com-

bien de fois il s'est servi des mêmes caracteres et des mêmes scenes qui lui avoient valu des applaudissemens : son imagination n'étoit pas forte; et comment croire que ses derniers travaux ne se ressentissent point de sa vieillesse? Résigné, rempli de sentimens religieux, il mourut dans les bras des enfans qu'il avoit eus de son premier mariage le 6 octobre 1727.

ACTEURS.

LE COMTE.
LA MARQUISE.
ANGÉLIQUE.
DORANTE.
LE CHEVALIER.
PYRANTE.
NÉRINE.
FALAISE.
DEUX LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans un hôtel garni.


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI

LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

Peron del. Gault de S.t Germain direx.

Quel effort je me fais! _ Ah! quelle violence!

Acte II Sc V.



LA RÉCONCILIATION NORMANDE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, *et peu après* ANGÉLIQUE.

NÉRINE.

PENDANT que je marchois rêvant profondément,
Angélique est entrée en quelque appartement;
Elle s'égarera la petite étourdie.
Attendons. Voici donc l'hôtel de Normandie!
A Paris rendez-vous des illustres Normands.
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands.

Haine, amour: nous verrons la très haineuse tante,
L'oncle très rancunier, puis l'amoureux Dorante,
Le galant Chevalier, le grave arbitre, et moi.
A force de rêver, je m'oubliois, je croi.
Ah! je vois accourir mon aimable orpheline.

ANGÉLIQUE.

On m'a dit que ma tante est là. Suis-moi, Nérine.

NÉRINE.

Attendez.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis attendre; tout va bien.
Dorante est arrivé.

NÉRINE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai rien.
Mais ma tante...

NÉRINE.

Arrêtez.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je la voie.

NÉRINE.

Les premiers mouvemens d'espérance et de joie
Vous font courir.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

NÉRINE.

Marchez donc lentement;

Car vous avez encor tout à craindre.

ANGÉLIQUE.

Comment?

Tout à craindre, dis-tu?

NÉRINE.

Bon! vous voilà fixée:
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse, et sa vivacité!
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle;
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
En un seul jour aimant, et perdant son amour;
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite;
Voulant, ne voulant plus; sans regle, sans conduite,
Sans arrêt, sans raison; que de défauts elle a
Cette jeunesse! on l'aime avec ces défauts-là.

ANGÉLIQUE.

Tout à craindre, dis-tu? Je rêve, j'examine:
Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc, Nérine?
Tout me réussit mieux qu'on n'eût pu desirer;
Du couvent tout exprès on vient de me tirer;
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose,
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.
Elle vient de Rouen, mon oncle de Lyon,
C'est pour se réunir; et leur désunion
A mon bonheur, Nérine, étoit le seul obstacle;
Tu me l'as dit toi-même.

NÉRINE.

Oui. Mais suis-je un oracle?

ANGÉLIQUE.

Nérine, ton défaut est de toujours douter.

NÉRINE.

Jeune amante, le vôtre est de trop vous flatter.

ANGÉLIQUE.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me cedent
Leur terre près du Mans pour laquelle ils se plaident,
Qui fit naître leur haine.

NÉRINE.

Oh! c'est la question,
Si le procès causa leur vieille aversion:
Les freres sans plaider quelquefois se haïssent;
Par les procès aussi quelques freres s'aigrissent.
Procès engendre haine, il est vrai; cependant
Nul généalogiste encor jusqu'à présent
N'a pu nous bien prouver si là-bas, vers le Maine,
Autrefois le procès fut pere de la haine,
Ou si la haine y fut la mere du procès.

ANGÉLIQUE.

Tout cela va finir, j'attends un bon succès;
Pyrante est leur arbitre, il les réconcilie.
Comment peut-on haïr? hélas! quelle folie
De se remplir le cœur de fiel et de venin!
Il n'est pas naturel de haïr; car enfin,
On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux autres.
Des parens se haïr! Pour revenir aux nôtres,

Ils ne se sont point vus depuis quatre ou cinq ans,
Leur haine est éteinte.

NÉRINE.

Oh! je croirois bien qu'absens
Ils ne se sont haïs que par réminiscence;
Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence:
Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain,
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin.
Esprits très discordans, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGÉLIQUE.

Ah! Nérine, vois-tu là-bas dans ce passage...

NÉRINE.

Qui voyez-vous? ah! ah! c'est votre amant, je gage;
Oui, sans le regarder, ma foi, je crois le voir,
Je le vois dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGÉLIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé, conseille-moi, Nérine;
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine,
Je devrois lui cacher encor mes sentimens.

NÉRINE.

Il est bien tems d'avoir de tels ménagemens!
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendresse?

ANGÉLIQUE.

Qui l'en auroit instruit?

NÉRINE.

Quelque trait de jeunesse.

Comme on a de l'amour souvent sans le savoir,
On le déclare aussi souvent sans le vouloir.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Que vois-je! quel bonheur! l'agréable surprise!
Belle Angélique, quoi! vous voir chez la Marquise!
Vous voir hors du couvent, malgré sa dureté,
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté!
Votre oncle et votre tante apparemment conviennent
De vous rendre à la fin tous vos biens qu'ils retiennent?
Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé
J'ai si bien sans m'ouvrir prévenu, ménagé
L'esprit de votre tante en faisant connoissance,
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence
D'un grand secret, dit-elle; et je me suis flatté
Que ce que je desire elle l'a projeté.
Elle me fit hier cent offres gracieuses
Qui, par rapport à vous, me furent précieuses.
Je ne lui parlai point de mon amour; hélas!
Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas?
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse?

ANGÉLIQUE.

Mon dieu... l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah! l'essentiel c'est le cœur, les sentimens;
Il est tems de répondre à mes empressemens.

ANGÉLIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de savoir si ma tante...

DORANTE.

Ah! ce qui presse, c'est de savoir...

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante...

DORANTE.

Pourquoi dans ces momens où j'ose me flatter
Vous plaisez-vous encore à me laisser douter?
Car je n'ose expliquer pour moi votre silence.

NÉRINE.

Si le frere et la sœur sont pour vous, patience;
Sinon vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGÉLIQUE.

Mais non...
Elle plaisante... mais au fond elle a raison;
Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous aime,
Pendant que rien n'est sûr?

NÉRINE.

Jugez-en par vous-même,
Monsieur; vous n'aimez pas, car vous n'êtes pas sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NÉRINE.

Aveu simple, naïf et pur.

Point de ces sentimens renflés par des paroles;
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux!

NÉRINE.

Pas encor. Votre bonheur dépend
De deux esprits...

DORANTE.

D'accord, bizarres; mais pourtant
L'arbitre réunit cette sœur et ce frere.

ANGÉLIQUE.

Je le desire encor plus que je ne l'espere.

DORANTE.

Et moi je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NÉRINE.

Nous verrons; mais ils sont l'un et l'autre quinteux.

DORANTE.

Le Comte me connoît et connoît ma famille.

NÉRINE.

Oui; mais il est brutal, son sang brûlant pétille.
A l'égard de la sœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'esprit de la Marquise est un terrible esprit;
Tantôt fausse bonté, tantôt malice pure,
Pour son frere sur-tout c'est une énigme obscure:
De son cœur on ne peut au plus que se douter.
Je l'interroge peu, je ne fais qu'écouter:
Je la vois tantôt gaie, et tantôt furieuse.
On ne peut définir cette capricieuse;

Elle laisse échapper à moitié ses secrets,
Ensuite les retient, puis les déguise après:
Elle est en même tems indiscrete et prudente,
Franche, et dissimulée, et fiere, et caressante:
En riant elle pousse une vengeance à bout,
Et dans ses passions met le tout pour le tout.

ANGÉLIQUE.

Je crois la voir là-bas dans cette galerie...
C'est elle-même. Elle est dans une rêverie...
Ça, Dorante, il faut donc, pour agir prudemment,
Ne point paroître encor de concert.

DORANTE.

Non vraiment.
Le Chevalier arrive; il fera la demande :
Pour ne rien hasarder il faut que je l'attende.

ANGÉLIQUE.

Eloignez-vous, Dorante, elle vient.

SCENE III.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Tu vois bien
Que tu dis sans raison que je ne pense à rien?
J'ai pensé la premiere à faire fuir Dorante.

NÉRINE.

Rare effet de l'amour! il vous rendra prudente.

ANGÉLIQUE.

Par prudence il faudra louer ce Chevalier
Avec qui ma tante est prête à se marier,
Paroître bien contente?

NÉRINE.

Oui; mais elle est chagrine.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nérine.

NÉRINE.

Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.

ANGÉLIQUE.

Attendons.

NÉRINE.

Elle est meilleure à voir
Quand il lui vient soudain quelque lueur de joie.

LA MARQUISE, *à part.*

Malgré ma haine, enfin il faut que je le voie
Ce frere; il arrive. Hon!

ANGÉLIQUE.

Ce nuage en effet
Est bien noir.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais tâchons d'effacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante est charmant!

ANGÉLIQUE.

Il paroît que ma tante

Devient un peu plus gaie.

NÉRINE.

Oui, son œil s'éclaircit.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais un obstacle affreux...

NÉRINE.

Non, non, il s'obscurcit.

LA MARQUISE, *à part.*

Obstacle triste! on va dire que je suis folle.
Au Chevalier enfin j'ai donné ma parole;
On le croit mon mari. Pourrai-je? oui, je romprai...
J'ai deux cent mille écus, je me contenterai,
J'épouserai Dorante... Ah! te voilà, Nérine?

NÉRINE.

Je n'osois avancer, je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prends entre deux passions,
Agitée.

NÉRINE.

Eh! calmez vos agitations;
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique,
Où toute haine cesse, au moins par politique.
Pour l'autre passion, sans doute c'est l'amour?

LA MARQUISE.

Quoi! tu devines.

NÉRINE.

Bon! l'on m'a dit l'autre jour

Qu'un jeune Chevalier, gai, vif, et pourtant sage,
A Rouen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE, *à part.*

Nérine en le nommant redouble mes remords.

NÉRINE.

Hélas! se marier est le moindre des torts,
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon frere;
Ensuite je prendrai tes conseils, et j'espere
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte, et la conclusion...

NÉRINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte;
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NÉRINE.

Et votre niece même approuve ces conseils.
Pour elle, elle en voudroit, il est vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma niece approuve donc que je me remarie?

NÉRINE, *lui montrant Angélique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas; viens vîte m'embrasser.

ANGÉLIQUE.

Ma tante...

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéresser.
Un oncle t'abandonne; embrasse-moi. Tu n'oses?

ANGÉLIQUE.

C'est le respect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses;
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je croi?

ANGÉLIQUE.

Ma tante vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma niece, au moins pour l'ordinaire;
Je te vois rarement, je ne te donne guere.

NÉRINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement.
Mais de mon frere il faut l'aveu premièrement;
Convenir de nos faits c'est la premiere chose.
Je garde le secret de peur qu'il ne s'oppose;
Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi;
Suffit... oui... tu seras très contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne.
Je te hais sans sujet, dit-on; non, je suis bonne,
Je ne te haïssois que par prévention:
Ressemblance de traits fit cette aversion;
En te voyant j'ai cru toujours voir feu ton pere;
Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur, et mon frere,

Pour nous entre-haïr.

NÉRINE.

On dit que de tout tems
La haine dans Rouen distingua vos parens;
Oncles, tantes, cousins, frere, sœur, pere, fille,
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon frere et moi
Va disparoître. Mais entrez, ma niece... et toi,
Entre aussi; tu sauras tantôt ma politique.
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique;
Laisse-moi.

SCENE IV.

LA MARQUISE, PYRANTE.

LA MARQUISE, *à part.*

Mon amour veut du secret aussi;
J'ai peur. Le Chevalier vient m'épouser ici;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur Pyrante?

PYRANTE.

Votre frere, madame, arrive, et vient exprès
De Lyon pour vous voir, et finir le procès:

Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez sincèrement, je pense,
De vous bien embrasser d'abord; et dès ce soir,
Quand vous vous serez vus, de me faire savoir
Quel époux vous voulez choisir pour Angélique.

LA MARQUISE.

Il est tems qu'avec vous là-dessus je m'explique:
Mais, Pyrante, à vous seul, sous le sceau du secret.

PYRANTE.

Comme médiateur je dois être discret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre frere,
De ce dessein caché dont vous faites mystere.
Si votre frere aussi me confie un secret,
Je vous le cacherai, je dois être muet;
Je dois être aussi neutre en qualité d'arbitre:
Votre famille et vous m'avez donné ce titre;
Et pour vous réunir, presque juge entre vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous
Qu'à ma niece pour dot nous cédions cette terre
Pour laquelle on plaidoit; j'y consens, plus de guerre.
Cette terre pourtant vaut deux cent mille francs.

PYRANTE.

Vous remplissez par-là des devoirs très pressans.
Votre haine du moins cesse d'être publique;
Vous ne plaiderez plus, et la niece Angélique
Aura ses biens; je dis ses biens, car franchement

Vous ne les auriez pu garder qu'injustement.
De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent;
Ce qu'ils n'usurpent pas ils disent qu'ils le donnent!

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laissons à part les mots;
Je donne. Mais d'un frere éludons les complots.
Vous saurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme très renommé, marquis, plaideur habile:
Le connoissez-vous?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis
Pour ma niece.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis
Silence. Mais j'entends quereller; c'est mon frere.
Je prendrois mal mon tems, j'essuierois sa colere;
Et moi de mon côté je sens un mouvement...
J'entre chez moi, monsieur, amusez-le un moment:
Pour le bien embrasser je me sens trop émue.

PYRANTÉ.

Ceci ne promet pas une tendre entrevue.

SCENE V.

LE COMTE, PYRANTE, DEUX LAQUAIS,
l'un portant une valise.

LE COMTE.

Je joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment
Un fiel qui fait en moi certain soulèvement...
Pour me tranquilliser il me faut bien une heure.
Laquais, j'aurois voulu faire ici ma demeure;
Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais, monsieur, votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul, maraud, je logerai dans l'autre.
(*à Pyrante.*)
Ça, monsieur, tout est dit, mon avis est le vôtre.
Avant tout je verrai ma sœur, mais du secret;
Qu'elle ne sache point que mon unique objet
C'est de donner ma niece au sieur de Procinville.
Je vous l'ai déja dit c'est un marquis habile;
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur,
Le choix que j'en ai fait la mettroit en fureur.
Soyez discret, silence enfin sur Procinville.
En cherchant un logis je vais calmer ma bile;
Je reviens dans une heure.

SCENE VI.

PYRANTE.

Un même choix tous deux!
Ainsi, sans le savoir, ils sont d'accord entre eux.
Sans le savoir! Rêvons à cette circonstance:
Cette affaire demande et secret et prudence.
Mais l'énigme pour moi c'est le tour qu'ils ont pris;
Car d'un côté la sœur me dit que ce marquis
Est ennemi du frere, et le frere au contraire
Dit qu'il est ennemi de sa sœur. Quel mystere!
Je ne le comprends pas.

SCENE VII.

PYRANTE, FALAISE, *botté.*

FALAISE.

Monsieur.

PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez
Si ma figure impose à vos yeux étonnés;
Un postillon en noir surprend monsieur Pyrante.
Falaise, c'est mon nom; si ma langue éloquente,

Si les tours les plus fins du langage normand
Réussissoient autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers brillans de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France,
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Réconciliateur, et pacificateur,
Phénix dans le pays des noises, des castilles,
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, et j'avouerai de plus
Qu'étant nourri, stylé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abrégez-les donc.

FALAISE.

Oui, je les abrégerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai;
Mais il faut que Falaise à vous se définisse
Afin d'avoir de vous audience propice.
Au Mans je fus jadis substitut d'un sergent;
Du sieur de Procinville ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez-vous me parler de sa part?

FALAISE.

Patience.
Il viendra demain; mais je l'égale en science;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicanné, bretaillé, ferraillé:
Pour cette double guerre il falloit un prélude,
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude.
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux;
Il a gagné cent prix dans des combats douteux;
Des scrupules outrés franchissant la barriere,
Il me laissa bien loin dans la même carriere;
Et je ne suis enfin, avec tout mon acquis,
Au Mans que maître clerc de monsieur le marquis.

PYRANTE.

Plus de digressions; allons au fait.

FALAISE.

J'abrege.
Mais de mon maître il faut vous dire le manege:
Du couple fraternel il a gagné le cœur;
Au frere il écrivoit qu'il haïssoit la sœur,
A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frere.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystere.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier ce manege secret,
Comme vous l'allez voir, étoit très nécessaire;
Car, pour vexer la sœur, le très rancunier frere

A mon maître a promis la niece et le procès;
La sœur, pour chagriner le frere, donne exprès
A mon maître sous main le procès et la niece:
C'est ainsi que tous deux, croyant se faire piece,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entends. Tous deux séparément
Me donnant par écrit un bon consentement,
Pouvoir de marier la niece à votre maître,
Cette réunion, qui manqueroit peut-être,
Se fera sûrement; c'est mon unique objet;
Votre maître arrivant son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée;
J'ai pris du postillon la haridelle usée,
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministere engage.

SCENE VIII.

FALAISE.

Du frere, moi, je vais à la sœur dire rage;
Je dirai pis que pendre au frere de la sœur;
Et disant mal des deux je ne suis point menteur,
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,
Et me bien rafraîchir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très sensé.
Pateliner l'arbitre: eh! j'ai bien commencé;
Trigauder frere et sœur, épier l'orpheline,
Prendre les souterrains, tournevirer Nérine;
Défiance sur-tout, ne disant oui ni non,
Manœuvre plus obscure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître;
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant
Qu'il n'est pas un parfait frippon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules:
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules
Entre la probité solide et l'intérêt;
C'est pour l'homme d'esprit un incommode apprêt;
La probité, d'accord, doit marcher la premiere,
Notre intérêt après, les scrupules derriere.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGÉLIQUE, *et peu après* LE CHEVALIER

ANGÉLIQUE.

On brouille, nous dit-il, mon oncle avec ma tante?

DORANTE.

Ne vous alarmez point, le Chevalier plaisante.

ANGÉLIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira?

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira;
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent et sage.

LE CHEVALIER, *donnant son manteau à un laquais.*

Je veux l'appartement que j'eus l'autre voyage,
Préparez-le-moi vîte, il me convient. Eh bien!
Tristes déja tous deux pour un mot, sur un rien,
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville
Veut tout brouiller? non, non, sa brigue est inutile:

Dans cette affaire-ici j'agirai puissamment.
Mais faites comme moi, traitons ceci gaiement.
J'ai toujours l'ame en joie, heureux don de nature!
J'y joins même quelque art, car dans une aventure
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,
Et cela par raison; étant né sans fortune,
Sans bien, pour secouer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine au moins dans ma gaieté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé;
Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprès du Maine
Pour rompre cette paix que nous croyons certaine?

ANGÉLIQUE.

De cette paix, monsieur, tout mon bonheur dépend;
Ils me rendent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde;
Je devois leur parler; il veut que je retarde,
Et que d'abord on songe à les bien réunir.

ANGÉLIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.
En attendant, sachez que voulant qu'on finisse,
Je contrains la Marquise à vous rendre justice.

ANGÉLIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procédé du moins est assez singulier !
Car je n'épouse point en fraude votre tante ;
La famille sous main en est très consentante :
La Marquise auroit pris quelque dissipateur ;
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.
Ils savent l'ascendant que j'ai sur la Marquise ;
Sa passion pour moi la rend bonne et soumise,
Sensée, indifférente. Amitié de sang froid
Domine sur l'amour ; sur elle j'ai ce droit,
Et je m'en servirai ; car épousant la tante,
Oncle par conséquent de la niece charmante,
Je te fais mon neveu, respecte un oncle en moi ;
Pour ma niece je sais tout ce que je lui doi.
Epouser une tante est une hardiesse
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la niece.

ANGÉLIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami...

DORANTE.

Et qui ne sert jamais ceux qu'il aime à demi.
Comme de la Marquise il n'est rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh ! qu'à cela ne tienne.
A la niece d'abord je fais rendre ses biens,
Et la tante par moi conservera les siens.
A se remarier elle étoit résolue,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçue ;

Elle veut un mari jeune, qui, n'ayant rien,
Frustre ses héritiers en mangeant tout son bien,
Je ferai son affaire, et si je puis la vôtre,
En vous déshéritant plus sobrement qu'un autre;
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfans à vous je les conserverai.

SCENE II.

DORANTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

NÉRINE.

La Marquise de tout me fait encore mystere;
Eloignez-vous tous deux, je vois venir son frere.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, et je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va-t'en rêver;
Et Nérine et ma niece adouciront le Comte;
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.

SCENE III.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGÉLIQUE.

Cet homme a là-dedans vu ma tante en secret,
Il voit mon oncle après !

NÉRINE.

Comme un fourbe il est fait.

ANGÉLIQUE.

Seroit-ce ce Normand ?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

NÉRINE.

De Falaise il a l'air; sa parure est normande,
Parure à double entente, on ne sait ce qu'il est.

FALAISE, *au Comte.*

Vous faites pour la niece un excellent acquêt.
Mon maître est à bon droit marquis de Procinville;
Il est brave guerrier, et plaideur très habile;
Tels étoient ses aïeux, la terreur des humains,
A la plume, à l'épée, exploiteurs à deux mains.
La noblesse normande ainsi court à la gloire :
Exploits guerriers gravés au temple de mémoire,
Exploits enregistrés dans les greffes du Mans.
Certain Robert-le-Roux, général des Normands,

Conquérant renommé sur-tout en procédures,
Au sortir du combat faisoit ses écritures
Lui-même.

LE COMTE.

Oui, j'ai besoin d'un vrai Robert-le-Roux
Pour ma niece.

FALAISE.

Allons donc tromper la sœur pour vous,
Et pour nous de la niece enfin rendez-vous maître;
Moi, j'observerai tout sans rien faire connoître,
Pour les espionner je jouerai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avant que de la voir, j'y vais rêver un peu.

(*Scene muette de Falaise qui voit le Chevalier avec Angélique, et le soupçonne. Il regarde ensuite Nérine, et feint d'en être charmé; après quoi il se retire d'un côté, et le Chevalier d'un autre.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ANGELIQUE, NERINE.

LE COMTE.

Que vois-je? vous voilà hors du couvent, ma niece?

NÉRINE.

Pardon si d'en sortir elle a la hardiesse;
Mais le desir d'hymen, subtil comme le vent,
S'est par malheur glissé jusque dans son couvent.

Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

A mes ordres rebelle
Vous voyez votre tante, et vous voilà chez elle;
Avec elle sans doute ici vous complotez;
Quand elle est à Paris, enfin vous la hantez?

NÉRINE.

Ma foi, très rarement elle hante sa tante.

LE COMTE, *en colere.*

Taisez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pardon.

NÉRINE.

Mais...

LE COMTE.

Taisez-vous, insolente!

NÉRINE.

Nous sommes avec elle assez mal, dieu merci!
Quel esprit! quelle humeur! et le cœur endurci!

LE COMTE, *s'adoucissant par degrès.*

Tu dis que...

NÉRINE.

Je dis que par malice, je pense,
Elle se remarie.

LE COMTE.

Oui, par pure vengeance.

NÉRINE.

La vengeance n'est pas son unique motif,

Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien justice ! en cela je t'estime.

NÉRINE.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NÉRINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses yeux;
Eh! monsieur, aujourd'hui protégez-nous contre elle;
On lui voit pour sa niece une haine mortelle,
Parcequ'elle est la vôtre; ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parceque son mari peut-être en est le pere.

LE COMTE.

Ma niece, embrassez-moi: voyons ce qu'on peut faire.
Au fond j'aime Angélique, elle me fait pitié.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NÉRINE.

Amitié qui marie.

LE COMTE.

Oui; mais c'est un mystere:
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGÉLIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au devant de vous.

NÉRINE.

Je cours chercher l'arbitre.

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ah! quel bonheur pour nous!
Cette entrevue aura parfaite réussite.
Ah! ma tante, à la paix mon oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGÉLIQUE, *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur,
Je vais l'embrasser.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel effort je me fais!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle violence!

LA MARQUISE.

Eh! bon jour, mon cher frere.

LE COMTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frere et moi, ce jour-ci renouvelle
Pour soixante ans au moins l'amitié fraternelle!

LE COMTE.

Que plus long-tems encor, secondant mes desirs,
Le Ciel comble ma sœur de biens et de plaisirs!

LA MARQUISE.

Nous voilà réunis.

ANGÉLIQUE.

Réunion charmante!

LE COMTE.

Et l'on peut s'assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oui. Quand vous promettez, on peut compter sur vous;
Et quelques démêlés qu'on ait vus entre nous,
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,
Et vous avez aussi quelque petite humeur;
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes si bons tous deux!

LA MARQUISE.

Sur-tout mon frere.

LE COMTE.

Obligeante sur-tout, c'est là son caractere.

Çà, ma sœur, aujourd'hui j'ose vous demander
Une grace.

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune,
De pouvoir sur-le-champ, contentant son desir,
Rendre grace pour grace, et plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire?

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angélique.

LE COMTE.

C'est d'Angélique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avouer, et moi j'en conviendrai,
Nous avons eu tous deux pour elle un peu de haine.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez dans le fond.

LA MARQUISE.

Oui; car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes sentimens,
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même tems.

De la fraternité c'est l'effet sympathique.

LA MARQUISE.

Attendrissons nos cœurs en faveur d'Angélique;
Ne la contraignons point de rester au couvent.

LE COMTE.

C'est à quoi je rêvois tantôt en arrivant;
Oui, faisons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'est ma pensée.

LE COMTE.

J'ai fait réflexion...

LA MARQUISE.

Réflexion sensée!

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la discorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre brouillerie,
Faisons-en à ma niece un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions...

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE.

Justement.

LE COMTE.

Chacun s'est comme l'autre arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos sentimens voyez la convenance!
J'admire que de cœur... là... nous nous prévenions!

LE COMTE.

Sans nous être parlé, que nous nous devinions!
Car vous voulez sans doute aussi qu'on la marie?

LA MARQUISE.

Justement! je le veux, même je vous en prie.

LE COMTE.

Il est juste qu'elle ait un établissement;
Mais je dis au plutôt.

LA MARQUISE.

Oui, sans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tous points d'accord sur cette affaire,
Nous le serons toujours.

LA MARQUISE.

Assurément, mon frere:
Car le choix du mari vous est indifférent?

LE COMTE.

Oui; qu'importe, pourvu que le mari qu'on prend

Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'est cela, qu'il convienne.

ANGÉLIQUE.

Il me doit convenir, de quelque part qu'il vienne,
Ou de vous, ou de vous.

LE COMTE.

La chose étant ainsi,
Je vous épargnerai l'embarras, le souci
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frere;
Moi qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le-moi, vous; je suis prudent et sage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je saurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge, vous dis je, et de plus je le doi;
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LA MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma niece, et me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ne vous brouillez pas.

LE COMTE.

Ah ! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frere, inquiet, soupçonneux.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma tante!

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon oncle!

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frere est bien digne.

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence,

De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez même chose, et vous êtes d'accord.

LE COMTE.

Quelle femme!

LA MARQUISE.

Quel homme!

LE COMTE.

Ah! j'ai bien vu d'abord,
Tantôt en arrivant, que niece et gouvernante
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

ANGÉLIQUE.

Non, mon oncle, non.

LE COMTE.

Oh! je saurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGÉLIQUE.

Mais faut-il sur un rien...

LE COMTE.

Oui, ventrebleu, j'en jure...

LA MARQUISE.

Oui, j'en fais serment...

ANGÉLIQUE.

Mais pourquoi cette rupture?

LA MARQUISE.

Ma niece aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.
(*il s'en va.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

A les raccommoder j'ai bien pris de la peine.

SCENE VI.

LA MARQUISE, NERINE.

NÉRINE, *à Angélique qui s'en va.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

LA MARQUISE.

Pour ma niece sans doute il vouloit quelque époux
Qui fût mon ennemi.

NÉRINE.

Mon dieu, modérez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NÉRINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.
Haïssez, j'y consens; car j'ai bien su prévoir
Que vous ne marieriez la niece que par pique.
J'imagine un moyen pour pourvoir Angélique
Qui pourra nous venger d'un frere...

LA MARQUISE.

Vengeons-nous.
Je veux te dire...

NÉRINE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Cent choses.

NÉRINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le Chevalier.

NÉRINE.

Oui, je l'avois ouï dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NÉRINE.

Bon, tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je respire!
Ouf!

NÉRINE.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur.
Aussi bien que l'amour la haine a sa douceur;
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne: on fait filer la haine
A longs traits, avec art, comme l'amour enfin,
Chez les femmes sur-tout, où le plaisir malin
Prend racine, s'étend (la terre en est si bonne!)

Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,
Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.
C'estenpassantqu'onaime;onhaitplusconstamment.
Le plaisir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse;
Et celui de haïr croît avec la vieillesse.
D'ailleurs d'avoir aimé femme sage a regret,
Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
Que de gêne en amour! précaution, mystere...
Il est souvent trompeur; la haine est plus sincere.
Tel vous aime, dit-il; n'en croyez rien, il ment:
Vous dit-on qu'on vous hait? croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaisir c'est d'être aimé de même;
Eh! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime?
Peu d'amours mutuels, encore moins de constans;
Mais qui hait est plus sûr d'être haï long-tems.

LA MARQUISE.

Tu me fais appétit de haïr; mais, Nérine,
C'est sans me dégoûter d'aimer.

NÉRINE.

Comment?

LA MARQUISE.

Devine.
Mais je songe à mon frere encor. Quelle fureur!
Ah! ma fureur s'appaise, et se change en douceur.
(*voyant venir Dorante.*)
C'est lui.

NÉRINE.

Qui, lui?

SCENE VII.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempere...
Mes sens étoient troublés... troublés par la colere;
Et cet objet après avoir calmé mes sens
Les retrouble... mais c'est d'autre façon.

NÉRINE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Il est charmant. Tiens, vois, Nérine... je l'adore.
Tu ne le connois pas. Son nom c'est...

NÉRINE.

Je l'ignore;
Mais...

LA MARQUISE.

Je tremble... Monsieur... vous paroissez rêveur.

DORANTE.

Oui, madame. Je vois votre frere en fureur;
Plus de réunion, a-t-il dit à Pyrante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'est à quoi je rêvois; car j'y prends part pour vous.
Vous voulûtes hier, madame, qu'entre nous
Commençât l'union d'une amitié sincere,

Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire
Que je vous donne, c'est...

LA MARQUISE.

Nérine, un trouble...

NÉRINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NÉRINE.

Mais ou rentrons, ou sortons.

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Monsieur... vous... A-t-on tant de pudeur à mon âge?

NÉRINE.

(*à part.*)

Mais gardez-la du moins jusqu'à tantôt. J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur...

NÉRINE.

C'est qu'à madame un mal de gorge a pris;
La luette, la langue, il a tout entrepris:

(*à la Marquise.*)

Venez boire.

LA MARQUISE, *en sortant.*

Il est vrai... Je n'ose pas moi-même...
Rougis pour moi, Nérine, et dis-lui que je l'aime.

SCENE VIII.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Qu'entends-je?

NÉRINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où suis-je?

NÉRINE.

Vous voilà
Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-la.

DORANTE.

Que devient Angélique?

NÉRINE.

Un objet de sa rage
Si...

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NÉRINE.

Et moi je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel.

NÉRINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-tems...

NÉRINE.

M'abat et m'étourdit;

Je n'ai plus...

DORANTE.

Juste ciel!

NÉRINE.

La force...

DORANTE.

Elle! elle m'aime!

NÉRINE.

D'agir.

DORANTE.

Quoi!

NÉRINE.

De penser.

DORANTE.

Moi!

NÉRINE.

Vous.

DORANTE.

Moi, moi!

NÉRINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut...

NÉRINE.

Quoi?

DORANTE.

Voyons...

NÉRINE.

Qui?

DORANTE.

Mais sachons...

NÉRINE.

Que savoir?

DORANTE.

Allons...

NÉRINE.

Où? vous noyer?

DORANTE.

Je suis au désespoir.

SCENE IX.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

Le bel accord, mon cher, que l'entrevue opere!
Ils ne se verront plus; l'arbitre en désespere:
Il faudra les gagner chacun séparément.
Vous autres gagnerez l'oncle facilement;
Pour moi, morbleu, pour moi, je n'épouse la tante
Qu'en exigeant...

NÉRINE.

Tout beau, la puissance exigeante

Vous manque ici tout net. Vous n'êtes plus mari:
Pour un autre que vous son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi! plaisantes-tu?

NÉRINE.

Non, l'avis que je vous donne
N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu! la nouvelle m'étonne,
Mais ne m'afflige point; c'est-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi
Presque publiquement à la folle Marquise;
Ainsi son changement à changer m'autorise.
Trop constant par honneur, je n'eusse pas osé
Accepter un parti que l'on m'a proposé,
Femme moitié moins riche, aussi moitié plus sage,
Amour moins pétulant, mais aussi moins volage.
J'attends de la Marquise un refus éclatant
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être inconstant.
Mais savez-vous quel est ce rival redoutable?
Tel qu'il soit la Marquise y perd.

NÉRINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NÉRINE.

Entre vous le débat; voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante?

NÉRINE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Palsembleu, l'incident me fait rire!
J'en suis fâché pour toi. Ha, ha! tu vas me dire
Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas;
Mais si je m'affligeois, je ne trouverois pas
De prompts expédiens que ma gaieté m'inspire:
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple... Qu'on tire
De la tante les biens de la niece... on le peut,
L'arbitre le prétend, la famille le veut;
Alors en gagnant l'oncle, on mariera la niece
Malgré la tante.

NÉRINE.

Oui, mais lui jouer cette piece
C'est la difficulté.

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver;
Entrons chez moi tous trois.

DORANTE.

Je vais vous y trouver;
Mais je veux voir l'arbitre. Ah! quel malheur, Nérine!

LE CHEVALIER.

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine.
Trouvons vîte un remede à ses malheurs pressans,
Car je ne pourrois pas être chagrin long-tems.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, NERINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *en donnant une lettre à Nérine.*
C'EST pour monsieur le Comte.

NÉRINE.

Il est en ville : donne
Je la lui rends tantôt à lui-même en personne :
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.
(le laquais sort.)
Lettre de Normandie. A fond j'éclaircirai
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui presse.

LE CHEVALIER.

J'y rêve; mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la Marquise. Oui, ce tour
Seroit assez plaisant ! Se servir de l'amour
Qu'elle a pour lui, qui fait l'obstacle, qui désole;
Se servir de l'amour qu'a pour lui cette folle
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient :

Du Comte on tirera parti.

NÉRINE.

Dorante vient.
Que vois-je? où diantre a-t-il pu joindre la Marquise?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NÉRINE.

Peste de la surprise!
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu;
N'étant instruit de rien, qu'aura-t-il répondu?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage;
Du contre-tems tâchons de tirer avantage:
Quand il sera pressé je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NÉRINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligens!

SCENE II.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Ah! dans quel embarras me jettes-tu? J'essuie
Le plus cruel assaut...

NÉRINE.

Il faut..

DORANTE.

Que je la fuie,

Elle me suit.

NÉRINE.

Restez: stratagême impromptu!

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves-tu?

NÉRINE.

Vous l'aimerez de plus, j'en ai donné parole;
Oui, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es-tu folle?

Je suis...

NÉRINE.

Vous perdez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir

A feindre.

NÉRINE.

Equivoquez, et laissez-moi mentir;
En lui parlant songez à la niece charmante,
Soupirez pour la niece en parlant à la tante,
C'est tout de même; allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette niece un mariage heureux.

SCENE III.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

NÉRINE.

Madame, nous parlions de l'heureux mariage...

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous parliez de moi?

NÉRINE.

C'estgranddommage
Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu;
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, monsieur?

NÉRINE.

Il n'ose le redire.

(*à part.*)

La riche veuve croit que l'intérêt inspire
Au jeune cavalier tout ce qu'il ne sent pas,
Et qu'il lui dit... Je ris de ce double embarras.

(*haut.*)

Je vous vois à tous deux une espece de honte:
Vous restez là muets; la rougeur vous surmonte.
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenses biens; car il est généreux.
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,
Et vous vous rougissez de sa grande jeunesse:

Vous rougissez tous deux; car, ainsi que l'honneur,
La générosité, madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens; car du reste
Je crains...

DORANTE.

Je vous l'ai dit, madame, je proteste,
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez
Je les méprise au point...

NÉRINE.

Jamais vous ne croirez
A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse?

NÉRINE.

Il faut bien, puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit; votre humeur, sur-tout votre gaieté,
Votre enjouement d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde.
Reprenons la gaieté d'hier; car on hasarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux;
La honte paroît trop sur un front sérieux.
Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage;
Cela prouve un rapport... que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, monsieur, dans deux époux.
Bon esprit, belle humeur, douceur, et complaisance!

Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance;
Mais je ne vieillis point, et vous deviendrez vieux,
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive et brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah! la réplique est galante.
M'aimeriez-vous un peu? parlez ouvertement,
Monsieur.

NÉRINE.

Je vous ai dit qu'il faut premièrement,
Pour le faire parler, lever tous ses scrupules.

DORANTE.

Oui, scrupules, j'en ai.

NÉRINE.

Même de ridicules.
Dans un siecle où chacun ne se fait une loi
D'honneur, de probité que par rapport à soi,
Il craint de supplanter le Chevalier.

DORANTE.

Je blâme
De pareils procédés.

NÉRINE.

Il veut du moins, madame,
Ne se point déclarer que vous n'ayiez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque tems; mais j'ai déja conçu

Un prétexte pour rompre à-peu-près vraisemblable.

NÉRINE.

Pour son autre scrupule, il est très raisonnable,
Même le Chevalier comme lui l'avoit eu;
Avant que de signer, madame, il a voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous, Dorante.

DORANTE.

Oui, je voudrois bien voir la famille contente.

NÉRINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens
Une niece, il veut voir qu'on lui rende les siens;
Je l'ai dit à madame, et pour vous satisfaire
Elle a fait un bon acte et pardevant notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occasion;
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,
Livrez-le, et vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah! le cœur a parlé.

NÉRINE.

Que vous voilà ravie!

LA MARQUISE.

Ravie... oui... transportée...

NÉRINE, *appelant le Chevalier.*

Hem!

LA MARQUISE.

J'ai vu dans vos yeux:
Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux;
Vous n'êtes plus suspect d'intérêt, cher Dorante;
J'ai vu votre embarras, votre pudeur charmante,
La mienne enfin vaincue...

NÉRINE.

Ah! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

NÉRINE.

Je vois venir... Sauvez-vous. Hem!

LA MARQUISE.

Comment!
Pourquoi le faire fuir?

Dorante sort.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

A présent je respire.
haut.
Quoi! vous ne voyez pas?

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux-tu dire?

NÉRINE.

Le Chevalier.

LA MARQUISE.

O dieux! qu'il vient à contre-tems!
Lui, sitôt de retour! Nérine, tous mes sens
Se glacent.

LE CHEVALIER, *à part.*

Çà, pendant qu'à Dorante elle pense,
J'aurai de l'épouser facilement dispense:
Profitons du moment; mettons-la dans son tort.

LA MARQUISE.

S'il me soupçonne, il va faire un éclat d'abord:
Je voulois à loisir ménager la rupture;
J'ai des raisons. Je tremble. Ah! la triste aventure!
Dissimulons encor.

Nérine sort.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'arrive dans l'instant,
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas sitôt; mais je pense
Que vous me saurez gré de mon impatience.

Mais... je vois dans votre air un certain embarras,
Même un trouble... aujourd'hui je ne vous trouve pas
La gaieté que toujours mon abord vous inspire :
Je ne vous prierai point cependant de me dire
Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes promis
D'être en nous mariant moins mariés qu'amis.
J'aime ma liberté ; vous, vous aimez la vôtre ;
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre
Ni de nos sentimens ni de nos actions.
Mais je vois le sujet de vos distractions ;
Vous savez que je suis haï de votre frere ;
Ma présence pourroit ranimer sa colere ;
Vous voulez l'adoucir : je ne me trompe pas,
Sans doute cela seul fait tout votre embarras ?

LA MARQUISE.

Justement.

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voie ensemble.

LA MARQUISE.

Oui, c'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh ! rassurez-vous donc ; ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Oui, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse, entre nous;
Pour signer ce contrat nous avions rendez-vous;
A notre aise! Ce point ne se peut trop rebattre;
Nous devons dans deux jours signer, prenons-en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus; et d'ailleurs nos amours...

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence,
Qu'un mois même nous fît maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours; mais sérieusement
Vous m'avez souvent dit, et très sincèrement,
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié, tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oui, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,

Avoir réduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part.

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage ;
En sorte, Chevalier, que notre mariage
N'est quasi qu'un prétexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisément.

LA MARQUISE.

Non, car au fond ce n'est encor qu'une promesse.

LE CHEVALIER.

Promesse non signée, et même d'une espece...

LA MARQUISE.

Promesse libre.

LE CHEVALIER.

Libre, espece de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oui, très simple, et de ceux que l'on fait
Presque en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car supposé que l'un change...

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi soit vous, soit moi...

LE CHEVALIER.

Toute permission.
Çà, je vous laisse; il faut de la discrétion.

LA MARQUISE.

Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractere.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire;
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez; embrassez-moi.
(*le Chevalier sort.*)

LA MARQUISE, *seule.*

Il n'est pas soupçonneux: j'aime sa bonne foi;
Il n'approfondit rien; c'est un homme adorable!
Il est si bon! Mais quoi? Dorante est plus aimable;
Cela m'excuse: au fond changer n'est point trahir,
Ce n'est qu'être inconstante.

SCENE VI.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah ! je viens de haïr...

LA MARQUISE.

Eh bien ! mon cher ?

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere,
Madame, presque autant que mon maître peut faire ;
Je l'ai vu là passer, il m'a regardé noir.
Çà, madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en secret votre niece à mon maître ?
Cette donation est faite ?

LA MARQUISE.

Elle va l'être.
Je contente par-là ma haine et mon amour;
Ma haine, en la masquant, en prenant le grand tour,
Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frere:
Je lui cede un procès. Mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans
Ce procès que je cede, et c'est bien peu de tems.
Pourra-t-il en former quelque autre?

FALAISE.

Qui? mon maître?

Le pere des procès n'en pourroit faire naître?
Quandj'ai, car moi c'est lui, le moindre échantillon
Tenant le bout du fil du moindre procillon,
Un quartier de terrain dans toute une province,
Je m'accroîs, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, et le tout avec formalité.
Procédure est chez nous la regle d'équité;
Sur le terrain des sots j'arrondis l'héritage
Par droit de bienséance, et droit de voisinage.
En gagnant par justice on a rarement tort;
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort;
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.
Car enfin, après tout qui sait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit, dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton maître et toi:
Vous poursuivrez mon frere, et j'en rirai dans l'ame,
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vengerai!
Ce que l'on exigeoit je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin je me réconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'arbitre avec mon frere au reste aura fini;
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer...

LA MARQUISE.

Je vais conclure:
Avec un frere au fond il faut bien vivre en paix;
(*en appercevant le Comte.*)
Mais à condition de ne le voir jamais.

SCENE VII.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit je n'ai point de colere,
Parcequ'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,
Parceque vous verriez sa haine avec douleur;
Mais elle, oh! elle hait votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne
Ma niece et le procès pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon!

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison.

Du reste de bon cœur je me réconcilie,
Pourvu que l'on la mate, et l'arbitre la lie;
Car il tirera d'elle un blanc-signé, je croi :
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites,
Retentons souterrains et chicanes secretes...
Il le faut pour son bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oui, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs dévots disent, fasse le ciel
Qu'un arrêt foudroyant rende un tel raisonnable!
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant:
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend;
Je ne la trouve point.

FALAISE.

Je crains quelque surprise.

SCENE VIII.

LE COMTE, FALAISE, NERINE.

NÉRINE, *à part*.

Dans quel étonnement me jette la Marquise!
Que me dit-elle là de sa donation?

Epouser Procinville est la condition.
Ah! j'enrage: éclatons, plaignons-nous à son frere.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'est nécessaire.

NÉRINE.

Monsieur, le désespoir...

LE COMTE.

Non, non, console-toi,
Je cede tous les biens; et pour ma niece, moi,
J'ai choisi pour époux en secret Procinville:
N'en dis mot à ma sœur; chut!

NÉRINE.

J'en reste immobile!

SCENE IX.

FALAISE, NERINE.

FALAISE, *à part.*

Au seul nom de mon maître un noir chagrin lui prend.
Tantôt avec la niece un jeune homme galant...
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nérine;
Feignons encor.

NÉRINE, *à part.*

Ceci m'étonne... J'examine...
Ils veulent Procinville en secret tous les deux.

Sans doute ce Falaise ici s'est joué d'eux;
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystere.
Mais à propos la lettre, il se pourroit bien faire
Qu'elle fût du Marquis. Pour tirer son secret
(*haut à part.*)
Feignons qu'il m'a charmé tantôt. Qu'il est bien fait
Le Falaise!

FALAISE, *haut à part.*

Qu'elle est charmante la Nérine!

NÉRINE, *haut à part.*

Contre un amour naissant ma fierté, qui s'obstine,
Me gêne.

FALAISE, *haut à part.*

Mon amour...

NÉRINE, *haut à part.*

Ma vertu...

FALAISE, *haut à part.*

Mon ardeur...

NÉRINE, *haut à part.*

Du moins en soupirant soulageons-nous le cœur.
Ouf!

FALAISE, *haut à part.*

Ouf!

FALAISE ET NÉRINE, *ensemble en s'approchant.*

Ouf!

NÉRINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre?

Tu guettois ce soupir?

FALAISE.

Tu viens donc de m'entendre?
Tu me prends sur le fait, car qui te croyoit là?

NÉRINE.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs-là
En même tems...

FALAISE.

C'est comme un *duo* par nature.

NÉRINE.

Sans doute quelque Amour a battu la mesure.

FALAISE.

Comme amans parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NÉRINE.

Oui, qu'ainsi que nos cœurs nos esprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'intérêt de ta jeune maîtresse
M'est cher comme le tien.

NÉRINE.

Et moi je m'intéresse
Au Marquis comme à toi. Dis-moi donc franchement...

FALAISE.

Oui, tout ce que je sais. Et toi sincèrement
Tu me diras...

NÉRINE.

Oui tout. Sois le premier sincere.
Quel tour a pris ton maître en trompant sœur et frere?

FALAISE.

Oh! de ses tours jamais mon maître ne m'instruit;
Tous ses projets pour moi sont une obscure nuit;
Car j'y marche à tâtons, je sers à l'aveuglette.

NÉRINE.

Oh! ma jeune maîtresse est bien plus indiscrette.

FALAISE.

Elle te dit donc tout?

NÉRINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'épouser, moi, j'empêcherois mon maître,
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être.

NÉRINE.

Cela ne se peut, non; impossibilité.
Elle emploie à haïr sa sensibilité:
Elle tient de la tante à moitié, tout du frere,
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son pere.
De leur famille on voit peu d'amans, point d'amis:
On voit passer la haine au Mans de pere en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mere en fille.

FALAISE.

Hon! la niece, je crois, tient peu de sa famille.

NÉRINE, *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE, *à part.*

Ah ciel! entre ses mains

La lettre de mon maître au Comte! Ah! que je crains!
Sauroit-elle qu'elle est de lui?

NÉRINE.

Par aventure...

FALAISE.

Eh bien?

NÉRINE.

Connoîtrois-tu?

FALAISE.

Voyons.

NÉRINE.

Cette écriture?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NÉRINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE, *voulant ravoir la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit?

NÉRINE, *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour
Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie!...

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie;
Je saurai... Donne-moi la lettre.

NÉRINE.

Quand le cœur...

FALAISE.

Des plaideurs me diront...

NÉRINE.

L'amour...

FALAISE, *à part.*

Hon! j'ai bien peur.

NÉRINE.

Je vais la rendre au Comte. A tantôt la tendresse.
(*à part.*)
Pour tirer son secret il faut user d'adresse.

FALAISE.

A tantôt.

NÉRINE, *à part.*

Il voudroit l'avoir; je suis au fait.

FALAISE, *à part.*

Elle ment en disant que cette niece hait;
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NÉRINE, *à part.*

Oui, la lettre
Pourroit bien détromper la tante.

FALAISE, *à part.*

Je vais mettre
Tout en œuvre.
(*Tous deux se minaudant et se rapprochant.*)

NÉRINE.

Un seul mot de toi, mais nettement.

FALAISE.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment...

NÉRINE, *lui montrant la lettre.*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique:

T'est-elle inconnue? eh!

FALAISE.

Oui, tout court. Angélique
A-t-elle un amant? eh!

NÉRINE.

Non, tout court.

FALAISE.

Tout court. Bon!
Langage de soubrette; en cas d'amour un non
Bien souvent veut dire oui.

NÉRINE.

Dans le normand langage
(*à part.*)
Oui, c'est-à-dire non. Mais je tremble.

FALAISE, *à part.*

Ah! j'enrage.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moi; mon amour découvert
M'ôte toute ressource, et pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A tout autre malheur on eût trouvé remede;
A celui-ci, mon cher, mon habileté cede.

DORANTE.

La Marquise sait tout.

NÉRINE.

Cet intrigant maudit,
Ce Falaise a tout su, ce Falaise a tout dit.

DORANTE.

Ayant quelque soupçon, et voulant me détruire,
Au couvent d'Angélique il est allé s'instruire.

SCENE II.

DORANTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Pour la derniere fois, hélas! je viens vous voir.
Nérine, elle sait tout, je suis au désespoir.
Elle étoit bien tranquille, et j'étois avec elle:
On lui parle tout bas; d'abord elle t'appelle,
Et te rechasse après, puis me prend par le bras,
Et voit en moi la peur, le trouble et l'embarras:
Vous aimez, je le sais, et vous êtes aimée,
Me dit-elle d'abord de fureur animée;
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours;
Mais elle vous voyoit dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux; car nous sortions d'ensemble.
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportemens
En fuyant à travers de ses appartemens.
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espere...
La Marquise... Voyons...

ANGÉLIQUE.

Eh! que pourroit-on faire?

DORANTE.

Espérons tout du tems. Son amour passera.

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, toujours elle vous aimera.

NÉRINE.

Je le crois: son amour est un amour tenace;
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-tems.

ANGÉLIQUE.

Quoi! nul expédient?

LE CHEVALIER.

J'y rêve, j'en attends.
Soyez d'abord par moi tant soit peu querellée.
Quoi! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée?
Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi;
Crainte, sincérité, pudeur, à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge.
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge?

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER, *à Nérine.*

J'entends quelqu'un: sors, toi, cours amuser
La Marquise.

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

Il faut ruser.
Elle sait votre amour; elle est bien pénétrante:
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGÉLIQUE.

Non.

LA MARQUISE, *au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

NÉRINE.

Chimere! elle n'a vu nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma niece.
A quinze ans amoureuse! ah! quelle hardiesse!

LE CHEVALIER, *bas.*

Il faut tout hasarder: profitons des instans,
Feignons de ne point voir qu'elle nous voit.

ANGÉLIQUE.

J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas! fut-il jamais un amant plus à plaindre?

LA MARQUISE.

Ah! c'est le Chevalier. Écoutons.

LE CHEVALIER, *bas.*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement;
Prenez-moi pour Dorante; il faut du sentiment.
(*haut.*)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi;
Cet odieux mortel ne hait point à demi:
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frere
De votre amour il faut encor faire mystere.
(*bas.*)
Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse;
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER.

Ah! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Par foiblesse,
Par franchise.

LE CHEVALIER, *bas.*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.

(*haut.*) (*bas.*)
Ah! charmante Angélique! Attendrissez ces yeux.
(*haut.*)
Votre tendre douleur augmente encor vos charmes.
(*bas.*)
On va nous séparer. Il faut ici des larmes.
Feignez de pleurer.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER, *haut.*

Je vois couler vos pleurs.
(*bas.*)
Tirez donc le mouchoir,
Faudra-t-il tout vous dire?
(*haut.*)
Ah! je perds Angélique.
(*il lui prend la main pour la baiser.*)
Du moins...
(*bas.*)
La main en est; il faut du pathétique.

ANGÉLIQUE, *bas, retirant sa main.*

Mais...

LE CHEVALIER, *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher.
Oh! fuyez à présent.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah! je cours me cacher,
Je ne puis supporter les regards de ma tante.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NÉRINE.

Ah! quelle est imprudente!
Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah! rien n'échappe aux yeux des meres et des tantes!
L'expérience, hélas, les rend trop pénétrantes.
(*à la Marquise.*)
Vous m'allez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vue avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avouer, je soupirois pour elle;
Pris en flagrant délit, m'avouant infidele,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez!
Mais, ma foi, quand la honte et le vin sont tirés,
Il faut les boire.

NÉRINE.

Allons, buvez d'intelligence;
Honte bue à présent, ma foi, sur l'inconstance.
Vous êtes inconstant, madame l'est aussi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avouer, j'en aime un autre: ainsi
Vous ne me voyez point jalouse, furieuse.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuse,
Paroît dans un moment favorable pour vous:
Je suis bonne, indulgente, et je dois filer doux;

J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avouerai ma surprise,
Elle est très grande; mais ainsi que vous, Marquise,
Je ne suis que surpris, et non pas furieux,
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

NÉRINE.

En effet il finit vos gênes, vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous gênions tantôt: je ne m'étonne pas
Si, voulant du contrat différer l'embarras,
Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine;
Renchérissant sur vous, je voulois la quinzaine;
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement.

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh! l'heureuse rupture!

LE CHEVALIER.

Je respire à présent.

LA MARQUISE.

L'agréable aventure!

NÉRINE.

Voilà le bon esprit: ne se rien reprocher,

Se bien rendre le change au lieu de se fâcher;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre;
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre.
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur,
Sur ces facilités ont fondé leur bonheur!

LE CHEVALIER.

Çà, madame, à présent j'aurai votre suffrage?
Deux trahisons feront un double mariage?

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important:
A servir ma haine, oui, ma niece est destinée,
A Procinville enfin elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi! madame, un tel homme...

NÉRINE.

Oui, doit vous supplanter.
Sur sa fidélité madame peut compter:
Monsieur qui le connoît m'en a fait la peinture;
Ce monstre moitié guerre, et moitié procédure,
Soi-disant noble, fut maître-clerc et breteur;
A Falaise on l'a vu marquis et procureur;
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite;
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite:
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons;
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il savoit élever, nourrir de procédures,
Il les empâtoit bien, et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodemens
Qui vous jurant, madame, une amitié sincere,
Vous trahissoit sous main en servant votre frere.

NÉRINE.

Pour et contre agissant, plaideur à deux envers,
En face il vous caresse, et vous bat à revers.
Tenez, reconnoissez ici son écriture.

Nérine donne la lettre à la Marquise.

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frere!

NÉRINE.

Oui, faites la fracture,
Je n'ose la faire.

LA MARQUISE, *décachetant la lettre.*

Ah! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc frippon!

LA MARQUISE.

Que vois-je, Chevalier?

LE CHEVALIER, *lisant avec la Marquise.*

A médire de vous sa plume est éloquente!

NÉRINE.

En vieux titres aussi sa plume est élégante;
Pour la beauté du style il change un mot, un nom:
Signature qui soit tout-à-fait fausse, non;

Non pas tout-à-fait vraie aussi, mais signature
Vraisemblable...

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture;
Mais chacun sait que c'est un homme sans honneur,
Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur...

LA MARQUISE.

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon frere!
Il est usurpateur, roturier, et faussaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oui, ma niece sera pour vous. Mais, Chevalier,
Comment tromper mon frere? il sera difficile
De le désentêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NÉRINE.

Madame, allons d'abord recacheter sa lettre,
Et par quelque inconnu faisons-la lui remettre:
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison;
Sur ce que je l'avois il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez, je vous rejoins. *(elles sortent.)*

(seul.)

Je me suis apperçu

Qu'avec la niece ici ce Falaise ma vu :
Ce maraud ne peut-il point nuire à mon idée ?
Notre affaire n'est point encore décidée.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE, *à part.*
Voilà donc ce rival maudit, et par malheur
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur.

LE CHEVALIER, *à part.*
Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout-à-l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'amant d'Angélique.
(*à Falaise.*)
Viens çà.

FALAISE, *en le fuyant.*
Je vais à vous, monsieur.

LE CHEVALIER.
Tu me fuis ? reste là,
Ou morbleu...

FALAISE.
Pardonnez ; car, monsieur, c'est mon maître,
Ce n'est pas moi qui veux épouser.

LE CHEVALIER.
Comment, traître,
Travailler à m'ôter ma maîtresse !

FALAISE.

J'ai peur:
Tremblez aussi, mon maître a pour lui le tuteur.
La sœur n'est pas bastante à livrer Angélique:
C'est acquisition fausse et non juridique;
Une niece, monsieur, ne peut s'aliéner,
C'est comme un propre. Enfin on va vous chicaner.
Mon maître sait ravoir son bien en bonne guerre,
Il sait bien par retrait rentrer dans une terre;
Oui, vous l'épousez mal, mon maître y rentrera.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*haut.*)
Il est dans l'erreur, bon. Pour ton maître on verra;
Mais à toi, quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles,
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre après je vous fais assigner.

SCENE V.

FALAISE.

Pour l'oncle ils ne pourront, morbleu, pas le gagner;
Quand il saura l'amour il les va tous confondre:
Il faut l'attendre ici. De moi je puis repondre;
Je gagne trop d'argent à servir un frippon
Pour n'être pas fidele et ne pas tenir bon:
Pour mon maître je vais jouer à quitte ou double.

Pour ce maudit rival la Nérine nous trouble:
Je croyois la charmer ; cet homme apparemment,
Plus libéral encor que je ne suis charmant,
La paie bien, le reste est pure bagatelle:
Moi lui faisant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle?
La faveur d'un coup-d'œil, ou d'un air minaudier.
Bon! j'aime mieux avoir la faveur d'un greffier.
Mais le Comte paroît; laissons là la morale,
Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.

SCENE VI.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS *tenant une lettre.*

LE COMTE.

Quoi, morbleu! l'on apporte une lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi...

LE LAQUAIS.

D'une lettre, monsieur, vous êtes fort en peine;
Je courois la chercher, j'étois tout hors d'haleine,
Lorsqu'un homme inconnu...

LE COMTE.

Que tiens-tu?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donne-la, maraud, sans dire tout cela.

(Ce qui est écrit dans la lettre, et que le Comte lit, est marqué ici en italique : le reste le Comte le dit à part, comme s'il querelloit le Marquis en personne.)

De Procinville. Hon, hon, hon... quel verbiage !
Votre sœur est bizarre, et maligne, et volage.
Bon cela. *Hon, hon, hon... L'esprit très dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faisons tous deux.*
Hon, hon... Soyez discret, prudent. Mot inutile;
Et morbleu, croyez-vous, monsieur de Procinville,
Que je ne sais pas être aussi prudent que vous?
Il faut... hon, hon... il faut s'assurer d'Angélique,
Il faut... toujours il faut! Votre ton despotique
Impose trop. *Hon, hon... Mais je crains votre sœur;*
D'ailleurs on me menace. Hon, hon, hon... J'ai bien peur...
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la niece...*
On ment. *On dit... hon, hon...* C'est pour vous faire piece,
Monsieur de Procinville, et vous êtes un sot
D'ajouter foi... *hon, hon... C'est sans doute un complot...*
Soupçons normands. *Je crois...* je n'en crois rien, vous dis-je.
Informez-vous... hon, hon... Je prétends et j'exige.
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vu...*
Oh! je vous soutiens, moi... *J'en suis bien convaincu...*
Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles!
Car a-t-on jamais vu de disputes pareilles?
(à Falaise.)
Je me fâchois un peu. Ton maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah! qu'il a bien raison:
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment?

FALAISE.

Et la tante à la niece
Donne un amant secret.

LE COMTE.

Ah! quelle hardiesse!

FALAISE.

Et c'est le Chevalier. J'ai vu, vu de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi! ma niece me trompe aussi?

FALAISE.

Tout de son mieux.
De ce complot secret j'ai fait la découverte;
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureusement, morbleu! je n'ai rien délivré.

FALAISE.

De sa conquête enfin l'amant sera sevré:
Nous allons replaider et de tierce et de quarte;
En procès, comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procès, est-il un plus grand mal?
C'est proprement frauder les droits de la justice,

La voler.

LE COMTE.

Ah! c'est trop ruser; plus d'artifice.
L'arbitre, la Nérine, et la sœur, et l'amant,
Envoyons tout au diable, et la niece au couvent.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

Le Chevalier se moque, il nous fait trop attendre;
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre;
Il court chercher le Comte; il nous dit que chez lui
Il fulmine, et ne veut rien finir aujourd'hui.
Mais s'il ne peut calmer la colere du Comte?

NÉRINE.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Si nous n'avons une réponse prompte,
Tout est perdu.

NÉRINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.
Falaise à la Marquise a donné des soupçons.

NÉRINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble:
L'amour de la Marquise..

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien?

ANGÉLIQUE.

Oui. Tout se découvriroit.

NÉRINE.

J'attends le Chevalier.

ANGÉLIQUE.

Mais, Nérine, il faudroit
Pour finir promptement prendre d'autres mesures.

NÉRINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NÉRINE.

Prenons-en, volontiers; imaginez-les-nous,
Réformez nos desseins. Quelle idée avez-vous?
Quel autre expédient?

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse.

NÉRINE.

Et votre idée à vous?

DORANTE.

La Marquise amoureuse!

NÉRINE.

Et vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

NÉRINE.

Et vous?

DORANTE.

Ah! ciel! j'y périrai.

NÉRINE.

Voilà de bons avis, et je m'en servirai.
Peste soit des amans et de leurs foibles têtes!
Ils ne savent qu'aimer; l'amour les rend si bêtes!
De leurs tendres soupirs et de leurs chagrins noirs,
De leur joie excessive et de leurs désespoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conseil.

ANGÉLIQUE.

J'entends... c'est mon oncle, je pense.

DORANTE.

Quoi donc! il crie, il jure, il menace; quel bruit!
Pas plutôt un succès qu'un malheur le détruit!

SCENE II.

LE COMTE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

LE COMTE.

Oui, plus j'y pense, et plus ma colere s'augmente.

Tête-bleu, ventre-bleu, de l'amour pour Dorante!

ANGÉLIQUE.

Il sait donc notre amour?

LE COMTE.

Oh! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah! nous voilà perdus.

NÉRINE.

Il va faire un fracas...

DORANTE.

Tâchons de l'appaiser.

ANGÉLIQUE.

En nous voyant ensemble
Il s'irrite encor plus.

LE COMTE.

Hon! tête-bleu!

ANGÉLIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oui, vous aimez Dorante! Ici, ma niece, ici.
Nous allons voir beau jeu.

NÉRINE.

Moi, j'ai le cœur transi.

LE COMTE.

Monsieur Dorante, un mot... la fuite est inutile.
Ouf! je ne puis parler.

NÉRINE, *à part.*

C'est un torrent de bile,

(*haut.*)

S'il pouvoit l'étouffer! Monsieur, vous êtes bon.

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon oncle, pardon.

LE COMTE.

Oh! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir?

NÉRINE.

Voyons fondre l'orage.

LE COMTE, *à Angélique.*

Songeons à la punir. Donnez-moi votre main.

NÉRINE.

Qu'en veut-il faire? hélas!

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante?

DORANTE.

Eh bien, monsieur?

LE COMTE.

Donnez la vôtre.

Quoi donc! vous hésitez, je pense, l'un et l'autre.

NÉRINE.

Ha, ha... j'entrevois... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour, ah! quel plaisir pour moi!
Ma sœur à cinquante ans devenir amoureuse!
Oh! je m'en vengerai.

NÉRINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE, *prenant leurs mains.*

Je vous... marie... exprès... exprès... pour... la... punir.

NÉRINE, *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs dont l'union va faire à la Marquise
Un chagrin éternel!

NÉRINE.

Mais, de peur de surprise,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation!

NÉRINE.

Moins de remerciemens, plus de discrétion;
Fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que de bonté!

NÉRINE.

Courez chez votre tante;
De vous entretenir elle est impatiente.

SCENE III.

LE COMTE, NÉRINE.

LE COMTE.

Le Chevalier m'apprend cet amour de ma sœur:
Le Chevalier et moi nous étions en froideur,
En public je m'étois même mis en colere
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frere;
A présent je le vais aimer de tout mon cœur:
Car tout ceci le fait renoncer à ma sœur;
Il m'a donné parole, elle est sûre, et j'y compte.

NÉRINE.

Quel coup pour votre sœur! elle mourra de honte,
Car elle va rester veuve entre deux amours;
Sur le Chevalier même elle aura des retours.
On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change;
Mais sur-tout son amour pour Dorante vous venge:
Elle croit le tenir; l'amour qui porte à faux
Est bien piquant.

LE COMTE.

Oui: mais j'ai dit là quelques mots,
Falaise m'observoit, je parlois de Dorante;
S'il m'avoit entendu, j'ai la voix éclatante:
Il écoute encor.

NÉRINE.

Ah! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable est Dorante...

SCENE IV.

LE COMTE, NÉRINE, FALAISE.

LE COMTE, *bas à Nérine.*

Il a pu
Entendre quelques mots, car j'étois en colere.

NÉRINE, *bas au Comte.*

Lui redonner le change est tout ce qu'on peut faire.
Oui, sur le Chevalier confirmons son erreur.
(*haut.*)
Pourquoi vous irriter? Parceque votre sœur
Au Chevalier veut bien accorder Angélique,
Vous criez en faisant un serment authentique
Qu'en vain nous espérons de vous ce tendre amant,
Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Oui, je fais un serment...
A ton maître je fais un serment authentique
Qu'au Chevalier jamais je ne donne Angélique.

NÉRINE.

Et moi je fais serment, oui, j'en jure ma foi,
Nous mourrons au couvent, et votre niece et moi,

Plutôt que d'épouser le sieur de Procinville;
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville
Pour épouser au Mans un marquis à dindons,
Et nous ne savons pas engraisser des chapons.

LE COMTE.

Laissons-la criailler; allez chez moi m'attendre.
(*bas à Nérine.*)
C'est pour nous en défaire.

NÉRINE, *bas au Comte.*

Ah! que c'est bien l'entendre!

FALAÏSE.

Ha, ha, ha, je triomphe.

SCENE V.

FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE.

Ah! fourbe, scélérat!
Tu m'adorois tantôt, faux amant, renégat!

FALAISE.

Ta colere me fait respirer plus à l'aise:
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise;
Invectives, gros mots, injures, maudissons,
Ce n'est que menu grain, nous nous en engraissons.

NÉRINE.

Me trahir en affaire, en intrigue, encor passe;
Mais en amour, hélas! je t'ai cru dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le tems;
Amans falaisiens ne sont pas si constans.
Mon amour reviendra peut-être; mon cœur vole,
Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole;
Car d'objet en objet, souvent du blanc au noir
Je me promene, moi, du matin jusqu'au soir;
De non au oui, oui, non, ce sont mes galeries.
(*il sort.*)

NÉRINE, *seule.*

Nous pouvons à présent dresser nos batteries;
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vu qu'à Dorante Angélique a parlé.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Ha, ha, ha, ha, fort bien; ha, ha, qu'elle est plaisante
La piece que l'on joue à mon frere!

LE CHEVALIER.

Charmante;
Car vous croyant toujours pour moi le même amour,
Il croit, m'ôtant à vous, vous jouer un bon tour.
Pour vous désespérer il me donne Angélique;
A l'arbitre en secret là-dessus il s'explique.
Je vous ai dit le reste, et vous verrez son jeu.

J'avouerai que tromper quelqu'un me blesse un peu;
Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse
Dans le piege malin que lui-même nous tend.
D'ailleurs pour détourner un malheur très pressant
La feinte est quelquefois un vice nécessaire;
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincere
Entre eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un pays où tous biaisent pour s'arranger:
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise,
Même en morale, on farde à présent la franchise;
Chacun de son manege étant tout occupé,
Qui ne trompe jamais sera souvent trompé.
Çà, dans son piege il faut que votre frere donne;
Mais finissez sans moi de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir il va combler nos vœux.

SCENE VII.

LA MARQUISE, PYRANTE, ANGELIQUE, NERINE.

ANGÉLIQUE, *à part, à Pyrante en entrant.*
Je ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE, *à la Marquise.*
Vous avez pris enfin l'expédient unique,
Et votre frere et vous, pour pourvoir Angélique;
C'est d'ignorer tous deux qui sera son époux,

Eût-il été choisi par lui comme par vous,
Fût-il ami du Comte en secret et le vôtre,
Sitôt que l'un sauroit qu'il est choisi par l'autre
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce Marquis manceau vous l'avez bien fait voir.
Vous le vouliez tous deux : j'ai cru l'accord facile ;
Tous deux vous excluez à présent Procinville.
Le ciel en soit loué, car c'est un malheureux;
Mais le plus honnête homme eût été par vous deux
Exclus et détesté par le même caprice.

NÉRINE.

Vous parlez à merveille, et vous rendez justice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PYRANTE, ANGELIQUE, NERINE.

LE COMTE.

Je viens à vous, ma sœur,
Avec sincérité vous découvrir mon cœur,
Non point comme tantôt par politique feindre,
Dire que je vous aime, en un mot me contraindre;
Si je vous le disois vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras;

Car je ne sais pas bien au fond comment m'y prendre
Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras.

LA MARQUISE.

Oui, cet expédient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienséance.

NÉRINE.

Afin qu'on puisse dire, en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour louer deux époux:
Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,
C'est la famille : enfin nous secondons ses vœux.
Plus de procès. Il reste à pourvoir Angélique:
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de Marquis, c'étoit là votre choix...

LA MARQUISE.

A ce scélérat, oui, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à présent l'un et l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur et la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma niece.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler c'est un trait de sagesse;
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrette, dieu merci!

PYRANTE.

Votre donation?

LA MARQUISE.

La voici.

PYRANTE.

Vous, la vôtre?

(*Tous deux donnent leur donation à Pyrante.*)

NÉRINE.

Que vous vous épargnez de tourmens l'un et l'autre.

ANGÉLIQUE.

Ah! quel bonheur pour moi!

LA MARQUISE.

Ma niece peut choisir.

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur et politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse et de cette douceur;
J'ai fait mon ministere, et la niece est pourvue.

ANGÉLIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenue;
Ma joie irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre amant.

LE COMTE, *retenant Angélique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous:
Il est bien fait, charmant, son amant; il enchante.

NÉRINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nérine, sois présente;
Je veux te faire voir ma modération,
Car c'est mon fort, quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi je suis tranquille; et pourvu que je voie
Mes desseins réussir, j'ai même de la joie.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris, moi, quelquefois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA MARQUISE, *appercevant le Chevalier qui vient.*

D'autres même en riront.

NÉRINE.

Nous allons donc bien rire.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

Je vous vois tous contens : à monsieur il faut dire,
Pour augmenter sa joie encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en sais bon gré :
Je ne vous haïssois que comme mon beau-frere.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espere.
Mais par degrés je veux vous resserrer le cœur :
Apprenez donc d'abord, monsieur, que votre sœur,
Moi, mon frere, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger; mais non, ma joie augmente,
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NERINE, FALAISE.

FALAISE, *en entrant, à Dorante.*

Non,
Je veux tout rompre, moi, je n'entends point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non, morbleu!

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois différer d'un moment vos chagrins,
Madame, et vous marquer au moins que je vous plains;
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincere:
Pardonnez à l'amour...

LA MARQUISE.

Ah! j'entends: c'est mon frere
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi:
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh! non, madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime;
Car je viens en guettant être témoin moi-même
De l'amour pour la niece; il lui disoit des mots...
Enfin heureusement je viens tout à propos.
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie.

NÉRINE.

Ma foi! tu viens trop tard, et la dot est partie.

LE COMTE.

Ma niece, choisissez.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE, *la retenant.*

Restez là.

ANGÉLIQUE, *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment? je n'entends pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma niece.

LA MARQUISE.

Au Chevalier, d'accord, croyant me jouer piece.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant, à Dorante. Ha, ha!

DORANTE.

Venez, monsieur; venez: de grace laissons-la.

LE COMTE.

Ah! voyons son dépit, il va combler ma joie.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voie.
(ils s'en vont avec Angélique.)

LA MARQUISE.

Quoi! tous? le Chevalier...

LE CHEVALIER, *d'un ton poli.*

Je ne vous réponds rien.
Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup si vous étiez constante.
(il s'en va.)

LA MARQUISE.

Ma niece!

NÉRINE.

Je lui tiens lieu de mere.

LA MARQUISE.

Dorante!

NÉRINE.

Nous n'avons pu pour vous en faire qu'un neveu.
(elle s'en va.)

SCENE XI.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! mon maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie:
Mon maître, à ses voisins pire qu'un incendie,

Va venger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu ; que ce cœur embrasé
D'amour, soit possédé d'un amour de chicane :
Il faut, pour triompher d'eux tous par notre organe,
(*bas.*)
Epouser le marquis de Procinville... ou moi.

LA MARQUISE.

Mon seul soulagement dans tout ce que je voi,
C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne ;
Oui, je vais me livrer tout entiere à la haine.

FIN DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

EXAMEN

DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

En lisant cette piece il est difficile de juger l'effet qu'elle produit à la représentation : ainsi que nous l'avons observé dans la Notice consacrée à Dufresny, cet auteur s'étoit fait un système de versification qui détruit l'harmonie, sur-tout dans le dialogue coupé, car dans les tirades on trouve souvent des passages qui unissent l'élégance à la précision et à l'originalité; tel est le tableau de la haine opposée à l'amour, telle est sur-tout cette comparaison restée dans la mémoire des amateurs :

Il achetoit sous main de petits procillons
Qu'il savoit élever, nourrir de procédures;
Il les empâtoit bien; et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.

A la scene le mouvement des acteurs ne laisse pas le tems de sentir l'effort continuel de l'auteur pour renfermer beaucoup de choses en peu de mots; mais il n'auroit pas dû oublier qu'une bonne comédie est faite pour être lue, et qu'en lisant des vers on ne veut point avoir besoin de travail pour en retrouver la mesure.

La haine est un sentiment pénible, violent, qui appartient plus à la tragédie qu'à la comédie; cependant Dufresny en a su tirer des effets très comiques : la réconciliation qui se termine par une rupture à n'en ja-

mais revenir est faite avec beaucoup d'art; la marche de la piece est raisonnable, les incidens sont naturels; mais il y a du vague dans l'intrigue. Cela tient sans doute à ce qu'aucun des personnages n'est assez dominant ou assez adroit pour que les évènemens principaux dépendent de sa volonté ou de son esprit, de sorte que depuis la premiere scene jusqu'au dénouement l'oncle, la tante, la niece et l'amant, sont toujours dans la même situation. Si ce défaut n'a pas nui au succès de cette comédie, c'est que l'auteur a l'art de distraire les spectateurs par des scenes charmantes, au nombre desquelles il faut sur-tout compter celle où le Chevalier et la Marquise s'offrent réciproquement toutes facilités pour rompre; la scene où le Chevalier se fait passer pour l'amant d'Angélique, et celle où le Comte surprend les deux amans, les glace de crainte par tout ce qu'il dit, quoique toutes ses paroles aient pour but leur mariage. Dans la nouveauté, le rôle de Falaise fit un effet d'autant plus grand qu'il étoit neuf au théâtre; il est comique, et le seroit davantage s'il ne disoit point lui-même qu'il n'a pas de conscience: les frippons et les gens tracassiers ne font jamais de pareils aveux. En un mot, cette comédie peut donner une juste idée des défauts et du mérite de Dufresny: une intrigue foible, des scenes charmantes, de l'originalité dans les caracteres et dans les détails. Il n'a imité aucun des auteurs qui l'avoient précédé, et ses successeurs lui ont pris beaucoup plus qu'ils ne l'avouent.

FIN DE L'EXAMEN DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIXIEME VOLUME.

FIN DU DIXIEME VOLUME.










BIBLIOTECA